PAUL MARGUERITTE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE DES

Lettres du Général Margueritte





PARIS

3 ET 5, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

2'50

MON PÈRE

ŒUVRES DE PAUL MARGUERITTE

ROMANS

TOUS QUATRE. — LA CONFESSION POSTHUME. — MAISON OUVERTE. — PASCAL GÉFOSSE. — JOURS D'ÉPREUVE. — AMANTS. — LA FORCES DES CHOSES. — SUR LE RETOUR. — MA GRANDE. — LA TOURMENTE. — L'ESSOR.

NOUVELLES

LE CUIRASSIER BLANC. — LA MOUCHE. — AME D'ENFANT. — L'AVRIL. — FORS L'HONNEUR. — SIMPLE HISTOIRE. — L'EAU QUI DORT.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

LE JARDIN DU PASSÉ.

PAUL MARGUERITTE

MON PÈRE

NOUVELLE ÉDITION

Revue et augmentée des

LETTRES DU GÉNÉRAL MARGUERITTE



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

PRÉFACE.

Publiée chez l'imprimeur Schmidt, paraissait en 1881, sous l'invocation de ce titre : « **Mon Père** », *cette plaquette où s'inscrivait un nom de débutant.*

En 1886, chez Decaux, seconde édition, augmentée par nous de bon nombre de lettres.

« Griffonnées sous la tente, disions-nous, au hasard des jours de chasse ou de bataille, et sur des tables improvisées, elles ont un laisser-aller, une malice tendre, une sincérité qui charment. Cet homme, dont la vie fut toute d'action, il est pourtant là, avec sa vision exacte des choses et des gens, son cœur ardent et réservé. Et si peu faites pour être imprimées, si fugitives à ses yeux, c'est encore ses lettres, ce papier si mince, où reste le plus de lui. »

Tous deux aujourd'hui, nous éprouvons quelque joie à voir paraître cette troisième édition. Nous avons recherché dans la correspondance de notre père les passages qui nous ont paru devoir, au dessin de la noble figure, ajouter un trait, préciser la mâle et douce expression.

Et il nous semble que nous ressentons un peu la même émotion qu'en son âme fervente éprouve tel desservant de chapelle, l'huile de la lampe pieusement renouvelée.

Paul et Victor MARGUERITTE.

LES ÉTATS DE SERVICE

CHAPITRE PREMIER

LES AÏEULS — L'ENFANT

Mon grand-père Antoine, je ne l'ai vu qu'une fois. Mon père l'était venu voir, à Milianah, et m'avait emmené. Au départ, je vois le père de mon père, grand vieillard, noir de cheveux et de moustaches, raide de taille comme un soldat aligné, mais l'air très doux et faible, se tourner vers une parente, avec ce bon rire muet des vieux qui vont faire une malice : « Apporte-moi donc, Marguerite, un rouleau qui est dans la redingote, poche droite, en dedans. » Le rouleau apporté, il l'éventra. C'étaient cent francs en grosses pièces de cent

sous. Tout un mois de solde. « Tiens, petit, je te donne cela en souvenir de moi! » Et, fier de mon ébahissement à la vue d'un tel cadeau, énorme pour moi (j'avais six ans), énorme pour lui (qui était pauvre), il fit taire la gronderie du père. « Laisse, va; c'est pour qu'il se souvienne de moi, quand je n'y serai plus. Eh! je suis vieux, sans que cela paraisse... »

L'an d'après, il mourut. J'eus le cœur serré longtemps: et j'ai gardé dans ma mémoire le souvenir et le regard de ce vieil homme, vu une fois et si prodigue. Mon père eut un chagrin affreux, il adorait son père, et pleura. Ses sanglots me troublèrent: ça pleurait donc, un homme? On me donna la grosse montre d'or du grand-père Antoine: un énorme oignon à cordon noir. Je l'ai cassée, par excès de tendresse, en corrigeant dix fois par jour ses écarts de vieille. Où est-elle maintenant?

Je n'ai point vu ma grand'mère Marie-Anne. Pourtant je la connais. Nous avons à la maison une vieille bonne, dévouée comme un ange, rude comme un homme, taciturne et singulière. Une grande et forte vieille fille, brusque dans ses gâteries, douce dans sa rudesse, aimante et dévouée. C'est tout ma grand'mère. Mon grand-père, à dix-neuf ans, l'avait épousée d'amour.

Elle était plus âgée que lui. Toute sa vie elle garda l'ascendant de sa maturité et de son intelligence. Elle avait été très belle, la petite vérole la défigura. Elle avait été joyeuse, la mort d'une fille de vingt ans la rendit sombre ; et je n'ai qu'à regarder notre vieille servante, pâlie par un récent deuil, pour voir la grand'mère Marie-Anne, simple et tragique dans sa robe de paysanne. C'était une femme de grand sens, d'énergie et de cœur.

Elle avait la force. Lui, la douceur. Mon père tint des deux.

Ses parents l'adoraient.

Mon grand-père Antoine était maréchal des logis, aux gendarmes.

Ma grand'mère Marie-Anne avait été sage-femme.

Auguste Margueritte naquit en terre lorraine restée française, dans la Meuse, à Manheulles, en 1823, le 15 janvier. Pays de Jeanne d'Arc, de François de Guise et de Chevert.

Sa famille — des cultivateurs — était pauvre, car, bien que marié, Antoine s'engage comme soldat aux carabiniers (son fils avait six ans), puis passe aux gendarmes, en Algérie, (son fils avait huit ans). Issu de ces gens simples, de ces humbles, Auguste Margueritte, dans le cadre

étroit et banal où l'eut fait vivre sa naissance, se fût agité et fût mort simple, ignoré, humble comme les aïeuls. Ce germe puissant d'intelligence et de force, qui devait un jour mûrir et éclater, aurait pu, certes, comme un beau fruit, moisir dans le terre à terre d'une vie quelconque, mesquine et fermée.

Mais, par une chance inouïe, à l'âge où le roman d'aventures, de guerres et d'alarmes fait palpiter le cœur et embrase l'imagination, Auguste Margueritte non seulement lut, mais vécut ce roman. Qu'on juge de l'étonnement, des richesses d'impression, de l'intensité de surprises d'un enfant, transporté par delà la mer, en pays neuf, parmi les alertes, les coups de main, les coups de feu. Comme son cercle d'action subitement s'élargit. Au lieu des nuages de France, un ciel d'un bleu pur, épais ; au lieu des ciels brouillés, un soleil, quelque chose d'étouffant à l'ombre et de torréliant à la lumière, un soleil ruisselant, inouï, vivant. Et cette langue étrangère, âpre et gutturale, entrant chaque jour dans son cerveau avec des sonorités plus familières. Et les Arabes, race surprenante, cauteleux et rampants au cours des paix inquiètes, rapides et féroces dans les razzias de guerre. Comme en cet étrange milieu,

où tout était hâtif, pressé, les récoltes de la terre et les événements de l'année, l'enfant dut se développer vite. Le voyez-vous, transporté au hasard de la fortune militaire, de poste en poste, à la Casbah, au Fondouk, à Kouba, ayant huit, neuf, dix ans : s'instruisant, Dieu sait comme! Une instruction de gendarme — un peu de français et de calcul — donnée à ses moments de repos par le grand-père Antoine, sur la table des rapports, dans son bureau de brigadier. Mais, au dehors, quelle initiation! Se mêler, avec une curiosité d'enfant et un sérieux d'homme, aux choses et aux individus : rapidement, par l'usage journalier, apprendre l'arabe, pénétrer, grâce à cette connaissance, dans les tribus et devenir un intermédiaire nécessaire : ah ! la bonne et saine école de la vie, où l'enfant passa maître à l'heure où les hommes de vingt ans rêvent baccalauréats et amours faciles.

A onze ans, il sert d'interprète et rend de nombreux services.

On le respecte déjà. Il est fort, courageux. Le jour, il accompagne les gendarmes, les aide dans leurs perquisitions et, avec un flair de lieutenant-criminel, souvent découvre les voleurs, assassins et forbans qui pullulent. La nuit, il

chasse, va à l'affût. N'est-ce point assez pour que les Arabes commencent à le craindre et pourtant à l'aimer. Car, par sa bravoure, ses qualités physiques, il est des leurs et frère de cette race *qui n'a de respect et d'estime que pour la force physique et l'énergie du caractère* (1).

On envoya son père comme maréchal des logis à Oran. Auguste Margueritte, las d'être à la charge de ses parents, s'engage. Soldat, il le fut, par tempérament, d'une façon naturelle, mais ne l'eût-il pas voulu, qu'il l'eût été par force. N'est-ce pas chose curieuse, la fatalité se levant toujours au seuil du chemin des hommes supérieurs, et ceux-ci ne devenant tels que parce que le destin les forge sans trêve sur l'enclume de la nécessité? Bizarrerie! ils deviennent grands et forts, seuls, les pères qui n'ont pas eu, comme nous, les fils, la facilité d'opter entre plusieurs carrières.

Mais, être soldat, c'est l'obstacle. *Margueritte a quinze ans.* Il ne peut entrer dans un corps de troupes régulières. D'Allonville commandait alors l'escadron des gendarmes maures, troupe d'élite, renommée pour sa solidité, ses services, ses engagements d'avant-postes. Il connaissait

(1) *Le Général Margueritte*, par le général Philebert.

Margueritte et s'intéressait à lui. Il l'engagea malgré sa jeunesse. Il fut gendarme-interprète. Utile, à quoi bon le dire? Margueritte commence à connaître la vraie guerre. A l'expédition des Portes-de-Fer, Abd-el-Kader répond par la guerre sainte et cette belle déclaration au gouverneur maréchal Vallée : « Tous les Arabes sont d'accord pour la guerre sainte. Tenez-vous prêt. Je choisis la guerre ainsi que tous les musulmans. Tenez-vous pour averti. Vous ne pourrez, quoi qu'il arrive, m'accuser de trahison. Mon cœur est pur et je ne ferai rien de contraire à la justice (1). » Les hostilités commencent avec un caractère de violence inouïe. Combats de détail, Margueritte fait le coup de feu à l'engagement de Haouch-ben-Guerraou, à celui de Mered, est nommé brigadier à *dix-sept ans*, fait partie de l'expédition contre Cherchell, se bat au retour à El-Affroun, y obtient sa première citation. En mai, il aide à forcer le Téniah de Mouzaïa, défendu par Abd-el-Kader, entre à Milianah qu'on ravitaille et fortifie. Au retour, combat. Deuxième citation. Expéditions sans résultats. « L'armée possède en Algérie juste le terrain qu'elle couvre de ses

1 Pelissier de Raynaud, *Annales algériennes*.

CHAPITRE II

MILIANAH. — TENIET-EL-HAD. — LAGHOUAT

Les gendarmes maures n'étaient point un corps régulier, on les licencia, en juin 1842. Les spahis furent créés. Les gendarmes entrèrent facilement dans les cadres du nouveau corps, mais les officiers ne purent y entrer qu'à titre indigène, subordonnés aux officiers français et limités au grade de lieutenant. La plupart se résignèrent, mais Auguste Margueritte, haineux des situations fausses, prit le parti brave de se réengager soldat. Pourtant le commandant d'Allonville, homme excellent, était rentré en France attristé de l'injustice faite à ses

officiers, à Margueritte surtout. Il lui écrivit paternellement, tendrement : « Venez à Paris, vous travaillerez pour Saint-Cyr, vous en sortirez officier, je subviendrai à tous vos besoins. » Mon père refusa, profondément ému, sans hésiter pourtant. Homme fait, mûri par la bataille, habitué à commander, à agir, il irait s'asseoir sur des bancs d'école, pâlir sur des livres ; mais avec ses états de service, ses vingt ans qui en valaient trente, ne serait-il pas bien dépaysé au milieu d'imberbes jouvenceaux, savants en théorie, ignorants de la pratique ? N'étoufferait-il pas dans les murs d'un dortoir ou d'une étude, lui qui si souvent dormait à terre sous les étoiles ? Et le sous-lieutenant Margueritte redevint simple soldat au 4e chasseurs d'Afrique, à Toulon.

Heureusement sa réputation était faite. Un mois après, il rentrait en Afrique brigadier aux spahis. Un mois après, il va maréchal des logis et chargé des affaires arabes à Milianah, dont le lieutenant-colonel Saint-Arnaud a le commandement. Les expéditions se succèdent. Margueritte fait une incursion en Kabylie, la cavalerie gravit les montagnes. Combat du Nahr ou Assel. Combat au retour. Il organise les convois d'une grande expédition contre l'Ouarsenis.

Après deux luttes furieuses, la colonne de Saint-Arnaud, assaillie par une tempête, perd son chemin. La neige cache les sentiers étroits. Margueritte se met en tête de la colonne et la tire de ce mauvais pas ; il la ramène vers Milianah, tombant au moindre écart et souvent presque enseveli. « Margueritte tenant toujours la tête et frayant la route, au risque de tomber dans des gouffres de neige amoncelée dans les ravins à pic qui bordent le sentier (1). »

On envoya Margueritte commander le bureau arabe de Teniet-el-Had.

A Milianah, organisateur, il a étudié à fond les tribus, il sait sur qui l'on peut compter et de qui il faut se défier. Il assure la sécurité du pays par des postes de police gardés par les indigènes. Il parvient à faire payer au gouvernement les redevances que le code musulman prescrit de payer au sultan, c'est-à-dire l'impôt sur les bestiaux et le labour ; ils le payent depuis.

Le 6 août 1843, il recevait la croix de la Légion d'honneur, à *vingt ans*.

Teniet-el-Had. — 1844 est une année de paix

(1) Saint-Arnaud, *Lettres*.

relative, dans la province d'Alger. La lutte est aux frontières du Maroc, en attendant le triomphe du maréchal Bugeaud à la bataille de l'Isly. Pour Margueritte c'est une année d'organisation. Suivi d'une escorte qu'il forme avec d'excellents cavaliers, « il se met à parcourir les tribus, écoutant tout, parlant à chacun de ses intérêts, de ses affaires, faisant respecter les droits de tous, punir les voleurs et les criminels par les tribus elles-mêmes, leur conseillant la paix, le travail, la culture, et apportant un appui efficace à ceux qui étaient disposés à se rapprocher de nous : toujours à cheval, vivant comme les Arabes et toujours au service de ceux qui le servaient. Il acquit rapidement une grande influence dans le pays ; il connut vite la population, les intérêts, les alliances des uns et des autres ; bref, il obtint cette connaissance profonde des hommes et des choses qui permet de toujours toucher juste et de donner à chacun la part d'honneur et de considération à laquelle il a droit, ce qui chez les Arabes, plus encore que chez les autres peuples, a une valeur immense ; en effet, quels que soient le peuple et les gens auxquels on a affaire, l'amour-propre, la vanité et l'orgueil sont toujours les passions avec lesquelles il faut compter ; elles forment, avec l'in-

térêt, les principaux mobiles de tous les actes (1). »

Il complète la statistique, étudie le pays et fait connaître aux Arabes la sécurité matérielle. Teniet-el-Had n'existait qu'à l'état de baraques, il en fait un village : routes, maisons de commandement, barrages, sont son œuvre, le barrage de Nahr ou Assel notamment. Le Nahr ou Assel, branche importante du Chélif, roulant l'hiver sur 160 mètres de large et 7 ou 8 mètres de profondeur, coule au milieu de prairies immenses, fertiles si on les arrose. Les barrages peu à peu s'étaient effondrés ; les tribus, en masse, imploraient l'aide de Margueritte. Avec les indigènes il rétablit le barrage ; il faut en lire le récit dans le livre du général Philebert.

Comme repos bien mérité, mais quel étrange repos ! il passait des nuits à l'affût et faisait ses premières chasses au lion, à la panthère.

Il est sous-lieutenant le 23 juin 1844. 1845 ramena la guerre avec Abd-el-Kader pour acteur principal et Bou-Maza pour comparse. Étrange figure que celle de celui-ci, imposteur et sorcier, intrigant vulgaire palissant à côté d'Abd-el-Kader, ce révolté sublime. Bou-Maza

(1) Général Philebert, ouvrage cité.

se porta sur Orléansville ; Saint-Arnaud le battit. Après plusieurs échecs il se reporta sur Orléansville, qu'un renfort envoyé à temps sauva. Le maréchal Bugeaud entre en campagne emmenant Margueritte. Les tribus se soumettent. Bou-Maza disparaît.

Abd-el-Kader entre en guerre, remporte la victoire à Sidi-Brahim. Les Arabes sont encore vainqueurs à Aïn-Temouchent.

Bou-Maza reparaît. Le maréchal Bugeaud, alors en France, rentre en Algérie, et, rejoint par Margueritte et ses cavaliers, poursuit l'émir, prévient un coup de main de sa part sur Alger et le rejette dans le Maroc.

Le massacre des prisonniers français à la smalah d'Abd-el-Kader inspire au général Philebert ces lignes :

« La conduite d'Abd-el-Kader, notre énergique et infatigable ennemi, a sans doute souvent laissé à désirer au point de vue du respect des droits de chacun, de la générosité envers ses ennemis ; il a sans doute châtié avec une sévérité qui touche à la cruauté ceux qui nuisaient à sa fortune ou gênaient son action : mais enfin, jusque-là sa vie était pure de toute infamie. Malgré tous les efforts, tous les sacrifices qu'il nous a imposés, quand on pense que

cet homme, en face de tous nos moyens, de tous nos soldats, des ressources immenses de la France, n'ayant pour le soutenir que son amour pour l'indépendance de son pays et la foi religieuse de ce pays arabe si changeant et si mobile, n'a pas voulu désespérer du succès, on se sent pris d'admiration et d'un ardent désir, tant il inspire une invincible sympathie, de le savoir sans tache. »

Margueritte réprime un commencement de révolte dans le cercle de Teniet-el-Had. Suivi des guerriers des tribus environnantes qu'il appelle, il fond sur les révoltés et les réduit à l'obéissance. Il y reçoit sa première blessure. Toutes ces expéditions lui valurent le grade de lieutenant, le 30 janvier 1846, au 3e régiment de spahis.

En 1847, Abd el-Kader se repose, mais Bou-Maza rentre en Algérie. On le repousse. Il se jette audacieusement vers Teniet-el-Had, aux environs duquel chassait Margueritte, avec quelques cavaliers. Bou-Maza pensait l'enlever, mais c'est mon père qui lui donne la chasse, le blesse, le poursuit pendant plusieurs kilomètres, seul enfin, et risque de le prendre (5me citation).

Bou-Maza, quelques jours après, se rendit et vécut tranquille, interné en France.

En décembre 1847, Abd-el-Kader se rendait au général Lamoricière.

Désormais une longue période de paix reprend. En 1851, Margueritte est nommé capitaine et commandant supérieur du cercle.

Le grand-père Antoine prit en 1847 sa retraite, et, maréchal des logis, chevalier de la légion d'honneur, fut s'installer à Milianah.

Il obtint une petite concession dans la plaine du Chélif, et vécut en bon vigneron, redevenu paysan comme avant. Les morceaux de terre du grand-père Antoine, c'est ce que nous appelons pompeusement nos propriétés d'Afrique, mon frère et moi.

En 1855, le gouverneur général Randon envoie Margueritte commander le cercle de Laghouath. El Aghouath avait été pris d'assaut en 1851 par le général Pélissier et Yusuf. On venait de se rendre maître de Tuggurt.

Le premier soin de Margueritte fut de faire construire deux forts, dominant Laghouath et le tenant en respect. Il assure les moyens de transport, fait élever par le génie militaire un moulin à eau qui assure le pain de tout Laghouath, jusqu'alors alimenté par le moulin de Djelfa. Dans Laghouath, composé avant son arrivée de quatre cents maisons construites en

mottes de terre séchées, il élève plusieurs bâtiments militaires et publics. Il augmente par un barrage le volume d'eau de deux conduites, dérivant de la rivière de l'Oued-Mzi et arrosant les deux oasis qui entourent Laghouath. Il fit neuf ou dix autres barrages, il creusa une centaine de puits artésiens, quarante donnant de l'eau en grande quantité, une vingtaine de norias, des abreuvoirs immenses, l'un d'eux pouvant abreuver 5,000 moutons à la fois. Il construisit des routes sur un parcours de 635 kilomètres carrossables. Il avait en pays perdu — n'est-ce pas ? — l'initiative de ces hardis pionniers qui peuplent des Amériques, frayent les sentiers qui seront les routes, font les villages qui seront les cités.

L'étude du Mzab lui était recommandée. C'était toute la région comprise au sud-est de Laghouath. Il l'explora. Avec quelques fantassins, son escadron de spahis, il entra dans le Mzab pour montrer aux Mzabites qu'en cas de révolte, l'éloignement et le manque d'eau ne les préserveraient pas de nos armes. Voyage pacifique d'ailleurs, on l'entoura d'honneurs. Il calma leurs haines, concilia leurs intérêts et les décida à de grands travaux, forages de puits et citernes qu'il leur fit construire. Grand mérite,

car selon le général Philebert, l'entêtement des Mzabites est la source de querelles continuelles. Il en donne un exemple plaisant :

« Un habitant d'El-Atef apporta du Tell plusieurs qualités de graines potagères, parmi lesquelles se trouvaient des graines de potiron. Ces dernières donnèrent des produits de toute beauté. Ce légume fut présenté à la Djemaâ (1), qui, transportée d'admiration et de joie à la vue d'un si beau produit, décida qu'il fallait lui donner un nom. Après plusieurs réunions très orageuses, les uns votèrent pour le nom de tamina, les autres pour celui de takhenaït ; aucun des deux partis ne voulant céder, les villes se divisèrent en deux camps, et de la dissension on finit par en venir aux mains.

« Quoiqu'il y ait plus de deux siècles que cela se soit passé, il est impossible de faire prononcer le mot de tamina à un Aftaoui descendant de céux qui ont voté takhenaït et réciproquement. »

Une fraction des Mzabites, les Tolbas, avait eu, lors de la prise de Laghouath, un premier démêlé avec nous. Le maréchal Randon leur avait fait écrire de se reconnaître tributaires sans

(1) Au Conseil.

conditions, sinon qu'il rendrait responsables ceux des leurs qui venaient commercer chez nous. Il s'attira cette fière réponse : « Tous ceux qui vont commercer chez vous sont excommuniés, conserve-les donc, et, s'il te plaît de les embaumer, nous t'enverrons du sel. »

En 1857 ils voulurent en agir ainsi avec Margueritte :

Mais ils s'adressaient mal et leur orgueil reçut un rude échec.

« La colonne expéditionnaire qui partait d'El-Aghouath pour se réunir sous les murs d'Ouargla à celle qu'y amenait de Batna M. le général Devaux, campa sous les murs de Ghardaïa. Margueritte, qui la commandait, demanda à la Djemaà de traverser la ville, voulant ainsi l'obliger à reconnaître notre domination et abréger sa route.

« La Djemaà, qui voulait conserver à Ghardaïa son renom de sainte jamais foulée par l'infidèle, refusa.

« Margueritte ne fit aucune observation ; mais, sachant parfaitement l'importance que les indigènes y attachaient, il se fit un devoir de leur faire comprendre qu'ils devaient se soumettre à nos volontés. Le lendemain, il se mit en route et, arrivé à la hauteur de la porte de la ville qui

était fermée. il la fit jeter bas à coups de hache par ses sapeurs du génie. Puis il s'engagea tambours battants et baïonnette au canon à travers la principale rue de la ville, au grand désappointement de toute la population, qui n'osa faire la moindre protestation.

« Cet acte de vigueur donna satisfaction à notre amour-propre et abaissa la vanité des Tolbas et leur prétention à être indépendants (1). »

Là se borna l'acte de vigueur de Margueritte. Sa dignité froide se fût peu prêtée à des excès soldatesques. Ses colères furent blanches, sans jurons. Et il avait trop de tact pour exaspérer un peuple irascible par des vexations déplacées. Ce fut donc tout et assez.

Au voyage de Margueritte à travers le Mzab se rattachent les premiers essais de relations avec l'Afrique. Il organise en 1857 une petite caravane pour R'hatt, en plein pays des Touaregs, avec lesquels il fallait établir des relations, comme intermédiaires naturels de l'Afrique centrale et de l'Algérie. Margueritte eut tout d'abord à vaincre les répugnances des gens du Mzab, race marchande qui craignait de perdre le monopole et les bénéfices de son commerce.

(1) Général Philebert, ouvrage cité.

Des rapports s'établissent. Les Touaregs offrent leurs services. Une seconde caravane part pour R'hatt, puis une autre en 1858 (1). L'occupation d'Ouargla ne tint qu'à une réponse décisive du maréchal Randon, mais il hésita. Néanmoins on était bien près du but.

En 1855, il est nommé chef d'escadron. Quant à la croix d'officier demandée pour lui par le maréchal Randon, on trouva sans doute que Margueritte n'avait pas assez fait pour la mériter, et on ne la donna pas.

Le maréchal Randon quitta l'Algérie, le prince Napoléon le remplaça ; Margueritte, craignant que son rôle ne devînt difficile, voulut rentrer à son régiment. Sur la prière formelle du maréchal Randon, il garda son poste, mais, en 1859, le résigna, nommé lieutenant-colonel.

Le 28 avril 1859, il avait épousé Mlle Mal-

(1) Si-Ismaïl-Bou Derba, interprète, conduisit cette caravane. Voici une note curieuse, citée par le général Philebert :

« 17 août. Rouissat, près Ouargla. C'était la veille du jour de l'an (Lilet el Achoura). Une bande joyeuse représente sous un déguisement une arlequinade. Un vieux pèlerin bafoué par sa femme et ses camarades. L'Arlequin avait le costume classique qu'il a aussi chez nous, le chapeau et la batte. Cette coutume se retrouve, paraît-il, dans l'oued Rghir et même au Maroc. »

larmé, fille de l'intendant militaire de la division d'Alger.

Le maréchal Randon, ministre de la guerre, lui fit tenir la croix d'officier de la Légion d'honneur et quelques mois après le renvoya dans le sud. L'influence française avait été compromise dans le Mzab. Le juif Itah, commerçant considérable, avait été assassiné. A l'occasion du voyage de l'empereur, les villes n'avaient point envoyé de représentants à la réception. D'autres griefs. Il imposa des amendes, rétablit le calme et rentra à Milianah.

En 1860, il lui naissait un fils, Paul, à Lagouath.

En 1861, le 12e régiment de chasseurs rentrait en France, et le lieutenant-colonel Margueritte venait tenir garnison à Carcassonne.

CHAPITRE III

MEXIQUE

Et maintenant vient une heure sombre dans la vie de cet homme intérieurement heureux, concentré, vivant d'un bonheur intime et familial. L'expédition du Mexique. Heure bien sombre pour lui. Soit souci de quitter sa femme et son bébé de trois ans, soit sentiment de l'inutilité, de la folie de l'expédition, ou nostalgie de cette terre d'Afrique avec son soleil et ses Bédouins, crainte d'un dépaysement cruel en ce pays étrange et barbare, pensée de l'éloignement inouï, quoi qu'il en soit, il traversa difficilement et péniblement le temps d'exil qu'il passa là-bas. Et pourtant le sentiment du devoir

est si fort chez lui, qu'oubliant tout ce qui le navrait, patrie et les siens, il se taille, comme toujours, dans les annales, une part historique de gloire.

Nous venions d'avoir un échec sous Puebla, on faisait route sur Orizaba.

Le lieutenant-colonel Margueritte, transporté avec deux escadrons du 12[e] régiment sur l'*Ardèche*, débarque et va camper à une lieue de la Vera-Cruz. Le général Forey l'adjoint, avec le 6[e] escadron du 12[e] chasseurs, à une colonne qu'il dirige sur Jalapa. Margueritte marche à l'avant-garde, 24 kilomètres en avant du corps. Il occupe le Puente-Nacional. Il le raconte joliment dans ses lettres. A Plan-del-Rio, il rencontre l'ennemi, pour de bon, cette fois, le charge et le sabre : on met l'escadron Margueritte à l'ordre du jour. A Cerro-Gardo, nouvelle victoire. Enfin toute la colonne entre à Jalapa. Margueritte obtint après coup et pour l'affaire de Plan-del-Rio sa septième citation. Il reste tout un mois à Jalapa, malgré une sortie vers Coatepec.

Le général Bazaine vient prendre la direction du mouvement.

On marche sur Pérote. Départ et entrée à Nopalucan. Margueritte est chargé d'une reconnaissance sur Huamantla. Au retour on lui donne

le 1er et le 2e escadron du régiment de marche, amené par le général de Mirandol. Réuni ainsi à la portion principale de son régiment, il installe sa troupe à San-José-Orando.

Peu de jours après, défaite des Mexicains à San-Juan-de-los-Llanos. C'est la huitième citation de Margueritte, mais la victoire coûte cher à la cavalerie. « Encore quelques combats, écrit-il, comme celui-là et nous pourrons bien passer fantassins, faute de chevaux. »

On marche sur Puebla. Une victoire à Cholula. Margueritte donne. On investit Puebla. Le temps passe. Les lettres de Margueritte ont l'irritation sourde que donne l'inaction aux actifs. Il quitte Puebla pour venir à Cholula s'installer et escorter des convois. Il prend part au combat de San-Lorenzo, qui est une victoire. Neuvième citation. Et Puebla, faute de vivres et de munitions, après la belle défense d'Ortega, se rend.

Margueritte part pour Mexico. Il y entre avec Bazaine. Forey, le lendemain, entre. Entrée triomphale.

Il est nommé colonel au 3e chasseurs d'Afrique, le 2 juillet 1863, en remplacement du colonel du Barail, nommé général de brigade. Il fait partie de la division du général Douay, part en avant

et passe à Cuantitlan, à Tepeji, Arrayo-Zarco. San-Juan-del-Rio. L'ennemi, à l'approche, se retire. A Queretaro, accueil enthousiaste. Margueritte est rejoint par le général Douay. Passage à Apaseo, Guanajato, Silao. Il investit Zamora. Dixième citation. On marche sur Uruapan. La cavalerie d'Uraga est dispersée. On enlève Théocaltiche. Margueritte, avec sa cavalerie, a une bonne part du succès. De là à Zacatecas, qu'on occupe. Douay prend Margueritte et court à Guadalajara, passe à Tequila, donne un rendez-vous au chef mexicain, Lozada, à qui il fournit des subsides. De là, à l'Arenal, puis Cuitzillo pour prendre Simon Guttierez qui saccage, pille et tue les habitants. Margueritte passe par Tala et culbute les escadrons de Simon Guttierez. Il entre à Cocuta et gagne sa onzième citation. Il demande un congé de convalescence pour venir en France. Il retourne avec Douay à Guadalajara. De là il revient par Puebla, Orizaba, la Vera-Cruz et rentre, bien heureux, en France.

Il alla passer son congé à Vichy, nécessaire pour le reposer de ses fatigues. Mais ce congé fut illusoire, il n'eut pas le temps d'en jouir et, à peine arrivé, dut repartir pour d'autres périls. Cette fois, en Afrique.

CHAPITRE IV

INSURRECTION EN ALGÉRIE

Le colonel Margueritte trouve en France sa nomination au 1er chasseurs d'Afrique, à Blidah. Et le maréchal Randon lui donne avis que la subdivision de Médéah lui est destinée. Mais il ne trouva point l'Algérie calme comme il l'avait laissée. La tribu du cercle de Géryville s'était soulevée, avait battu et tué le colonel Beauprêtre et sa colonne. La tribu du cercle de Boghar se soulève et assassine une partie de l'escadron de spahis.

Nos troupes n'ont point d'avantages en des combats difficiles, sans succès.

Une grande tribu, la seule qui nous fût restée fidèle, celle des Larbaas, fait défection. Toute la province de Constantine aussi. Le général Yusuf sort d'Alger. Margueritte renonce à son congé et se met à la disposition du général Yusuf, qui lui donne le commandement de trois petits escadrons. De tous côtés lui arrivent des renseignements, il est vite au courant.

Une grosse colonne s'enfonce dans le pays, impuissamment.

Le général Yusuf est repoussé à Tadjmouth et rentre à Laghouat. Il s'enfonce dans l'est, lance à la poursuite d'une tribu rebelle Margueritte et ses escadrons, tandis qu'une colonne, venue de Milianah, cerne et razzie des troupeaux énormes. De là, elle remonte vers Oran, où elle resta. La colonne Yusuf rentre à Djelfa, à Laghouat, d'où le général part pour Alger, laissant Margueritte pacifier le pays.

Margueritte peu à peu fait rentrer les Larbaas dans le devoir. Il se dirige vers El-Maïa, où se trouvait un grand nombre de révoltés. Sa présence suffit à en mettre une moitié en fuite et soumet l'autre. Il voulut faire une pointe dans le Mzab. On l'en empêcha ; ignorant, non, feignant d'ignorer combien pour lui c'était chose facile. Margueritte rendait trop de services, c'était

genant, et la jalousie de s'escrimer contre lui. Il haussa les épaules. Il répand du moins dans le Mzab le bruit de son arrivée, simule même une marche (entre temps razzie une tribu hostile) et entre en pourparlers avec les envoyés du Mzab. Les soumissions augmentent. Il se sert des tribus soumises et les envoie contre les derniers rebelles.

Appelé dans la province d'Oran, il razzie deux tribus par un rapide coup de main.

Le pays est calmé. Margueritte n'a plus rien à faire. On choisit le moment du voyage de l'Empereur pour le retenir à Laghouat, par ordre.

Margueritte, jugeant la guerre terminée, demande et obtient un congé de convalescence. Il part le 21 juin 1865. Il emporte une impression douloureuse, lassée. Décidément le bien est difficile à faire. Puis les idées sur la colonisation de l'Algérie ont changé. Des tâtonnements, infructueux, malheureux, heurtent les efforts militaires, comme un avant-goût de la domination civile. Mon père regarde sa mission en Algérie comme finie. Il vivra désormais pour les siens et lui-même. Il prend le commandement de son régiment à Blidah (1er chasseurs d'Afrique) et le conserve jusqu'à sa nomination de général de brigade, en 1867.

Cette année-là, il prend la subdivision d'Alger. Un second fils, mon frère Victor, lui naît.

J'interromps ici les *États de services* de mon père, désireux de le faire connaître plus intimement et, ayant dans cette étude raconté le soldat, d'expliquer maintenant l'*homme*.

II

L'HOMME

CHAPITRE PREMIER

LES ARABES ET L'ALGÉRIE

Celui que nous venons, pas à pas, étape par étape, combat par combat, de suivre, ne semble-t-il pas une personnalité simple, peu compliquée, et qu'incarne ce type, le *soldat?* Quel plus beau soldat en effet que celui-là, cavalier si intrépide, chargeant et sabrant avec le courage d'un Murat froid? Soldat, ne l'est-il pas dans toute l'acception du mot? Eh bien, chose curieuse, le général Margueritte, et c'est en cela que je l'aime, n'est pas seulement un soldat (incomplet du reste à certains égards), il vaut plus et mieux. Le tempérament militaire, s'il se dé-

finit par courage, esprit de discipline et d'ordre, il l'a au plus haut point. S'il équivaut à amour de la lutte et du commandement pour eux-mêmes, instinct de guerrier ou même de sabreur, oh! cela lui manque totalement. C'est un pacifique, dans la haute acception du mot. Suivant l'adage : *Si vis pacem, para bellum*, il se bat par nécessité et, étant brave, se bat bien. Mais cela l'ennuie. C'est le propre des gens éprouvés, sûrs d'eux, tenant en cela du caractère dédaigneux des gros chiens et des hommes puissants, qui ne se fâchent que par nécessité. Ce qui ressort de ses lettres, au moment d'une expédition africaine ou mexicaine, c'est ceci : « Allons, il faut encore mettre ces gens-là à la raison et les rosser un peu. Quel ennui! »

Le soldat donc, type prêtant sinon à la caricature injurieuse de nos jours, du moins peut-être au sourire, lui ne l'était en rien. Il n'était pas *culotte de peau*, il n'était pas même *troupier*. Il avait horreur de ce type inintelligent et ignare, alignant les hommes avec des jurons et les dirigeant à coups de salle de police. Il était *froid* et poli. Jamais d'emballements, de ces colères qui ravalent le chef. Sa sévérité était douce et si rigoureusement impartiale qu'elle était, chose rare, aimée.

Pour compléter mon dire, j'imagine qu'il fut militaire, certes par goût, mais aussi, forcé. Avec sa naissance, le genre de vie de ses parents et son développement, à lui, qu'eût-il fait d'autre? Mais, ce me semble, libre, en face de plusieurs carrières, il n'eût peut-être point choisi celle-là. L'ayant prise, il y porta ce qui le caractérise, ce soldat, un tempérament d'*administrateur*.

Voilà sa marque et son vrai rôle; l'Algérie fut son champ de bataille et d'organisation. Le Mexique n'est qu'un incident et Sedan est un drame. Toux deux sont étrangers à lui, à sa nature, à son tempérament. Ce n'est point l'homme de France ni des expéditions aux pays singuliers d'Amérique. Il appartient à l'Algérie. Il a laissé son empreinte, là-bas, vigoureuse et nette: nette, non, elle s'agrandit dans les souvenirs et tourne à la légende. Cela donne la mesure de l'homme. Son nom, ses travaux, ses prouesses sont célèbres là-bas; il n'est personne qui ne les sache. Elles se transmettent. Et dans l'intérieur des terres, là où ne s'aventurent point les habits noirs des bureaux, il devient, il est déjà une figure héroïque et légendaire. Et il y a seize ans qu'il en est ainsi, lui mort.

Avant tout, il est Arabe, lui aussi. Comme

eux, il aime le cheval, la course et le désert, les tours de force dont l'audace semble narguer la carcasse humaine et tenter tout ce qu'elle peut risquer sans mourir. Toute sa vie d'enfant, d'homme s'est écoulée dans la profonde étude, l'absolue connaissance de l'Algérie. C'est un des rares Français qui aient vraiment compris, *deviné* ce pays et les moyens de le dominer, de le coloniser, d'y être redoutables, respectés, aimés. Trois mots qui jurent, qu'on ne connaît guère plus, mais qui, sous son action énergique, fussent devenus vraisemblables. Son influence, grande et qui lui conciliait le bon vouloir de tous, a aplani mille difficultés, tranché d'incalculables différends, calmé des révoltes, soumis une insurrection. Vaincre n'est rien. C'est profiter de la victoire qui convient. Lui le savait. Il pacifiait. Tellement pénétré de ce qu'il y avait à faire, c'eût été, certes, un des meilleurs gouverneurs généraux de l'Algérie. J'ose l'affirmer, libre, selon ses convictions, aidé du gouvernement, mon père et les quelques officiers d'élite qu'il appelait plaisamment « de son école » eussent fait de l'Algérie la grande et belle colonie qu'elle n'est pas et qu'elle devrait être.

Il avait, encore une fois, la connaissance *ab-*

solue du pays, de la langue, des habitants, des mœurs, des villes, de la topographie, de la statistique et de la religion.

Aujourd'hui, d'autres systèmes coloniaux ont prévalu, meilleurs, sans doute. Les hommes ont changé. Plus d'hommes forts et rudes comme Bugeaud, Randon, etc., colonisateurs réels, et plus d'Arabes indépendants, originaux, dignes de leurs adversaires. S'il n'y a plus d'officiers selon le vieux système, il n'y a plus d'Arabes comme ceux à qui ils eurent affaire. Les uns et les autres ont baissé de taille.

Mais la tâche fut rude aux colonisateurs d'antan.

Aussi, revenant mort en terre d'Afrique et s'étendant au haut de la colline des morts chrétiens, mon père n'avait-il pas droit à plus d'orgueil que Titus et à dire : « Je n'ai pas perdu ma vie entière. »

Les Arabes ne sont pas un peuple, mais mille tribus fractionnées et ramifiées à l'infini. Ces tribus, bataillant les unes contre les autres souvent, ont un lien. Lien religieux. Par lui, elles s'associent et se divisent. Dans une même tribu, il y a des fractions hostiles. Par contre, elles s'allient avec d'autres fractions d'autres tribus. La question des *Khouans* (frères en religion) est

la clef des révoltes et de l'état social des Arabes. Ainsi vivre côte à côte des Bédouins n'est rien, ni savoir leur langue. Le degré final d'initiation, celui qui fait pénétrer, pour ainsi dire, jusqu'au fond des entrailles de ce peuple, c'est la connaissance, l'initiation suprême et pour ainsi dire franc-maçonnique des *Khouans*. La loi civile, n'existant pas en Algérie, se confond avec la loi religieuse. Mon père, aidé de l'amitié de jeunesse, vraie et grave, d'un chef arabe, Si-Slimen-ben-Siam, pénétra à fond le mystère des *Khouans*, leurs propagandes et leurs affiliations. Il fit un travail excessivement long et complet, œuvre de bénédictin, qui donne aujourd'hui la clef des tendances, des contre-coups et des soubresauts arabes.

Après avoir compris l'état social de ce peuple, il fallait pénétrer son caractère intime, trouver le point faible, l'endroit par où on pût le prendre et le dominer.

Or il fallait, avec eux, traiter de puissance à puissance. Les chefs étaient nombreux et insolents. Chefs et tribus n'ayant de respect que pour qui leur impose. La prestance militaire, les qualités physiques d'adresse, de force et de courage sont les seules qui leur inspirent de la sympathie. Il serait plaisant que l'insuccès des

derniers gouverneurs vint de ce qu'ils étaient trop étriqués dans leur habit noir. Au pied de la lettre !... Je me rappellerai toujours l'indescriptible ton de commisération avec lequel Cheik-Ali, le brave cheik de Laghouath, un fidèle à la France, un adorateur de mon père, me dit, désignant mon lorgnon de myope et d'écrivain : « Toi, voir pas? toi, mal aux yeux! Ton père voyait si bien! Pour tirer, boum! la bête tombait! » Voilà pour le caractère.

Au point de vue politique, la conviction de mon père, fondée sur sa connaissance de l'Algérie, se formulait ainsi : l'*occupation*. L'occupation absolue, perpétuelle, par petits postes, du sud, et jusque dans les coins les plus reculés. Il y avait réussi avant le Mexique. Pendant son absence, des essais fâcheux avaient gâté les résultats obtenus. Tout fut à refaire. Et, quand il voulut occuper le Mzab, on s'y refusa, craignant un échec. Malentendu volontaire de la part des chefs. On savait qu'il réussirait. On voulut briser son influence, ne voulant pas qu'il fût dit qu'il avait seul pacifié la province d'Alger (1865). On feignit de croire qu'il faudrait de grosses troupes, des colonnes et des convois. Or, cette erreur voulue est restée celle de bien des gens.

Les grosses troupes ne peuvent pas manœuvrer, là bas, à cause de la difficulté des ravitaillements et le manque d'eau. Elles sont lourdes et gênées, inutiles. Ce sont des colonnes légères, mobiles, rapides, de cavaliers et de fantassins agiles, qui conviennent. Et avec elles, là est le tour de force réalisé par Margueritte, les tribus amies elles-mêmes fournissant leurs meilleurs cavaliers. Margueritte l'avait obtenu. S'il avait avec lui deux cents hommes réguliers, cinq cents cavaliers arabes le suivaient, fidèles et dévoués. Car leurs tribus étaient convaincues de la nécessité de leur concours, de leurs bons rapports et de leur parfaite organisation. Cette grande question de l'occupation avait été approuvée par Bugeaud et Randon. Mais l'arrivée du prince Napoléon en Algérie marqua un nouvel ordre de choses, devant lequel Margueritte se sentit impuissant. Et cependant, les relations qu'il avait nouées avec l'extrême sud, le succès des caravanes qu'il envoya à R'hatt, dans le Mzab, prouvent qu'il avait raison.

Lui présent, les missions pouvaient s'aventurer, parce qu'une même idée d'organisation tenait les tribus calmes, parce qu'elles savaient qu'en deux ou trois jours, Margueritte et sa petite colonne, arrivant avec une vélocité in-

croyable, sauraient venger les injures ou les sévices.

Mais aujourd'hui. l'Algérie centrale est déserte. l'action organisatrice a cessé, les troupes ne s'enfoncent plus dans le sud, les tribus sont revenues à leurs haines héréditaires, le prestige français s'évanouit, enfin. Quoi d'étonnant. si les missions actuelles, prises dans le remous d'intérêts personnels et de dissensions des tribus, sont prises et égorgées! Le sort du malheureux colonel Flatters ne l'a-t-il pas prouvé? Déjà, mon père avait eu à vaincre le mauvais vouloir des Mzabites. Ils craignaient, si des relations s'établissaient avec l'Afrique centrale, de perdre le monopole de leur commerce. Mon père les a désabusés, à force d'adresse. Il y a longtemps. L'inspiration mzabite, affirme le général Philebert, n'est pas étrangère à l'égorgement de la mission Flatters. Se reportant aux efforts faits, aux résultats obtenus par mon père. le général Philebert ajoute :

« Tout semblait prêt pour la réussite complète; et cependant cette série d'entreprises si heureuses est restée sans résultat. Aujourd'hui nous ne sommes pas plus avancés, et même il faudra, si l'on veut poursuivre cette idée, recommencer à nouveau avec la condition fâ-

cheuse d'avoir tenté l'entreprise et d'avoir été impuissants à la résoudre.

« Il est passé sur ce pays un ouragan de révoltes, de misères et aussi une série de changements d'idées et d'hommes qui ont tout remis en question et fait perdre de vue même les points de direction et les buts utiles à poursuivre. On parle aujourd'hui de chemins de fer à construire et de projets de voyageurs qui semblent croire qu'il suffira de montrer la route pour que le commerce les suive. C'est une idée fausse, les routes sont connues, explorées, parcourues tous les ans. Il faut plus que ce qu'ils entreprennent pour que leurs voyages, dont nous ne voulons du reste nier ni l'utilité, ni même l'héroïsme, prouvé par une trop récente et trop malheureuse catastrophe, aient pour notre pays des conséquences utiles. »

L'insurrection de 1864-65 inspira à Margueritte des lettres très intéressantes. Il sut tout d'abord expliquer la raison de l'insurrection, indiquer les moyens de la vaincre et ne laissa échapper qu'à la fin le secret de sa lassitude et de son chagrin.

« Il sait, dit le général Philebert, que, dans les hautes régions, des gens jaloux de l'autorité qu'il a sur les indigènes et des services qu'il

rend et que lui seul peut rendre, l'accusent de vouloir compromettre la situation par ambition personnelle, et répètent contre lui toutes les accusations qui se renouvellent toujours contre les personnalités trop marquées. Il avait déjà eu souvent dans sa vie à se heurter contre les obstacles qui résultent de ces basses intrigues, mais il les avait méprisés en passant outre. Cette fois-ci, il sentait que ses supérieurs directs n'avaient pas pour lui la sympathie bienveillante que lui montrait le maréchal Randon.

« Sa correspondance dénote ce sentiment, et lui, si habitué à agir d'après sa connaissance profonde du pays et en raison de l'éloignement où il se trouve, quoique convaincu que tout retard est nuisible au bien des affaires, il s'abstient et demande des ordres et des instructions même pour des choses de détail. Nous verrons, du reste, ce sentiment aller toujours croissant chez lui jusqu'au moment où, ne jugeant plus sa présence utile et croyant avoir rempli largement sa mission, il se retirera. »

Ces choses n'ont qu'un intérêt de contraste, c'est certain. En soi, elles sont vieilles. Mais la question de l'Algérie est toujours jeune, devant le peu de prise que cet étrange pays offre à l'action française; et il est intéressant, au milieu

de tant de projets avortant, de gouverneurs se succédant, de citer ceux qui — les soldats — avaient presque atteint le but.

Ils avaient pour devise, sans s'en douter, celle qu'avait prise mon père, pour lui, pour toute sa vie et qu'il donna à sa ville de Laghouat, DUC IN ALTUM. Vers la haute mer. Une mer de sable.

CHAPITRE II

POLITIQUE, CHASSEUR ET ARTISTE

Un des traits distinctifs de mon père est l'horreur de la politique.

Soldat, homme de la génération de l'empire, il ne put avoir l'idée de la république, le gouvernement idéal, qui convient à l'enthousiasme des jeunes gens comme aux cupidités plus âpres des adultes. Pourtant, point impérialiste. Mais, homme d'ordre, il l'était trop pour songer à vivre autrement que conformément au gouvernement d'alors. Qu'un régime autoritaire fût même dans ses vues, quoi d'étonnant pour un soldat?

En tête du régiment, marche le colonel. Et hors des rangs, guidant et retenant les hommes, vont les officiers. C'est une conception très simple, très naïve : elle satisfit mon père, parce qu'elle comporte l'ordre, la discipline, le devoir. Ce qu'il haïssait profondément, c'étaient les discussions politiques, comme stériles. Au fond, dans ses idées, un peu d'indifférence narquoise. Il est fils des paysans, qui ne sont pas grands clercs et qui, ayant pour maîtresse la terre, n'ont pour tyran que l'hiver, et pour Dieu le soleil.

Les rapports de mon père avec l'empire furent curieux. Quelque mal que les envieux aient dit de Margueritte, l'Empereur était bien forcé de l'estimer, car enfin les résultats obtenus, ses citations, ses succès, parlaient éloquemment. Il proposa même un instant à Marguerite un commandement en France, dans la garde. Mon père refusa. Il n'était pas né courtisan, de plus il était laborieux, enfin il était pauvre. Trois raisons. Une suffisait. Puis, l'Empereur, esprit trouble, hésitant, homme d'attente, sentait confusément que la simplicité, la franchise muette de Margueritte le gêneraient. De son côté, mon père se trouvait trop bien en Afrique. Il aimait ardemment le pays, les Arabes, chez qui il s'é-

tait fait des amitiés sérieuses, aussi dévouées que celles du général Thomassin et du général Philebert. Il alla deux fois au camp de Châlons et s'y donna une comédie bien amusante. Il suit les manœuvres. On le consulte, attendant des éloges. Il gouaille finement, comme un spectateur désintéressé, donnant des bons points. Bien! médiocre! passable! et surtout : Nous faisons mieux.

« Il faut lire dans ses lettres (1) l'ironie fine avec laquelle il narre l'éternelle comédie, les ambitions toujours éveillées et les convoitises qui se heurtent, se croisent; la mauvaise grâce avec laquelle les courtisans l'accueillent, le considérant comme un concurrent désireux d'avoir sa part, le beau dédain qu'il témoigne et, quand on est très bien assuré qu'il ne vient pas postuler, briguer, les gracieusetés dont on l'entoure, et surtout, quand l'Empereur s'est montré fort aimable pour le général, alors, oh! alors, le gros dos que font les courtisans. C'est de l'esprit bien français que ces réflexions de Margueritte, qui n'est pas dupe; il ne désire rien, est content de son poste, sa joie grande est d'avoir au tir au pistolet battu Sa Majesté, au

(1) *Général Philebert*, ouvrage cité.

grand étonnement de la galerie, qui s'étonne tout bas de la hardiesse « de ce paysan du Danube ». Il accuse finement, d'un trait de plume, les cupidités, les petitesses, toutes ces petites laideurs de l'espèce humaine. Mais ce qu'il n'avait pu voir, c'était le profond désarroi, l'impéritie cachée sous ces suffisances et ces orgueils. Il avait vu la jactance, la vanité, mais comment deviner là-dessous les arsenaux vides, l'armée insuffisante? Aussi quelle stupeur et quelle angoisse, en 1870, comme en ont les plus braves aux révélations des catastrophes.

Il se retourna vers la vie fermée, vers ses chasses et ses amitiés.

Ses chasses, parlons-en, c'est encore un des côtés de sa figure qu'il convient d'éclairer.

« Alger, voilà un but, n'est-ce pas, et Paul y apprendra l'arabe tout naturellement. Vous pourrez le confier à El-Moktar, le tueur de lions, pendant les vacances. Demandez-lui, à master Paul, s'il veut tuer des lions? Je pense qu'il répond oui, pourvu qu'il y en ait encore dans ce temps-là. »

Ceci est un bout de lettre du Mexique. Remarquez-vous comme c'est dit simplement, avec une pointe d'ironie fine à l'adresse de mes pauvres petits quatre ans. Tuer des lions, c'est

facile à dire. Hélas, je n'en tuerai jamais. Tartarin de Tarascon, convié, dirait : « Je n'aime pas le gibier. » Mais mon père propose-t-il cela d'une façon assez naturelle, bon enfant, en homme habitué à la chose? Tudieu! pourtant, il n'y a guère anciennement que Gérard qui ait tué des lions et Bombonnel des panthères. Mon père a tué des uns et des autres. Je vois encore le grand fumoir (pour les autres, mon père ne fumant pas) avec ses deux grandes peaux de lion faisant face à deux peaux de panthère. Je vois mon frère Victor, bébé encore, demandant au père de lui fourrer ses petits doigts dans les quatre trous des balles. Eh! mon Dieu! je vois le père à quatre pattes, — Henri IV l'a bien fait, — grognant avec un air terrible, hérissant sa moustache et faisant le lion. Le petit frère a une grande terreur, il comprend désormais ce que sont ces bêtes-là. Un peu étonné cependant qu'elles ressemblent à son père. A l'avenir il aura un grand respect pour les inoffensives peaux doublées de flanelle rouge.

Moi, je me rappelle les départs de mon père pour la chasse, à un temps, il est vrai, où il ne chassait plus les fauves. Il partait des trois, dix, quinze jours, revenait avec des chapelets de bécassines, de perdrix, de lièvres. Chapelet

monstrueux qu'on égrenait pendant des heures entières, avec des cris de plaisir. La chasse fut pour mon père quelque chose d'excellent, un dérivatif où il jetait tout son grand corps assoiffé d'air et de lumière. En marchant lourdement dans les terres grasses, agilement dans les terrains secs, il oubliait, et, délassant son esprit des soucis quotidiens, il vivait, sainement. Et comme par un mécanisme étrange, son esprit, en même temps que sa poitrine, se dilatait et respirait pour ainsi dire d'une façon pleine et abondante.

Et les jolies chasses d'artiste que ses anciennes, ses premières, dans le désert. La poursuite en habit rouge d'un cerf harcelé par une meute, ou le courre d'un malheureux renard avec saut de fossés et de barrières, c'est-à-dire les deux courses les plus émouvantes qui soient, valent-elles la palpitante, la furieuse poursuite de l'autruche? Entouré de quelques Bédouins, gueux du désert, vrais forbans dignes de Cooper, s'enfoncer à toute bride, dans l'étendue sans obstacle, mais sans limites, sans air, sans eau : peu à peu égrener ses compagnons et, fasciné par l'oiseau qui vole au ras du sol, ailes déployées, vite comme un cygne sur un miroir d'eau, aller éperons au flanc, aller, aller, aller;

n'est-ce pas qu'une pareille chasse finit par prendre de l'attrait vertigineux du rêve ou du cauchemar? On va, on va. Les minutes, longues comme des siècles, passent, les quarts d'heure et les demies. Chasse étrange, car rien ne rapproche les limites, rien n'en fait supposer le terme, point de barrières pour arrêter l'oiseau. Qui dit que l'autruche ne courra point, ensorcelée, des heures, voire des jours dorés et des nuits bleues, des années même, des siècles, et que cette poursuite s'arrêtera jamais? Ne riez pas, les autruches courent longtemps. En ligne droite, inflexiblement. Et le désert est le pays du rêve, de l'impossible et de la chimère. Comme cadre, le grandiose solitaire de l'espace et du sable, la mélancolie rayonnante et fluide qui tombe du soleil. N'est-ce pas que cette course doit donner les joies et l'ivresse d'une course semblable rêvée dans la folie du haschich.

Puis, ses chasses, il a fait mieux que de les vivre, il les a écrites. Écrites, c'est-à-dire revécues pour lui-même et rendues vivantes pour les autres. Car cette étrange nature, si complète, s'est complétée, par cette chose si rare, qui tient du don, de la prédestination, un livre d'artiste. Oui, d'artiste. C'est bien cela, ses

Chasses de l'Algérie (1). Le style est simple, pur et net. C'est sobre et pourtant coloré, parce que l'évocation est sourde et intense. Cet homme, si profondément imprégné des choses de l'Orient, en a pénétré son livre. Mais comme il l'a senti, d'une façon nette, intense et calme. Car un trait curieux du père, c'est qu'il ne s'emballe pas. Il déploie tant d'ardeur, tant de flammes dans ses projets, dans ses travaux, et c'est un froid. Mais le prestige qu'il exerce, les sympathies qu'il éveille? Mystère. Je me l'explique par un magnétisme à froid émané de sa personne : il avait pour les hommes un peu du tempérament des dompteurs pour les fauves. Or, son livre, le général Philebert en a donné des extraits curieux; nous, feuilletons le livre.

D'abord la dédicace, à moi faite, si simple et si jolie, à moi gamin alors.

Voyons la *première chasse au lion :*

Pour un chasseur le désir de s'attaquer à tous les fauves dangereux est naturel, n'est-ce pas? Aussi mon père écrit-il très simplement :

« J'avais commencé à chasser à l'âge de douze ans; beaucoup de bêtes déjà avaient été mes victimes, mais je n'avais pas encore eu

(1) Général Margueritte, *Chasses de l'Algérie*. 1 vol. chez Furne.

l'occasion de m'attaquer aux lions. » Chez un autre, ce serait gasconnerie; chez lui, c'est aveu simple. On part pour la chasse, à plusieurs, sous la conduite du vieil El-Moktar. Tout est dit en peu de mots et observé : « Le lion poussa un rugissement formidable qui nous donna la *chair de poule.* » Le lion est tué par une dernière balle, la sienne, et il dit :

« Retiré à l'écart, j'étais, moi, pendant cette scène, sous l'empire d'impressions différentes; l'excitation du combat était tombée, je considérais ce lion qui ne m'avait causé aucun dommage; je me disais que j'avais été sans doute la première cause de sa mort. Je reconnaissais n'avoir été mû que par la vanité de pouvoir dire : « J'ai chassé le lion. »

« Et je trouvais que c'était un sentiment mesquin à côté de la grande mort de cette courageuse bête, qui nous avait tous bravés, jusqu'au moment où nos projectiles seuls avaient eu raison de sa vie.

« Lorsque je revins près du lion pour le faire charger sur deux chevaux attelés de front, j'eus comme un remords, et assurément j'étais triste.

« Peu après, je remarquai que ce sentiment était partagé par la plupart des acteurs de ce drame.

« N'est-ce pas encore là une preuve que, lorsque la mort frappe les grands et les forts de ce monde, elle impressionne davantage que quand elle fait sa moisson des petits?... Elle semble vous dire bien haut : « Personne ne « trouve grâce devant moi ! » Et alors on comprend bien que cette sentence est sans appel. »

Et le chasseur qui reprend quelques lignes plus loin : « A partir de ce jour, je ne rêvai plus que chasse au lion, malgré mes dernières réflexions et ma considération particulière pour ce digne animal. »

A rapprocher de ce chapitre les notes curieuses touchant la superstition du *lionnage*. Aucuns attribuent au regard froid du lion une force d'attraction magnétique, une fascination qui force les gens *lionnés* à suivre le lion, selon son bon plaisir, jusqu'à sa tanière où la bête dévore l'homme.

Dans le récit qui suit : *Ma première panthère*, il s'est embusqué, la nuit, dans un trou entouré de branchages simulant un buisson naturel. L'attente est longue, le froid piquant, la panthère ne vient pas et l'imagination travaille.

« On a déjà écrit les *Réflexions d'un chasseur à l'affût*, c'est un livre que nous devons à la plume d'un gai chasseur, homme d'esprit et de goût.

« M. d'Houdetot a pu supposer qu'un chasseur qui affûte un renard, un lièvre, un lapin avait l'imagination assez libre pour la lancer à travers les souvenirs du passé ou dans la conception d'idées abstraites et philosophiques.

« Il en est, je pense, autrement quand on attend un lion ou une panthère; l'importance de la bête est alors assez grande pour fixer *la folle du logis* elle-même sur cet unique sujet. Il est vrai qu'elle n'y perd rien; il faut voir, la vagabonde, à quel travail elle se livre!

« Je vais essayer de donner une idée des évolutions qu'elle accomplit en pareil cas.

« D'abord elle pose cette question : « La bête « viendra-t-elle? »

« Pour y répondre elle se livre à de nombreuses considérations hypothétiques.

« Première considération : — Sur le temps qu'il fait. Il est froid, sec et clair, quoiqu'il n'y ait pas de lune. Les étoiles scintillent au firmament... Comme elles sont nombreuses et qu'on aimerait à les regarder, si on n'avait que cela à faire!... En résumé, temps favorable, pas de vent, — c'est parfait.

« Deuxième considération : — La panthère, à en juger d'après la quantité de chair absorbée la veille, n'aura pas faim avant minuit. A la

rigueur même, elle pourrait se passer de manger pendant deux jours! Triste perspective!... Si elle allait ne pas venir! Si elle allait chercher fortune ailleurs! — Trop triste vraiment.

« — Vite examinons des chances plus favorables.

« — Il y a peut-être deux panthères? C'est probable; plusieurs vaches mangées en peu de jours! — Il doit même y avoir des petits? Certainement il y en a. Voilà qui explique la grande consommation.

« — Alors, une panthère au moins viendra achever le repas commencé la veille; ou il ne faudrait pas avoir la moindre chance. — Bon! c'est très rassurant, cela!

« Troisième considération : — Mais, si elle vient, ne flairera-t-elle pas l'embûche? — Ce buisson n'était pas là hier..., et il est assez peu réussi.

« — Cette odeur de terre fraîchement remuée.... voilà bien de quoi lui donner de légitimes soupçons. — Mais quelle apparence? — Il n'est pas probable que les panthères aient des notions exactes sur le temps que mettent les arbustes à pousser. Et puis, il est bien connu qu'elles n'ont pas une très grande finesse d'odorat! — Très bien encore.

« Quatrième considération : — Comment se présentera la panthère quand elle viendra mordre à la génisse, — de flanc ou de face ?

« — Il vaudrait mieux de flanc, la surface est plus grande et le cœur plus à découvert. — Comment est chargé le fusil ? Bien, j'imagine ; bonne mesure de poudre, deux balles mariées dans chaque canon, capsules à bombes mises sur les cheminées pleines de poudre. Pas de ratés possibles ! — Très bien cela...

« — Que fera la panthère une fois tirée ?

« — Il est rare que cet animal soit tué raide ; elle foncera probablement sur le coup, à moins que la lueur de la détonation ne l'effraye et la jette de côté. — On verra bien !

« Ici la folle du logis, qui a fait beaucoup de chemin sur ces thèmes qui ne sont indiqués que très sommairement, donne une attention toute particulière à des aboiements d'ensemble qui indiquent que tous les chiens qui y prennent part ont une même manière d'apprécier ce qu'ils flairent.

« — Est-ce la panthère ?... Ce doit être elle !...

« Oh, alors !... le cœur s'en mêle, il bat plus fort. La respiration devient bruyante. Il faut ouvrir la bouche pour lui donner plus de jeu et ne faire aucun bruit révélateur.

« Deux minutes, trois minutes se passent, les chiens se calment. — Ce n'est pas encore *elle* !

« La folle reprend ses alternatives d'espoir et de doute, avec variantes et considérations nouvelles.

« Il doit être onze heures. Il gèle… j'ai très froid aux pieds et aux mains. Je me décide à me couvrir de mes burnous, la chaleur provoque un peu de somnolence, j'éveille mon compagnon qui dort depuis près de deux heures. Je lui recommande de veiller à son tour et de me prévenir s'il entend quelque chose.

« La précaution était bonne. Je m'endors pendant que la folle rêvasse et fait défiler devant elle une légion de bêtes de toutes dimensions et de tous poils… Elle se complaît en cette compagnie.

« Dieu, qu'en voilà de grandes ! Comme elles paraissent féroces ! Elles passent à regret en jetant de ce côté un regard qui entre dans les chairs comme des griffes.

« — En voici une horrible : elle a plusieurs têtes. C'est sans doute la bête de l'Apocalypse. Elle marche lentement. Mais comme elle grandit à mesure qu'elle approche ! A qui en veut-elle avec ses gueules ouvertes ?…

« Oh ! il était temps ! je me réveille par la sensation d'un coup de coude dans les côtes. Je reprends possession de moi en rappelant la folle du logis à la réalité et à l'appréciation exacte de la situation.

« Qu'est-ce ? dis-je à voix basse.

« — La panthère est venue, me répond de même Si-Ahmed-Merzouga : elle s'est montrée au-dessus de l'appât, et s'est enfuie aussitôt. »

« Je suis confus et peiné... Quelle occasion je viens de manquer !... Peut-être ne reviendra-t-elle pas ? Aussi est-ce assez absurde de s'endormir quand on vient pour guetter toute une nuit !...

« Tout en faisant ces réflexions, je reprenais ma pose de la première heure.

« Les chiens s'étant mis de nouveau à donner très fort, je me remis à espérer.

« La panthère rôdait évidemment autour du douar, à en juger par les différentes directions que prenaient les aboiements.

« Au bout d'un quart d'heure qui me parut bien long, je vis poindre, derrière le petit tertre où était l'appât, la tête d'abord, puis la moitié du corps de la panthère.

« Je voulus aussitôt l'ajuster, mais mon fusil, amené un peu trop brusquement à l'épaule,

résonna contre une branche. Ce bruit, quoique faible, fut entendu de la panthère, qui disparut de nouveau.

Malédiction ! je n'en viendrai pas à bout Quelle deveine !... Cette fois elle sait d'où vient le bruit, elle ne reviendra pas, c'est certain.

« Mais, si l'espoir était jamais banni de chez les humains, il ferait sa dernière station dans le cœur d'un chasseur à l'affût.

« Me voici de nouveau espérant... Pour le coup je prends la position d'en joue et je ne veux plus la quitter, malgré le froid qui me glace les mains et la figure.

« J'attends encore vingt minutes ainsi, l'œil fixe, l'ouïe tendue et l'esprit anxieux.

« Enfin, voici la panthère !... elle reparaît comme la première fois, me faisant face. Elle se rapproche davantage des restes de la génisse. Je la découvre tout entière. Elle se met sur son séant... Sa tête est dans la projection de mon point de mire ; mais, pour être assuré de bien la toucher, j'abaisse insensiblement le canon de mon fusil et quand le guidon est sur la poitrine je presse la détente.

« Boûm-ôouphrrr ! ! !...

« Que ne puis-je rendre par cette onomatopée

le bruit de l'explosion, avec laquelle se confond un rugissement d'effroi, de colère et de douleur, poussé par la panthère, qui en même temps bondit sur notre buisson, dont elle couche sur nous les branches. Je tends le dos; mon compagnon, qui invoque Dieu et le prophète, en fait sans doute autant. Puis j'entendis la panthère rouler derrière nous, en râlant, sur la pente très raide du terrain. Puis... d'elle plus rien, mais un vacarme infernal venant des femmes, des enfants et des chiens du douar qui crient, pleurent et hurlent d'effroi... »

Du récit *la Chasse à l'autruche*, il faudrait tout citer, passons.

Dans le *Vieux de la Montagne* et son pacte avec le lion, d'abord le portrait très bien esquissé du héros, El-Arbi. Ce vieil homme, malgré sa bravoure éprouvée, ne chassait plus le lion.

— Pourquoi donc ? lui demanda mon père.

El-Arbi le regarda étonné :

— Oh ! Sidi-Amarguerit, tu plaisantes ; ne sais-tu pas qu'il y a un pacte entre moi et le lion ?

Il se fit longtemps prier, puis conta son pacte. Le lion lui mangeait toutes ses brebis.

El-Arbi s'était décidé à entrer en chasse, avec ses oncles et les gens de sa tribu.

« J'excitai — c'est El-Arbi qui parle — j'excitai mon père, mes oncles et mes cousins.
« C'est une honte, m'écriai-je, de supporter
« toutes ces avanies ! — C'est de la couardise
« qui nous jaunit le visage et nous rend la ri-
« sée des gens !... Il faut aller nous disputer
« avec le lion ! Il en sera ce qu'il en sera : mais
« nous pouvons espérer qu'avec l'intervention
« de Sidi-Boutouchent, nous parviendrons à le
« tuer ou à l'éloigner de nous. »

« J'eus de la peine d'abord à décider mon père et mes oncles : ils n'avaient jamais voulu s'attaquer aux lions, dans la crainte de s'attirer leur inimitié. — Mais que pouvait-elle de plus ? Je ne l'imaginais pas encore, et je pensais qu'il n'existait aucune raison pour les épargner à l'avenir.

« Je fus appuyé dans mon idée par les femmes.

« — Notre existence est devenue amère,
« dirent-elles, nos petits-enfants maigrissent de
« peur. Ou chassez le lion, ou quittons ce cam-
« pement de malheur. »

« Quand les femmes eurent parlé, les idées furent retournées, tout le monde fut alors d'avis de charger le lion.

« L'aïat (1) se fit entendre comme pour exciter au combat. Les hommes se ceignirent et prirent leurs armes. Il nous en vint des douars voisins qui étaient de nos parents et amis et qui, apprenant notre résolution, voulurent se joindre à nous.

« Quand nous fûmes réunis, nous comptions vingt-six hommes, tous avec des fusils. Les femmes les plus alertes voulurent nous suivre pour assister au combat et nous encourager au besoin.

« Nous nous mîmes donc en marche, en invoquant le marabout Sidi-Boutouchent ; — pour mon compte, je lui vouai une ouàda (2) de mon plus beau bélier et de six djefnas de kouskous, si nous réussissions.

« Le lion qui avait mangé nos bestiaux dormait dans le fourré des Fernanes, — leur repaire de prédilection quand ils viennent dans le Lef-el-Siga.

« C'est là qu'il fallait aller le trouver.

« Notre plan était de nous mettre sur deux rangs, d'approcher à vingt pas du fourré, après

(1) *Aïat*, chanteur barde. « Véritable clairon humain, cet inspiré de la lutte a souvent, comme les héros d'Ossian, déterminé la victoire par ses chants énergiques. »

(2) *Ouàda*, vœu.

avoir préalablement laissé les femmes sur un rocher en arrière, et de délier le lion pour le faire sortir : une fois en vue, de faire sur lui une décharge générale qui ne pouvait manquer de le tuer raide.

« Tout cela bien convenu, nous approchâmes près du dortoir du lion, excités par les tsagr'itz (1) de nos femmes.

« Au premier rang étaient les hommes les plus valides et les meilleurs tireurs. On s'arrêta comme il a été dit : les fusils furent armés et la crosse mise à l'épaule.

« J'appelai alors le lion et lui dis : « O mangeur de bœufs, sors de ton repaire ! Viens « voir en face des hommes ! C'est aujourd'hui « le jour du payement ! » Il ne répondit pas.

« Vous savez, mes seigneurs, qu'il en est quelquefois ainsi et qu'il faut répéter l'invitation pour faire sortir le lion. Je la répétai donc en ajoutant : « Ne fais pas le chien ! Si tu es un « homme, sors, te dis-je ! Viens à nous !... » Et, pour donner plus d'effet à mes paroles, je lançai, ainsi que quelques-uns de mes compagnons, des pierres dans l'endroit où nous pensions qu'il était.

(1) *Tsagr'itz*, cris aigus et modulés, réservés aux fêtes, aux solennités, aux combats.

« Oh ! alors, mes enfants (et, en disant cette phrase, El-Arbi oscillait sa tête de droite à gauche), si vous aviez vu cela !... Le tonnerre se mit à parler par la bouche de ce lion et comme un éclair il tomba devant nous.

« Nos fusils partirent, mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Il s'élança sur le groupe du milieu qu'il prit dans ses pattes et mit trois des nôtres sous lui, mon cousin Ben-Meftah avec la tête fracassée, le fils de Ben-Smaïl avec la poitrine ouverte, et mon oncle Rabah, qui, par la protection du prophète, n'avait pas de blessures graves, mais qui, se voyant sous le lion, nous criait : « O mes frères, délivrez-moi ! Par la « figure de Dieu le Très-Haut, sauvez-moi de « ce péril ! »

« Presque tout le monde avait fui en voyant ce que le lion avait fait des hommes ; mais les femmes nous firent honte, surtout celles qui avaient un parent parmi les trois qu'il avait couchés sous lui. — Ma cousine Aïcha, qui devait être ma femme, pleurait et s'arrachait les cheveux en voyant son père Rabah dans cette position. Elle me criait : « El-Arbi, délivre-le ! « délivre-le, ou jamais je ne te regarderai ! — « Je suis à toi », m'écriai-je, et je m'avançai sur le lion pour le brûler avec mon fusil, ne voulant

pas le tirer de trop loin, dans la crainte de blesser les hommes qu'il tenait. — Il me laissa approcher de trois pas ; mais, au moment où je l'ajustai à la tête, il se redressa, et d'un coup de patte m'arracha mon fusil, dont il fit une faucille (1). Me trouvant ainsi désarmé, je me reculai d'un saut en arrière et me mis à fuir ; mais l'affreux Houche était sur mes pas... Je sentis qu'il allait m'atteindre, quand, avisant un cèdre énorme qui avait été abattu et gisait sur le sol, je me jetai dessous, juste au moment où le lion, pensant me joindre, avait levé ses deux pattes pour me saisir. M'étant brusquement dérobé sous l'arbre, il s'abattit sur celui-ci, en le mordant et le déchirant de ses griffes, comme si ç'eût été moi.

« Vous voyez ma position, mes enfants !... elle n'avait rien de bon. Mes parents, mes amis et les femmes s'égratignaient les joues en signe de deuil. On me croyait écharpé ; j'entendais les lamentations que l'on faisait sur mon sort.

« Pendant ce temps, le lion était en travers de l'arbre et moi dessous. Ses deux pattes de devant pendaient d'un côté, celles de derrière touchaient terre de l'autre. Il sortait de sa gueule des gron-

(1) Qu'il tordit en faucille.

dements effroyables, de l'écume et une odeur infecte. Il était haletant, j'entendais souffler sa poitrine comme si elle eût contenu une tempête.

« Comment cela finira-t-il ? Voilà, mes seigneurs, ce que je pensais. Il n'y avait pas à compter sur le secours des hommes, ils avaient été terrifiés par ce qu'ils avaient vu faire au lion. J'invoquai le Prophète sur lui soit le salut ! et le grand saint de Dieu Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani. Ils eurent pitié de moi... Une inspiration me vint. J'avais entendu dire que le lion comprenait la parole de l'homme et se laissait quelquefois attendrir. Je m'adressai à lui de cette façon : « O sultan des animaux ! tu « es le plus fort, sois généreux contre ton en- « nemi vaincu. Si tu me laisses la vie, je prends « Dieu à témoin que jamais plus je ne m'atta- « querai à toi, ni à ceux de ta race. »

« Le lion, comme s'il m'eût compris et accepté le pacte, rugit encore une fois, puis quitta sa position de dessus l'arbre, et se retira lentement vers la forêt en jetant de temps à autre un regard de mon côté.

« J'étais bien joyeux, comme vous pensez, de voir le lion s'éloigner ; mais je n'osais sortir

de dessous mon arbre pendant qu'il était en vue.

Ce n'est que lorsqu'il fut rentré dans le bois et que je l'entendis dire par mes compagnons que je me relevai et me mis à courir vers eux, comme si j'avais eu des ailes.

« Dans quel état je les trouvai ! oh ! envoyé de Dieu !... Ben-Meftah était mort... sa tête était en fromage ! — Ben-Smaïl vivait encore, mais il avait la poitrine ouverte et devait mourir dans la journée ; — enfin, mon oncle n'avait que des contusions, mais il avait été foulé par la poitrine du lion et se trouvait évanoui.

« Nous dûmes les rapporter tous les trois à nos tentes, où les lamentations du deuil durèrent huit jours.

« Voilà, mes enfants, ce qui est arrivé de moi avec le lion.

« J'ai eu bien de la peine d'avoir été cause de la mort de deux hommes ; aussi, depuis ce jour, j'ai tenu ma parole... et jamais, quoiqu'il m'ait mangé bien des bœufs et des brebis, je n'ai songé à me battre de nouveau avec lui. C'était convenu, — on ne doit avoir qu'une seule parole. »

« Je sais bien, ajouta El-Arbi en manière de péroraison, qu'il y a des hommes qui tuent le

lion comme si ce n'était qu'un chien, mais c'est par la permission de Dieu que cela arrive... C'est alors un don qui leur est fait; ils ne peuvent en tirer vanité, parce que, si Dieu ne s'en mêlait, jamais ils ne vaincraient le lion. »

Cette histoire, dont le souvenir était resté dans la mémoire des gens du pays, nous avait fortement intéressés.

Nous en fîmes compliment à El-Arbi-el-Hayâni, qui, sentencieux comme tous les vieillards, termina le récit et la réunion, par cette maxime :

« Il n'y a, mes enfants, de force et de puissance qu'avec l'aide de Dieu; tout passe en ce monde, lui seul est éternel!

« Allez avec le salut! »

Et les détails qu'il donne sur les Reggabs du sud, sur les *marcheurs*, détails invraisemblables qui, en Algérie, paraissent tout simples.

Et cette conclusion, née de ces bons souvenirs si lointains, passe dans ses dernières pages, où il est parlé de Canardville et de Lapinbourg, noms de fantaisie, villages réels.

« Quels riches tableaux de genre on aurait pu faire de nos bivouacs! si animés par la présence d'hommes affublés de costumes différents, avec nos chevaux, nos chiens..., des guirlandes de

gibier pendues aux arbres avec nos accoutrements de chasse et nos armes.

« Le soir, surtout, quand de grands feux étaient allumés, que la flamme éclairait le feuillage des arbres et les groupes variés de gens et d'animaux, dans toutes les attitudes, et que le repoussoir des ombres dégradées jusqu'au noir sombre de la nuit y mêlait d'étranges et magiques reflets, il y avait de quoi inspirer les natures les plus rebelles. Combien nous regrettions, alors, notre impuissance à fixer par le pinceau ces tableaux qui nous charmaient !

« Le moment encore aurait été bien venu quand le rugissement du lion se faisait entendre près de nous.

« Les hommes faisaient bonne contenance, tout en se regardant furtivement pour imiter l'attitude des moins impressionnés ; — car l'amour-propre ne perd jamais ses droits au grand jour ou à la lumière ! Les chevaux tendaient l'encolure, regardaient dans la direction du danger, aspiraient l'air fortement, en soufflant à pleins naseaux et se cabraient pour se débarrasser de leurs entraves !

« Les chiens enfin venaient se réfugier dans nos jambes en hurlant avec des aboiements de menace ou de crainte !

« Oui ! tout cela aurait fait d'admirables tableaux, mais nous étions inhabiles à les reproduire : malgré la tentation, nul n'aurait pu répéter avec succès le mot du Corrège : « Et moi aussi je suis peintre. »

Eh bien, je pense que ce regret est modeste, et que, sans s'en douter, cet homme qui n'a point cherché l'effet, qui ne sait point écrire, a réussi à être vrai, simple, attachant, littéraire et, ce qu'il souhaite, *peintre*.

CHAPITRE III

PORTRAIT

Un homme mort est semblable à une statue qu'enténèbre la nuit. Pour en prendre connaissance, il faut, lanterne en main, l'étudier dans toutes les parties, au fur et à mesure des coins qui l'éclairent. L'homme vivant, c'est la statue libre, au soleil. On voit l'ensemble. Pour le mort, on ne voit que des détails. Avec eux, on s'efforce de reconstituer, par une synthèse tardive, l'homme. D'abord, quel que soit le prix des qualités morales, les qualités intellectuelles, avant tout, priment ; la bonté étant le corollaire fréquent de l'intelligence, et sans réciproque.

Auguste Margueritte n'était pas seulement un homme d'un intelligent, net, vif et solide esprit, c'était un homme instruit. Ici, premier étonnement.

Où, quand, comment fit-il ses études? Que sa mère lui ait appris à lire, que son père lui ait fait faire, à huit ans, des devoirs d'enfant sur un coin de table, sur son bureau de brigadier, voilà qui est bien. Assez pour savoir les quatre règles, un peu de géographie élémentaire, un peu de français. Et après?

— Après, rien!

— Et l'école?

— L'école, il n'y en avait pas.

La façon dont cet homme s'est instruit est restée un mystère pour nous. En pays perdu, si loin, comment fit-il? Il lut. Le grand-père Antoine avait bien quelques livres, un vieux Plutarque, une Bible, un ou deux volumes dépareillés de l'Histoire de France, peut-être. Et ce fut tout, d'abord. L'enfant lut, s'intéressa, comprit. Et peu à peu, ne négligeant aucune occasion de se procurer un livre, de recevoir une leçon, s'assimilant par une facilité merveilleuse ce qu'il entendait dire, il commença cette instruction qui devait être si complète. Un jour, un général, étonné de ce grand savoir, si mo-

deste, lui dit : « Mais où avez-vous donc fait vos études ? » Il répondit : « Mais, mon général, je n'ai jamais été à l'école. » Aussi, pour en arriver là, quelle volonté ne lui a-t-il pas fallu et quels efforts !

« Admirable spectacle et bien fait pour donner à tous du courage, que celui de cet enfant jeté, sans savoir autre chose que lire et écrire, au milieu de ces expéditions sans fin, de ces fatigues, de ces travaux de toute sorte, dans des pays où il n'y a ni écoles, ni professeurs, ni livres, et, malgré tout, parvenant, à force de travail, de volonté, à se donner à lui-même une éducation, une instruction supérieures !

« C'était un sujet d'étonnement pour nous tous, sortis de Saint-Cyr ou de l'École polytechnique, de le voir dans toutes les conversations, sur toutes les questions possibles, physique, botanique, topographie, fortification, littérature, histoire, etc., tenir bravement sa place et rivaliser avec tous de savoir et d'instruction. Généralement, il écoutait beaucoup, était avare de ses paroles, comme tout homme qui a l'habitude de tirer instruction des causeries de ses camarades, de ne jamais perdre son temps. Il est à croire qu'il avait beaucoup appris ainsi ; mais, lorsque la conversation avait duré quelque

temps, nous étions souvent fort étonnés de le voir y prendre part, la résumer, éclaircir les points obscurs, montrer en un mot que toutes les questions qui avaient été traitées lui étaient *familières* (1). »

Quelle volonté, disais-je, lui a-t-il fallu ! Or, la volonté, c'était pour lui une épée de chevet, l'arme familière, maniée chaque jour. La volonté, d'ordinaire rétive ou lâche, lui l'avait faite vaillante et endurcie. Sa volonté, il en saturait les autres. Il savait éperonner les docilités molles, mater les rébellions, enfiévrer les bons vouloirs. Et c'était à froid, par je ne sais quel magnétisme d'homme prédestiné et qui a été la marque des plus grands. En me rappelant la manière dont mon père, admirable cavalier, montait Sélim, son bai favori, le pressant, le retenant, l'enlevant d'une main si calme et si ferme, le maintenant d'une cuisse collée à la selle, le remerciant de claquements amis de la main sur l'encolure, je m'explique comme il maniait les hommes. Car tous, Français ou Arabes, ont en ceci un peu du cheval : ils obéissent volontiers à un mors intelligent.

Et ici, une chose à noter. Chaque profession

(1) Général Philebert, ouvrage cité.

marque, chaque jour plus, son empreinte coutumière, ineffaçablement. Modelant l'individu, elle lui donne des reliefs, des angles ou des creux caractéristiques. Au militaire, la rudesse et l'insolence du verbe, à l'administrateur, le tatillonnement, la minutie, la passion de l'ordre, la frénésie du détail. Soldat et administrateur, homme d'épée ou de bureau sont deux types tranchés, opposés, et chacun, dans ses extrêmes inévitables, ridicule. N'est-ce pas une belle nature d'homme que celle qui, réunissant ces deux tempéraments, a su s'affranchir des défauts inhérents à eux et échapper à l'empreinte creusée chaque jour, comme un sillon de goutte d'eau dans le marbre, de la cruelle et despotique *Habitude* ?

Ensuite cet homme était bon. Toute misère l'attendrissait. Sa mansuétude était infinie. Que de fois, sur la route ou à la grille du jardin, quand un pauvre Arabe (ils pullulaient) demandait l'aumône, causait-il avec l'homme, le faisait entrer, se réconforter, causer, l'engageait à revenir, s'occupait de lui par la suite ; aumône profitable et durable. Bon, il eut des amitiés si ferventes, si dévouées et si chères, qu'il faut être un grand cœur pour susciter en des âmes rudes d'officiers ou d'Arabes de si fran-

ches, de si exquises tendresses. Et si l'amour conjugal le plus dévoué, si le respect filial le plus humble, font preuve, c'est qu'il était bon, indulgent et doux. Il y a quelques semaines, sur un tramway, un ancien soldat d'Afrique, ne sachant point à qui il parlait, me dit : « Je viens de souscrire pour mon ancien général, on lui fait une statue. » Il nomma mon père. Je lui demandai si le général Margueritte avait été aimé des soldats. « J'crois bien. C'était un homme qui avait de ça, — il se frappa le cœur ; — jusqu'aux chevaux qu'il aimait. C'était un bon chef. » Aveu naïf et laconique, qui me laissa une impression âpre et pourtant douce.

Ceux qu'a aimés mon père étaient bons, forts et braves. Je les nommerai, car je sais qu'ils se font gloire d'avoir été ses fidèles et, comme il le dit lui-même plaisamment, les gens de son école.

Une lettre. « On prétend, vous savez, que je suis chef d'école en matière d'affaires arabes. Et Thomassin et Philebert sont rangés parmi mes disciples. » Une autre. « Si nous allons plus tard à Médéah, nous verrons réunie la grande *école Margueritte* ; j'en serais bien aise. »

C'est le général Philebert, un dur soldat

d'Afrique, rompu à cette vie spéciale, un des rares officiers qui là-bas « sachent leur affaire » ; le général Philebert, l'âme la plus franche, la plus aimante sous un dehors rude ; Philebert qui a le plus aimé mon père, qui l'a admiré sans jalousie et sans restriction ; Philebert qui, au lieu d'expansion, cache une passion profonde, couvée au cœur, comme sous la cendre ; Philebert, le compagnon de mon père, le chasseur d'hommes et de bêtes qui, plus tard, comme une dette payée à l'amitié, a écrit la vie de son ami, dans un beau livre, complet, précis.

C'est le général Thomassin, tout autre nature, d'intelligence rare, souple, fine et gantée, non moins aimante et dévouée ; chasseur intrépide, lui aussi, et excellent organisateur, un des premiers officiers d'Afrique, tout à fait au courant du pays, des gens et des mœurs.

Parmi les tard-venus, le général Révérony, l'ancien officier d'ordonnance de mon père, qui, plus jeune, eut l'affection plus respectueuse, tenue plus à distance par la hiérarchie, mais qui l'aima chaudement et sincèrement. Mon père, de son côté, s'était fort attaché à lui et l'estimait à son prix, très haut. C'est M. Révérony qui l'a accompagné (avec M. Henderson,

l'aide de camp, encore un sympathique et un dévoué), pendant toute la durée de la campagne de 1870. Il a été l'officier le plus intelligent et le plus dévoué. C'est Révérony qui, à Pont-à-Mousson, vient en aide au général attaqué et tue l'agresseur. A Sedan, il le reçoit dans ses bras, blessé. A Beauraing, il le soigne, dans l'agonie et dans la mort.

Les Arabes. Ici l'amitié est collective. Ce sont des tribus entières, comme celle des Mek'alifs chasseurs : ce sont des chefs de tribus, nombreux, il faudrait tout citer. Parmi les intimes, Si-Slimen-ben Siam. Mon père l'a connu au début de sa carrière, à Milianah, encore simple maréchal des logis. Ils se lièrent, étant jeunes, comme frères. Affection profonde où tous deux s'initièrent, réciproquement, à la connaissance du français, de la France et de ses lois, de l'arabe et de l'organisation arabe. La clef de l'état social arabe, avec ses ramifications, ses alliances et ses haines héréditaires, toutes d'ordre religieux, et avec l'association des Khouans, c'est Si-Slimen qui la lui a donnée. Si-Slimen était un grand vieillard grisonnant — on le dit tout blanc aujourd'hui — qui me pénétrait d'admiration par la beauté blanche de ses grands burnous et l'odeur grisante de

tabac doux de sa barbe et de ses mains. Il avait un grand sourire tranquille de chef et un regard digne. Il parlait difficilement le français : je comprenais mal et cela m'enrageait, car j'avais une grande sympathie pour Si-Slimen. Je rêve au moment de le revoir, toujours distingué, calme et grave, dans sa beauté bien drapée et campée comme un tableau de maître. Les Arabes d'aujourd'hui n'ont plus cette incomparable grandeur polie et placide qui nous impose le respect. Pour ma part, voir un Arabe du temps passé, m'impressionne. Dans le masque immobile, sous les yeux rêveurs et immobiles, parfois transparaît un éclair et l'on sent l'ardente passion qui brûle sous le silence de cette froideur sans morgue.

Combien d'autres, camaraderies anciennes, compagnonnages fervents.

Mobrouck, vieux et fidèle serviteur, philosophe du désert, si dévoué à mon père, Mobrouch à la parole imagée et plaisante, qui, mon père s'étant fait tisser un vêtement en poil de chameau, ne nous appelait plus, avec une verve rude et comique, que « Monsieur *chameau*, Madame *chameau*, et *le petit chameau*. » C'était moi.

Et le brave Lakdar, que nos généraux français

connaissent bien et à la volonté de qui il n'a pas tenu d'assister, en juin, à l'inauguration de la statue de l'homme qu'il avait respecté et aimé.

Et celui-ci : Kouider-ben-Amed, officier de la Légion d'honneur ; compagnon de chasse et ami sûr. Venu à la statue, lui, tout droit dans son tragique burnous pourpre, il nous promit, si nous allions en Algérie, de grandes chasses à Teniel-el-Had, et, sitôt rentré à Alger, il nous a envoyé l'inévitable fantaisie chère aux artistes, du haschich qu'on fume, et c'est du *klef*, du haschich qu'on mange, et c'est le *majoun*.

Excellents et braves cœurs ; taciturnes pleins d'affection.

El-Arbi-el-Ayani, le vieux de la montagne. Le père a compté plus haut l'histoire de son pacte avec le lion. Mouley, tueur de lions. Kadour, tueur de panthères. El-Moktar, qui fit tuer à mon père son premier lion. Si-Aïssa, surnommé Bas-de-Cuir, à cause de sa ressemblance, disait mon père, avec le héros de Cooper. Et tant d'autres, braves gens que je nomme par reconnaissance, parce qu'eux, leurs fils et leurs petits-fils, leur race et leurs cheiks ont si généreusement, si noblement souscrit pour plus du tiers des souscriptions destinées aux statues du général Margueritte.

Ils avaient été les compagnons de Milianah, ceux d'antan. Ceux-là, je ne les avais pas connus. Mais ils venaient quelquefois voir mon père, à la campagne de Mustaphah, l'été, ou à la subdivision, l'hiver. On m'appelait. L'homme était là, drapé dans son burnous, tout poudreux et l'air étranger, la barbe rude, le front sévère. Un peu ému, j'arrivais. Et l'homme alors, attendri, une douceur dans sa face brune, m'imposait au front la caresse bénissante de ses mains dures. Et je sentais qu'ils m'aimaient, ces étrangers venus si rarement et de loin.

Expliquez maintenant que ce fils des bons paysans, ce rude corps, trouvât une souplesse, une simplicité, une aisance rares, dans le monde, au bal, partout. L'urbanité, la politesse raffinée qu'on acquiert longuement, difficilement, héréditairement, à telles enseignes qu'elle est restée la caractéristique de la race fine et aristocrate, où en reçut-il les leçons? Se tenir n'est rien, mais entrer dans un salon et en sortir, parler à une femme, danser! le plus puéril et le plus important des arts... de salon, où prit-il le temps de cette éducation qui voudrait, comme pour le comédien parfait, qu'on soit pris tout petit, des années durant et qu'on ait même derrière soi l'hérédité acquise de père

en fils ? N'est-ce pas la marque d'un merveilleux tempérament et d'une très belle nature que cette fatalité d'assimilation, qu'il eut si intense ? Seul, il apprit cela, aidé, peut-être un peu, par tout ce qu'une jolie et jeune femme témoigne de séduction, d'élégance et de charme. Ah ! le joli maître en bonnes manières qu'une femme, et *sa* femme ! J'ai tout lieu de croire que mon père profita du bon vouloir du précepteur.

Car ceci le distingue encore. La manière dont les hommes sont amoureux les juge. Lui n'aima qu'une fois et pour toute sa vie. Il aima pleinement, intensément, initiant sa femme à sa vie, à ses goûts, à ses travaux, faisant d'elle la véritable *moitié* de son cœur.

Exemple (une lettre). « C'est dommage que l'on envoie les A... si loin, dans un poste qui n'est pas réputé un lieu de délices ; mais, chère, vous avez bien montré que l'on peut suivre son mari partout et, le cas échéant, vous le feriez encore. Les femmes qui ont le cœur haut placé et font acte de dévouement dans les épreuves de la vie de famille ne sont pas les plus à plaindre, leur conscience les dédommage au centuple et, si elles ont de l'affection pour les gens avec lesquels elles doivent vivre, elles peuvent se considérer comme heureuses. Plus

je vois le monde petit ou grand, plus je puis l'apprécier, et mieux je me confirme dans la conviction qu'il n'y a rien de mieux que la bonne vie de famille. C'est le refuge assuré qui donne confiance et sécurité, sentiments les plus indispensables à la gent humaine qui aime à s'occuper du lendemain. »

Autre exemple. « Je tue le temps en lisant beaucoup. Dans ce moment je tiens les *Caractères* de La Bruyère, vous les avez, je crois, dans votre bibliothèque ; dans le cas contraire, je vous les achèterai, c'est un excellent livre qui, pour ceux qui le savent lire et en ont la clef ou la disposition à goûter ce qu'il dit, rend meilleur ; nous le relirons ensemble, voulez-vous ? Cela nous confirmera dans nos idées d'éviter les écueils de ce monde et de nous complaire dans une sage médiocrité. Entendez ce mot comme l'entend ce bon Horace lui-même dans son *Aurea mediocritas*. J'ai bien des vieux et bons livres à lire avec vous. Je vous ai déjà parlé de Xénophon, je crois ? Il y a par cet auteur le portrait d'un homme juste et bon et de sa femme, que je voudrais que vous sachiez par cœur ainsi que moi. Ce sera le contre-poison à presque toutes les irritantes et nauséabondes productions du jour. A demain.

« Bonjour M'sieu Paul !... »

Et ici, pourquoi prendre un détour? Prévenons l'objection. Eh oui, cet homme si amoureux allait bien loin chasser; il restait très longtemps, c'est vrai. Mais alors? Alors, pure sagesse. Pour conserver vif son amour toujours jeune et fort, il allait le retremper dans les grandes solitudes. Il l'éloignait du contact des hommes, des cités, de tout ce qui est mesquin et petit. Il le rapprochait de ce qui est grand, l'espace infini, de ce qui est fort, la lutte, l'activité, le danger. Dites, n'était-il pas un prudent et aussi un beau cœur?

Il aima ma mère avec ce grain de poésie, de roman qui fond, comme du sucre, dans le cœur de toutes les femmes?

J'ai devant moi, dans un sac de toile grise bordée de noir, les lettres de mon père, j'y fais appel pour appuyer mon dire.

Ma mère désire de jolies plumes pour son chapeau. Croyez-vous que mon père s'adressera aux marchandes de modes d'Alger? Bah! son cheval est sellé, ses amis arabes l'attendent, le désert est proche, le soleil est cuisant et, à quelques trentaines de lieues, il y a, au pays des Arabes, du désert et du soleil, les plumes les plus belles, seulement... il faut les prendre

et les arracher au flanc des autruches. Il part dès quinze jours, court et fait bonne chasse.

Lettre. « Je vous écris ces lignes avec une petite plume de mon autruche ; je viens de l'arracher. J'ai fait de l'encre avec de la gomme de pistachier sauvage et enfin j'ai trouvé dans ma poche un petit carré de papier aussi exigu que celui dont vous vous servez pour m'écrire. »

Autre lettre, amusante. « Ils (les Arabes) demandent des nouvelles de Paul et des vôtres aussi, mais avec beaucoup de réserve selon leur habitude en pareille matière. L'autre jour un gros caïd, qui en est à sa dix-septième femme, m'a demandé : « As-tu *encore* la femme que tu avais amené du Nord à Lagouat ? — Sur ma réponse affirmative, il a paru prendre une haute idée de ma constance. »

Celle-ci, d'une peinture naïve et d'un sentiment profond. « Je vous écris sur le pas de la porte de ma tente. Je ne puis souffrir d'être renfermé. Le soleil est couché, les chameaux rentrent majestueusement du pâturage, la journée a été bonne pour eux ; pauvres animaux, ils auraient aussi bien besoin d'être laissés en repos ; mes chevaux secouent la tête en voyant leurs musettes d'orge se préparer. Notre chef épice son brouet. On ramène les dix brebis qui

nous donnent du lait et on va les traire. les feux du soir brillent et les groupes de soldats se disposent autour pour manger leur soupe ; on va allumer aussi mon feu, car, malgré la chaleur de la journée, le froid revient avec le coucher du soleil. La sentinelle qui veille près de ma tente passe et repasse l'arme au bras, peut-être n'en pense-t-elle pas plus? »

Maintenant, spirituel, il écrivait de jolis bouts de lettre. Un séjour à Vichy. où il soigne un engorgement du foie (souvenir du Mexique). quel séjour piquant pour un homme comme lui. Il est seul, regrette sa femme et ses enfants, ses amis. Et ironique il conte. Il fait sa chronique d'eaux, placide reporter. Voici la lettre. Non, c'est des Eaux-Bonnes. cette lettre ; mais l'objet est le même, même monde, mêmes distractions.

« L'arrivée du khédive d'Egypte a cependant mis un grain de sel de plus dans l'existence des buveuses et buveurs d'Eaux-Bonnes. On a fait une superbe réception à ce bon pacha : arc de triomphe, cavalcade, discours, musique. empressement de la foule, salutations. feux de Bengale, lanternes vénitiennes, etc. Son Altesse s'est montrée bon prince, elle a répandu de gracieux sourires et les gestes les plus affables.

ce qui lui a conquis tous les cœurs qui étaient à conquérir. Pour n'être pas suivi par les indiscrets, le khédive a bravement jeté son fez et sa tunique aux orties, il s'est affublé de la jaquette et du castor. Ce qui le rend à peu près semblable à tout le monde. Il en profite pour lorgner les jolis femmes. Ces pachas, ça ne doute de rien, même en dehors de chez eux. Après tout, ils sont peut-être organisés pour cela.

« Il y a deux jours, je dînais chez lui avec quelques personnes ; entre Son Altesse et moi se trouvait Mme de G***, invitée ainsi que sa fille ; il faut vous dire que cette dame, jeune encore, ou du moins le paraissant, pourrait, ainsi que le fit autrefois Diane de Poitiers, fournir deux modèles de coupe à un moderne Benvenuto Cellini. Eh bien ! ce satané pacha, sous prétexte de me questionner sur l'Algérie, à laquelle il ne pensait pas plus qu'au grand Turc, affectait de regarder de mon côté ; mais, comme il louche un peu, il a adroitement profité de cette infirmité pour arrêter et plonger ses regards sur les modèles en question.

« J'y ai tout d'abord été pris moi-même, en suivant, pour mieux comprendre la pensée du pacha, la direction de son regard ; mais, quand j'ai vu de quoi il s'agissait, je me suis étendu

consciencieusement dans des explications qu'il a paru gravement méditer. Quant à Mme de G***, je n'oserais affirmer qu'elle n'y a vu que du feu...; quant à sa voisine de gauche, la vicomtesse D***, grande et forte brune sur le retour, n'ayant que je sache rien à pouvoir modeler, elle n'a pu obtenir qu'une réponse évasive sur l'opportunité de la culture de la canne à sucre et du coton, question bien importante, cependant, avouez-le. »

Je veux parler de sa religion. Il était pieux et croyant. Pourquoi? l'époque était moins matérialiste, l'étude, l'amour de la philosophie peut-être moins développés, puis qui prévaut contre les premiers enseignements religieux de l'enfance, lorsque nul rire, nulle « blague », nul scepticisme, ne les a bafoués; qui sait? nous vivons dans les villes. Lui vivait dans la nature. Les marins aussi ont le sens religieux: chez ces hommes, c'est, je crois, la notion de l'infini, la poésie simple des solitudes, des dangers et des triomphes qui les poignent et les rendent respectueux. Nous, nous avons l'angoisse des villes, l'étreinte des liens sociaux, mais nous n'avons point de peur, point de grandes mélancolies, point d'infinis rêves, ou, chez nous, ils se formulent

se matérialisent en conceptions d'artistes. Nous nous évertuons à créer; notre religion, c'est le beau, et peut-être, dans les âmes simples de nos pères, le beau était-ce la religion. La foi, quand elle est simple, est très belle. La sienne fut dégagée de tout dogme, de toute interprétation humaine. C'est bien. Il n'eut point cet intermédiaire, le prêtre. Mais il croyait et priait. Réduite à une telle simplicité fière, n'est-ce pas belle religion? Il ne discutait point, il était tolérant, il gardait sa foi en lui. Il ne hantait point les églises, aucune ne lui donnant le recueillement et l'impression silencieuse et frissonnante de la nature et du Désert, cette immense cathédrale où le soleil a toute la gloire rayonnante d'un saint-sacrement et où un Dieu lui-même officie. Dans les villes, pour échapper au tumulte des rues et recueillir sa pensée, il entrait au besoin dans les églises, sans préférence, ou dans les temples, voyant non le culte, mais la prière. L'influence du milieu, le fatalisme arabe, si dévotieux, furent pour beaucoup dans sa religion. Comment ne pas être croyant, au milieu de gens si fervents, chez qui la loi religieuse est tout, tient lieu de loi civile, qui invoquent éternellement le nom d'Allah, et qui y croient!

Il y a plusieurs photographies du père. Presque toutes sont mauvaises et bêtes, sans expression. Il en est deux seulement que j'aime. Celle-ci me faisait peur, enfant : *Départ pour le Mexique.* — Elle est fortement hâlée, la moustache à la royale et les cheveux semblent d'un noir de jais, aussi noir que les brandebourgs du dolman. L'air est rude, farouche, et, bien que ce ne soit point l'expression ordinaire de son visage, il est étrange d'intensité, de pensée sombre. Aussi bien convient-il à la situation, à sa lassitude et à son énervement d'une campagne lointaine, absurde. Il y a au-dessous, d'une toute petite écriture, fine comme les pattes de mouche d'une femme : « Pour mon cher Paul, 22 août 1862. » — J'avais deux ans, n'est-ce pas touchant?

Celle-là me satisfait assez. Elle est de Vichy, réussie par un photographe de hasard, un jour où la figure du père s'éclaire dans la gaîté d'un bon sourire et le laisser-aller d'un vêtement bourgeois.

Meilleure encore est celle que je garde vivante, visible pour moi seul, en mon souvenir. Tel que je le vois, c'est un grand corps, large et musculeux. La tête est ronde, le front haut; les yeux bien fendus ont un regard droit, bien

en face : une indéfinissable expression de volonté simple, de fermeté douce, sort du visage coloré.

C'était un brun, un grand corps, que la taciturnité des Arabes avait fait silencieux, parlant peu haut et si peu avec le diapason vibrant des soldats qu'aux jours de manœuvre, s'il avait dû commander, déployer sa voix, il rentrait toujours enroué, la voix éteinte. C'était un brun, de cheveux et de peau, un hâlé au soleil d'Afrique, un de ceux-là qui engendrent des générations brunies et grandes comme eux par les muscles et par la taille. Et ses cheveux, de bonne heure, grisonnaient.

Je n'ai point dit, était-ce nécessaire, qu'il fût probe.

Toute sa vie a été celle d'un simple et d'un honnête. Et, comme les hommes parfaitement justes, il est mort pauvre, n'ayant eu d'autre fortune que ses appointements de soldat, ne laissant aux siens qu'un héritage — et il leur suffit ! — le nom de son père, le sien.

Il n'était pas de notre époque. Il n'avait pas le sang et l'intelligence pauvres. Il n'avait pas sucé la névrose aux seins maternels. Il croyait au bien et le pratiquait. Il aimait peu la littérature

moderne. Il lisait les vieux auteurs, Xénophon, Amyot, Rabelais, et les aimait. Il n'était pas de notre époque.

En terminant, il me semble que je viens de parler de choses très anciennes et d'un aïeul à moi, bien lointain. Nous ne sommes plus de ce temps-là.

Aussi bien la dynastie de l'épée est morte. Et l'époque n'est plus militaire. Revirement logique peut-être, mais fâcheux. Car les guerres suscitées par les Napoléons restent encore à liquider. Et à l'heure des revanches, quand le canon tonnera, que ferons-nous, vaincus de 1870 et railleurs spirituels de l'épaulette, du sabre et du panache?

D'autres temps, d'autres chansons. Nous-mêmes, la jeune génération, blaguons le chauvinisme ancien. Et pourtant...

D'autres temps, d'autres hommes. Qu'elle était bourgeoise et routinière, la race de nos pères, mais qu'elle était forte! Aujourd'hui, la névrose est descendue dans la rue. Et les ais craquent et les poutres se disloquent à ce que la prud'homie appelle « l'édifice social ».

Ainsi je viens d'ébaucher le portrait d'un homme. Voilà ce qu'il était, ce qu'il voulait, ce qu'il a fait. Et, comme s'il était trop complet,

trop puissant, trop riche en son cœur et en son esprit, trop vivace pour vivre, il a trébuché dans la mort brusque. A l'heure de force et de vitalité suprêmes. Le plus jeune général de l'armée française. *A quarante-sept ans!*

Maintenant, j'allais écrire un lieu commun, établir un parallèle entre la vie active, brûlante qui fut sienne, et la vie trouble, morne, qui est nôtre. Nos pères ont vécu inconsciemment, calmes. Nous, le malaise moderne, l'angoisse stérile du lendemain nous énervent et nous rapetissent. Lieu commun! Certes, il fut heureux de vivre au soleil et à l'espace, de batailler le front haut et d'ignorer la souffrance des jours obscurs, traînés dans quelque endroit fermé. Sa vie fut nette, sa vie fut claire. Elle ignora tous les compromis, toutes les bassesses des nôtres. Mais quoi, n'eut-il pas aussi des dégoûts, n'éveilla-t-il ni rivalités, ni haines muettes? Il y a, dans une vie, des heures et dans une heure des minutes *maudites*. Pour tous. Il les connut et les brava. Donc, nous, de même, ayons le courage, faute d'espoir. Certes, s'il doit être bon de se reposer, vieux, la tâche faite et le pain gagné, il ne fait pas bon vivre à vingt ans.

Disons-le haut. Malgré l'amour, malgré la foi,

les vingt ans des jeunes hommes sont mornes et douloureux. Ce n'est pas vrai — que les chemins sont libres et que des apothéoses de guirlandes fleurissent; qu'il y en a pour tous et qu'il y en a de trop. Avant qu'on arrive au bout les guirlandes sont fanées, car les chemins sont clos. Il y a des pierres sur la route. Rochers naturels, moellons placés exprès. — Il faut franchir l'obstacle, le déplacer ou le tourner. Combien en sautant se brisent les reins, en le déplaçant se font écraser, en le tournant tombent dans des fondrières. Martyrs obscurs, jeunes hommes, les chemins en sont pleins, autant que de blés fauchés, la moisson faite. Oui, donc, il est dur de vivre, et il faut un courage peu banal, pour subir l'irritable dégoût, après le jour passé — du stérile recommencement du jour qui naît. — Qu'importe, il faut être des forts, on le veut, des honnêtes, on le peut, et marcher. *Duc in altum!* Marcher! jusqu'au jour de l'incertaine revanche, jusqu'à la grande bataille qui décidera du massacre ou de l'asservissement de la patrie, de la fin des races latines, de la mort de l'esprit, du cœur et de la pensée. — Alors, puissions-nous tomber avec nos fils, comme le père, non loin de Sedan, sur le calvaire d'Illy, — calvaire de la Patrie en croix, — à la place même où il tomba.

III

LA MORT D'UN HÉROS

I

Ma mère accompagna mon père jusqu'au bateau ; mon frère porté encore par la bonne, moi avec mes dix ans, nous restâmes dans le grand jardin, à la maison. La voiture attendait. « Eh bien, fit-il avec un soupir, adieu. » Et il m'embrassa sans émotion, virilement ; mais, quand il tint dans ses bras mon frère, ce bébé, cet être grouillant, rose, plein de vie, il eut un rien, que tous nous comprîmes. Après l'avoir rendu à sa bonne, il le reprit ; le reprit et l'embrassa, frénétiquement ! j'ai envié à mon frère ce dernier baiser désespéré. La portière claqua ; la voiture roula, et je restai hébété. Quelques jours après, je me remis à jouer. On espérait. Quand la nouvelle du désastre arriva, je jouais ; on ne comprend guère ces choses quand on est

petit. On me dit que le père était blessé, cela me porta au cœur; on me dit que ce n'était rien, je me rassurai et me repris à jouer. Ma mère se prépara à quitter Alger, à aller rejoindre mon père. Je me réjouis; elle verrait papa. Allait-il mieux? Oui, oui, on me mentait. Pouvais-je deviner? Et j'espérais presque, d'une insouciance que traversaient des peurs aiguës. Six jours après, notre mère allait revenir de Marseille: déjà? pourquoi donc? Et le grand-père Mallarmé, avec cette brusquerie des vieillards navrés, me dit : « Ta mère revient. Il faut que tu le saches. Ton père est mort. » Il avait attendu le dernier moment, pauvre homme. Il alla chercher ma mère, et je restai de nouveau seul dans la grande maison; je ne comprenais pas. Mort? alors je ne le verrai pas, plus, jamais, jamais, et je répétais ces mots-là tout bas, puis tout haut; cela n'entrait ni dans mon cœur, ni dans mon esprit. L'enfant ne peut pas comprendre la mort. Je songeais à la dernière chasse qu'il avait faite, à ce qu'il m'avait dit tel jour; et je me disais, en errant dans la maison : plus, jamais, plus. Je m'efforçai de pleurer, je ne pus pas; par contre, j'avais la poitrine serrée comme dans un étau, la tête de glace. Ma mère revint : on nous mena à son lit,

mon frère et moi, et sans pleurer non plus, elle, avec une fixité effrayante dans les yeux, répéta : « Pauvres petits, pauvres petits, » puis on nous emmena : elle pleura, après.

Mon Dieu, que c'est loin ! les jours ont passé, les mois, les années, et, quand je pense à ce temps-là, je vis encore mes sensations d'enfant. Je lus les dernières lettres de mon père, les récits de la bataille, la relation de Révérony, son aide de camp, et je ne pleurai pas ; mon imagination n'évoquait rien, stupide, et je n'ai pleuré que tard, une fois homme, quand j'ai compris tout ce que j'avais perdu et quel malheur irrémédiable c'était pour nous, pour moi.

II

Le général Margueritte, ayant reçu l'ordre d'envoi à l'armée du Rhin, embarqua, le 27 avril, le 1er régiment de chasseurs d'Afrique. Il était appelé à commander la 1re brigade de la division Du Barrail ; il se rendit à Lunéville et y précéda ses régiments. Le colonel Clicquot commandait le 1er régiment, le général de Galliffet le 3e. Faisaient partie de sa maison militaire : MM. Henderson, Révérony, Braun.

De Lunéville, après les nouvelles de la prise de Sarrbrück et du désastre de Wissembourg et de Reichshoffen, il dut se replier sur Nancy par Bernecourt et Saint-Mihiel, laissant abandonnée la vallée de la Moselle que sa division de cavalerie eût au contraire pu et dû surveiller, gardant les passages de la rivière, assurant

le parcours des chemins de fer. Mais la direction, la suite dans les idées manquent. Il reçoit l'ordre de se rendre à Metz en trois jours, puis une dépêche l'appelle en toute hâte. Croyant l'ennemi aux portes, il fait faire à ses cavaliers dix-sept lieues d'une traite. Bride abattue, ils arrivent exténués et ils trouvent une gageure entre MM. Lebrun et Jarras. M. Lebrun, qui avait parié pour la vélocité des chasseurs d'Afrique, avait gagné.

Le 11 août, le général Margueritte rend visite à l'empereur et peut se faire une idée de la perturbation des esprits et surtout de la paralysie du monarque qui gardait dans sa main tout pouvoir et que la maladie avait fait incapable, inconscient, idiot. Mon père s'exaspérait de l'immobilité gardée : il eût voulu qu'on lançât sa division dans la vallée de la Seille pour éclairer et reconnaître la marche de l'ennemi. Le colonel de Galliffet fait une reconnaissance vers Deuze. Les conseils continuent à ne pas aboutir, les bras restent croisés. Enfin, le 12, on envoie Margueritte à Pont-à-Mousson investi par les Prussiens. Il envoie deux escadrons dégager la gare et sauver la voie ferrée et le télégraphe, et il fait le siège d'une auberge à portes closes où sont les officiers prussiens et leurs hommes

Ceux-ci, surpris, fusillent par les fenêtres les chasseurs qui ne bronchent pas, mais démolissent la porte. Et les Prussiens, forcés, font une sortie inutile. Un officier de la garde lève son sabre sur mon père, qui pare et perce l'homme d'un coup de pointe. Révérony l'achève d'un coup de revolver.

Au retour, aimable accueil de l'empereur, mais cela laisse froid mon père. Il ne se soucie que d'une croix qu'il veut faire avoir à Révérony, qu'il appelle dans ses lettres « un bon petit débrouillard » et qu'il aime beaucoup. Le général Philebert lui reprochant amicalement de s'être ainsi exposé, il répond : « Ce n'est pas le moment de se ménager ; ces soldats sont jeunes et l'épreuve difficile. Le découragement produit par Forbach et Wœrth est prêt à naître, ne me reprochez pas ce que vous ferez, à votre tour, bientôt. » Puis, pressé de questions sur ce qu'on allait faire, désolé de l'impéritie, de la paralysie morale qui gagnait tous les chefs, les larmes aux yeux, il dit : « Je ne sais pas ce qu'on veut faire, mais je n'espère rien. Il n'y a parmi ceux qui nous commandent personne qui puisse nous tirer d'affaire. »

Le 14, la division Du Barrail arrivait sur le plateau de Gravelotte, au bruit du canon de la

bataille de Borny ; le 15, la retraite s'accentue vers Doncourt où la division bivaque.

L'armée, pendant ce temps — j'emprunte ces détails au général Philebert — l'armée, péniblement, gagna les abords de Gravelotte et Rezonville et y bivaqua. « Les longues colonnes, embarrassées dans leur marche par une immense quantité de voitures, arrivaient péniblement, à la nuit tombante, sur les emplacements où, le lendemain, devait se livrer la bataille qui pouvait changer les destinées compromises de la France. » Elle défila à travers Rezonville, l'armée ; l'empereur ayant quitté Metz, occupait Rezonville dans une auberge. « Les longues colonnes défilèrent à travers le village sans que l'empereur apparût aux soldats. Dans l'encombrement des voitures et des bagages, les régiment s'écoulèrent lentement, pleins de sombres appréhensions. Ne voyant devant l'auberge où était descendu le souverain que la physionomie soucieuse du prince Jérôme et le cent-garde immobile, ils s'étonnaient de l'absence de celui pour qui ils allaient combattre et pour qui ils allaient mourir. « Ils eurent, ces soldats fatigués et tristes, l'impression sombre de gladiateurs qui ne pourraient même dire au César : *Ave, morituri te salutant !* Il leur faudrait donc com-

battre et mourir obscurément. Quoi! pas un encouragement, un salut, un regard. Il était là, dans une auberge, le chef, l'empereur, et il se cachait. « Après avoir déclaré avec tant de précipitation cette guerre qui devait amener la chute de sa dynastie, l'empereur reconnaissait-il l'insuffisance de ses moyens, la témérité de son entreprise? Les forces lui faisaient-elle défaut? Sa santé chancelante n'était-elle plus déjà soutenue par une volonté de luttes à outrance? Tristes impressions que nous avons nous-mêmes ressenties, si tristes que l'armée passa sans un cri, sans une acclamation. » Le lendemain, l'empereur partit pour Verdun.

En passant devant la division Du Barail, il avait aperçu Margueritte, et l'idée lui vint de se faire escorter par la 1re brigade des chasseurs d'Afrique, alors campés près de Doncourt. La route était coupée par des éclaireurs ennemis : l'entreprise était plus qu'imprudente, elle réussit pourtant. Mon père a avoué dans des lettres avoir eu une heure d'angoisse à la pensée du risque que courait l'empereur. Arrivé à Verdun, il traversa la ville, prit le chemin de fer pour le camp de Châlons.

Le général Margueritte, séparé désormais de l'armée de Metz, fut attaché à celle de Châlons

et réunit au commandement de sa brigade celui de la brigade Tilliard ; il se dirigea sur Sainte-Menehould avec mission d'éclairer l'armée de Châlons. Du 18 au 21, il surveille les défilés de l'Argonne : le 22, on décide le mouvement général sur Montmédy pour joindre l'armée de Metz. Le général Margueritte passe à Brézieux, Monthois. Il franchit le défilé du Chêne populeux, bat toute la contrée, et campe le 27 entre Saint-Pierrement et Orches. Il assiste au mouvement rétrograde du 12e corps et va rejoindre à Stonne l'empereur et le maréchal de Mac-Mahon. A la suite de cet entretien avec les chefs de l'armée, il descend et campe à la Berlière ; le 29, se dirige et entre à Mouzon, de là sur le plateau de Vaux. Le 30, entendant la canonnade du combat de Beaumont, il se porte sur le plateau de Mouzon et rejoint le maréchal de Mac-Mahon en déroute. La jonction avec Bazaine est désormais impossible. L'armée se dirige sur Sedan. Le général campe à Sally ; de là, après s'être concerté avec le général Ducrot, il se porte à Illy, près du calvaire d'Illy.

Il venait d'être nommé général de division. Le même ordre nommait M. de Galliffet général de brigade. On avait félicité mon père de son nouveau grade. Il écrit : *Pauvres gens qui pen-*

sent à cela. Je voudrais pouvoir dormir. Il dormit la veille de la bataille, sur le plateau. Les cimes lentement se couronnaient d'Allemands. Et le cercle de fer se resserrait, en prévision du lendemain. Mon père dormit, le dernier, cette nuit, le général de Galliffet près de lui, roulés dans le même manteau. Sommeil trouble, ou peut-être lourd comme un sommeil de soldat. Ils étaient vieux compagnons d'armes. M. de Galliffet avait suivi mon père, grade à grade. Maintenant il dormait à côté de lui, soldat d'héroïque valeur et d'intense énergie, comme s'il eût été prévu, chose étrange, qu'il dût le remplacer, demain : comme si le destin eût doublé mon glorieux père par un égal, afin que cet autre, quand mon père tomba, prît sa place ; comme si le général Margueritte, hors de combat, ne présiderait pas moins à la bataille, puisqu'un autre, tout semblable à lui, le général de Galliffet se dressera sur ses étriers et commandera la charge. Sommeil lourd et agité, ils dormirent, côte à côte, cette nuit. Tous deux s'aimaient et s'estimaient. Beaucoup, plus intimes, ont oublié mon père. Le général de Galliffet s'est souvenu.

Le jour venu, le maréchal de Mac-Mahon livre bataille. Le général de Wimpfen en ac-

cepte l'héritage, malgré la volonté du général Ducrot de concentrer l'armée sur le plateau d'Illy et de battre en retraite sur Mézières. Ici je laisse la place au récit inédit d'une simplicité cruelle, écrit, après la mort de mon père, par M. Révérony, son fidèle officier d'ordonnance.

« La division Margueritte avait campé, la nuit du 31 août au 1er septembre, près d'un petit village appelé Vaux, situé à 3 kilomètres environ et au nord de Sedan. Pendant la nuit nous entendîmes quelques coups de fusil ; au point du jour la fusillade devint plus vive et bientôt on entendit gronder le canon de l'autre côté de la Meuse, sur la rive gauche. Le général m'envoya demander des ordres au maréchal de Mac-Mahon, qui se trouvait de l'autre côté de Sedan. Je parcourus toute la ligne de nos troupes, placées sur la rive gauche, et ne pus trouver le maréchal, qui en effet venait d'être blessé et avait été rapporté à Sedan, laissant le commandement à M. le général Ducrot. Je revins trouver le général Margueritte, qui se trouvait avec sa division non loin de Vaux, dans la direction de Givonne. Les projectiles commençaient à arriver sur notre division et le général venait de la former en échelons pour charger en avant de nous dans la direction de Givonne, lorsque nous

vîmes sortir des bois se trouvant entre nous et la frontière de Belgique tout un corps d'armée prussien qui installa ses batteries et tira sur nous. Le général fit faire demi-tour à la division et chargea en tête des 1er et 2e chasseurs d'Afrique sur de l'infanterie qui se trouvait en avant des batteries. Les régiments se reformèrent ; il était environ dix heures du matin, c'est à ce moment que le général Tilliard fut enlevé ainsi que son aide de camp par le même obus.

« Le général nous fit faire différents mouvements vers notre gauche pour nous soustraire autant que possible au feu des batteries qui nous écrasaient en avant et en arrière de nous. Vers deux heures, il fit arrêter la division derrière un mamelon au sud du village de Floing ; il continua à s'avancer de sa personne dans la direction de l'ennemi. En arrivant sur la crête d'un léger mouvement de terrain, nous fûmes assaillis par une grêle de balles et nous vîmes les Prussiens s'avançant rapidement et en groupes serrés sur la pente au sommet de laquelle nous nous trouvions. Le général arrêta son cheval et le fit tourner à droite, offrant par conséquent le côté gauche à l'ennemi. Je me trouvais à sa gauche et tout près de lui, lorsque tout d'un coup je le vis tomber violemment la

face contre terre, je sautai à terre et le pris dans mes bras, je vis qu'il avait la figure pleine de sang : il ne pouvait pas parler, mais il ne perdit pas connaissance. Je le mis d'abord à genoux, puis il put se mettre debout. Je le pris par le bras droit et saisis de la main droite les rênes de nos deux chevaux qui n'avaient pas bougé et nous nous mîmes à marcher péniblement de la sorte, assaillis par une grêle de balles tirées de très près ; — car les Prussiens avançaient rapidement derrière nous et tiraient sur nous comme sur une cible, je ne puis m'expliquer comment aucune balle ne nous toucha. Au moment où le général venait de se mettre debout, Jean était arrivé et l'avait pris par le bras gauche.

« Tout cela se passa en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter ; craignant que la marche ne fatiguât et n'affaiblît encore le général, je lui demandai s'il ne pourrait pas monter à cheval, il me fit signe que oui. Alors nous le mîmes sur un cheval que Jean lui présenta, et je montai son cheval. Le général put ainsi marcher au pas, soutenu par nous. Nous étions toujours sous le feu ennemi. Nous arrivâmes à hauteur de la division qui était arrêtée. Je n'oublierai jamais le spectacle dont je fus alors

témoin : dès que l'on eut reconnu le général, la consternation se peignit sur tous les visages, chacun sentant ce qu'il perdait en perdant son chef bien-aimé ; tous les fronts s'inclinèrent, les sabres se baissèrent respectueusement et un seul cri s'échappa de toutes les poitrines : « Vive le général, vengeons-le ! » Il était beau, madame, de voir cet enthousiasme sous le feu de l'ennemi ; le général fit un geste de remerciement avec la tête et il eut encore la force d'indiquer la direction de l'ennemi avec le bras gauche et en s'efforçant de crier : « En avant ! » Les régiments firent une nouvelle charge qui fut meurtrière et ces mots : « Vive le général, vengeons-le ! » furent les derniers que prononcèrent beaucoup de ces intrépides officiers et de ces vaillants soldats. »

A quoi bon parler de cet charge héroïque, où s'illustrèrent, comme s'ils avaient besoin de gloire, le général de Gallifet et les chasseurs d'Afrique ?

« J'aperçus une maison entourée d'un jardin où l'on portait les blessés. Cette maison était très exposée aux projectiles et comme, d'ailleurs, elle était très rapprochée de l'ennemi, j'eus peur que le général n'y fût fait prisonnier ; aussi, je lui dis qu'il valait mieux aller à

Sedan, qui n'était qu'à un kilomètre ou deux. Le général nous fit signe que oui, seulement il mit pied à terre et nous lavâmes sa blessure avec de l'eau fraîche. Le général remonta à cheval et nous nous dirigeâmes sur Sedan. En arrivant aux fortifications, nous trouvâmes la porte fermée et, devant, une foule compacte de fuyards, dans lesquels les obus faisaient d'affreux ravages. J'appelai de toutes mes forces le portier-consigne qui ne voulait pas ouvrir. Je lui criai que c'était pour un général de division blessé. Enfin, il monta sur le parapet et, s'étant assuré lui-même du fait, il se décida à baisser le pont-levis; nous pûmes donc entrer dans Sedan. J'allai avec le général à l'ambulance de la citadelle, il n'y avait plus de place. Il y avait des ambulances dans la ville: mais, craignant de ne plus y trouver de place et redoutant la fatigue pour le général, je me rappelai que l'empereur était descendu à la sous-préfecture. Je pensai qu'il devait y avoir de la place et je me dirigeai de ce côté. En y arrivant, j'aperçus l'empereur sur le perron; sans quitter le général, que je soutenais sur son cheval, je lui dis: « Sire, je viens vous demander l'hospitalité pour le général Margueritte, qui est grièvement blessé. » — « Vous faites bien, » me répondit-il.

et il donna l'ordre qu'on préparât une chambre pour le général. Nous le descendîmes de cheval et montâmes dans la chambre, qui se trouvait au premier; nous couchâmes le général et aussitôt arrivèrent deux médecins de la maison de l'empereur, M. Corvisart et un autre. Ils examinèrent la blessure et firent un premier pansement de concert avec M. Legouest, médecin militaire, qui se trouvait également à la sous-préfecture.

« La balle avait pénétré par la joue gauche et était ressortie par la joue droite, ayant une direction un peu oblique de bas en haut; aussi la plaie de la joue gauche était plus large que celle de la joue droite. La balle avait atteint le palais, déraciné quelques grosses dents et coupé une partie de la langue. On nettoya bien la plaie, le docteur Legouest fit deux points de suture à la langue et me dit de placer de temps en temps dans la bouche de petits tampons de charpie imprégnée de perchlorure de fer pour arrêter l'écoulement du sang. Les médecins que j'interrogeai, quand ils sortirent, me dirent qu'ils pensaient que la blessure n'était pas grave. En rentrant dans la chambre du général, je lui demandai s'il voulait que je vous écrivisse. Il me fit signe que non et qu'il voulait vous écrire

lui-même. En effet, il vous envoya alors une lettre. Je ne sais si elle vous est parvenue; quant à moi, rassuré par ce que m'avaient dit les médecins et craignant de vous inquiéter, si vous appreniez la blessure du général par un autre que par lui, je préférai attendre quelques jours pour vous écrire.

« Au bout d'un moment, l'empereur vint voir le général, il lui serra la main, lui dit qu'il était peiné de le voir blessé, mais qu'il espérait bien que sa blessure serait sans gravité. Le général écrivit au crayon sur une feuille de papier que je lui présentai : *Sire, je vous remercie; moi ce n'est rien; mais que va devenir l'armée, que va devenir la France?* L'empereur se contenta de lever les yeux au ciel et partit. Pendant tout ce temps, des obus tombaient en abondance sur la ville, plusieurs vinrent même tomber sur le toit de la sous-préfecture.

« Le soir et toute la journée du lendemain une foule d'officiers vinrent prendre des nouvelles du général; il voulut les voir tous et écrivait à chacun d'eux quelques lignes sur le papier, ne parlant que d'eux, des pertes des régiments, leur recommandant de ne pas se décourager, leur disant que la division avait vaillamment fait son devoir, que l'ennemi lui-

même nous avait rendu justice, etc. Chacun emportait précieusement ces quelques lignes tracées de la main du général. »

Ces morceaux de papier, les possesseurs nous les ont rendus pieusement. Ils font pleurer, ces papiers, avec leur écriture douloureuse sabrant la page. Il en est avec ceux-ci d'autres plus intimes demandant à manger et à boire! grande difficulté. La dernière est une grande page où tout un coin est déchiré; celle-là, commencée par des phrases claires, se termine par des hiéroglyphes d'enfant. Ainsi des lettres écrites après la bataille, la première est encore régulière et de style alerte, comme si rien ne s'était passé, mais les autres portent dans les jambages de l'écriture la fièvre du corps et l'angoisse de l'âme. Dans la dernière, écrite quatre heures avant l'agonie, l'écriture hoquète et râle, s'amoindrit et s'éteint. Une demi-énergie soulève la signature en l'air et accentue la barre du paraphe écourté, qui meurt.

Le général Margueritte, Sedan investi, voulut à tout prix en sortir. Des amis, les Doyen, lui offrirent une propriété à eux, le château de Saint-Lambert; quand, au dernier moment, on apprit que le roi de Prusse en avait fait son quartier général. Le général pensa alors à

Beauraing, en Belgique; le duc d'Ossuna donnait, apprit-il, l'hospitalité aux officiers français blessés. Le 4, on quitta Sedan. Triste voyage, avec la vue d'un coin du champ de bataille et des cadavres non enterrés. « Il y en avait sur la route même, c'était affreux à voir. Le général en fut péniblement affecté. Enfin, nous quittâmes ce triste tableau et nous arrivâmes en Belgique. La route de Sedan à Bouillon est on ne peut plus pittoresque: il y a de saisissants points de vue, de charmantes vallées, des coteaux boisés; tout, dans ce pays, respirait la paix, la tranquillité et faisait un singulier contraste avec l'affreux spectacle que nous venions d'avoir sous les yeux. Le général me fit admirer à différentes reprises les différents sites que nous traversions, et il m'exprima plusieurs fois par signes combien il se sentait à l'aise et combien il était heureux d'avoir quitté cette triste ville de Sedan. »

A Bouillon, à Bièvre, les officiers belges s'empressèrent à venir offrir leurs hommages et leur sympathie au général. A Bièvre, le général Dens vint le saluer. « Je me souviens qu'en quittant le général, il lui baisa respectueusement la main. » Le 5, la route continua péniblement; le général était fatigué et très faible. On arriva

à Beauraing: le duc et la duchesse, absents, avaient donné l'ordre que l'on mît le château à la disposition des blessés.

A dix heures du soir, la duchesse d'Ossuna rentra et envoya tout de suite prendre des nouvelles du général. Son hospitalité fut grande, simple, royale. Étrange destinée, n'est-ce pas, celle de ce soldat? Naître dans une chaumière, humble parmi les humbles, et aller mourir chez les plus grands de la terre, chez un duc, grand d'Espagne, et une duchesse, princesse de Salm-Salm. Quelle ironie ou quel destin, glorieux en somme et bon, donnait à notre père une agonie douce et seigneuriale? Consolation pour nous, puisque, frappé magnifiquement sur un beau champ de bataille, il en évita la mort terreuse et souillée, et put, comme dans sa maison, s'étendre sur un large lit et mourir dans des draps blancs. Une invincible, une pieuse reconnaissance nous poigne si nous songeons à cette patricienne au grand cœur qu'une pitié suprême transforma en sœur de charité, madame la duchesse d'Ossuna.

Le 6, la santé du général baisse. Une consultation, la veille, n'avait pas été de bon augure ni satisfaisante. Depuis cinq jours sa faiblesse était extrême; la perte du sang d'abord, puis la

grande difficulté de se nourrir, le recours forcé aux aliments liquides, thé, bouillon, s'épuisèrent. Il se décide à écrire à sa femme de venir le trouver, consentant enfin. Et la vaillante écriture, à la quatrième page, agonise déjà, les forces déclinent rapidement.

« A midi moins quelques minutes, j'étais sorti un instant dans la pièce à côté de la chambre du général : j'avais laissé Mme Doyen près de lui. Le général avait été très faible toute la matinée, il avait été très fatigué des quelques lignes qu'il vous avait écrites. A peine avais-je quitté le général que Mme Doyen vint me dire tout effrayée qu'elle le trouvait très faible. Je courus près de lui, il avait les yeux fermés; je lui pris la main, et, sans ouvrir les yeux, il me dit : Qui est-ce? Je lui répondis : C'est moi, Révérony. Alors il me dit : Ah! c'est bien, et me serra en même temps la main avec force. Ah! madame, je n'oublierai jamais ce serrement de main, il me prouvait que le général savait bien que je lui étais tout devoué, et c'est un souvenir que je conserverai bien précieusement. Je fis appeler les médecins, qui avouèrent que le danger était imminent. Ils ordonnèrent une potion extrêmement forte et en firent prendre trois doses à une heure d'intervalle; on continuait

en même temps les lavements de bouillon. J'étais étendu sur le matelas à côté du général, lui tenant la main droite, il me la serrait fréquemment, il était encore agité par moments et s'appuyait la tête sur ma poitrine, parce que les oreillers s'enfonçaient trop sous lui, ce qui lui déplaisait.

« Vers deux heures, il retira sa main de la mienne, ouvrit les yeux, me regarda, et avec ses deux mains me fit un signe voulant dire qu'il s'affaiblissait de plus en plus, et en même temps il articula ces mots : *Ma femme, mes enfants!* Je ne pus me retenir et je fondis en larmes, car je sentais tout ce qu'il y avait de déchirant dans ce dernier adieu à ceux qu'il aimait. Il me fit signe qu'il voulait écrire ; je lui plaçai le crayon dans les doigts et lui tins le papier sous la main ; mais il n'eut pas la force d'écrire, il laissa tomber le crayon ; je lui pris la main et ne la quittai plus. Le curé de Beauraing, assisté du chapelain du château, administra alors les derniers sacrements au général ; il répondit par signes avec grand calme aux questions posées par le prêtre, et quand celui-ci lui dit : Priez pour la France, priez pour votre femme et vos enfants, le général me serra la main, fit un geste affirmatif avec la tête et eut

encore la force de prononcer le mot *oui*; le général allait toujours s'affaiblissant, sa respiration devint haletante; enfin, à quatre heures et demie, sans effort aucun, sans souffrances, le général rendit le dernier soupir. Il avait alors la main droite dans la mienne et avait la tête appuyée sur ma poitrine et mon bras droit. Je lui baisai respectueusement le front, madame, en pensant à tous ceux qui lui étaient chers; puis, aidé de Jean, je le plaçai couché sur le lit, la tête soutenue par des oreillers, et lui mis un crucifix entre les mains.

« Inutile de chercher à vous dépeindre, madame, la douleur de M. et Mme Doyen, du capitaine Henderson et de Jean; vous savez comme nous aimions tous le général.

« Puis, tout le monde se retira; je le contemplai longtemps, le cœur brisé. J'appelai Jean, et avec son aide, nous passâmes une chemise blanche au général; je lui attachai au cou une petite médaille que j'avais et je pris son alliance.

« Puis, j'ensevelis le général et fis refaire le lit; on mit des draps blancs et j'y plaçai le général avec l'aide de Jean; on enleva tous les meubles et on apporta un Christ et des flambeaux.

« Le général avait l'air de dormir, sa figure était sereine, la mort avait fait disparaître peu à peu l'inflammation causée par la blessure. Sa physionomie était douce, presque souriante.

« Quand la duchesse d'Ossuna apprit que le général était plus souffrant, elle vint s'établir dans une chambre voisine de la sienne, afin d'avoir plus rapidement de ses nouvelles; dès qu'il eut rendu le dernier soupir, elle alla aussitôt mettre des vêtements de deuil.

« Le duc d'Ossuna arriva au château, vers une heure du matin, dans la nuit du 6 au 7. Il vint aussitôt voir le général et le contempla longtemps avec une douloureuse émotion. Pendant cette triste nuit, je ne pouvais détacher mes yeux de sa figure si douce. Il semblait sommeiller, je ne pouvais croire à la triste réalité! que de fois je l'embrassai respectueusement!

« Le lendemain matin 7, à huit heures, la duchesse fit dire la messe pour le général dans la chapelle du château. Elle y assista, ainsi que nous tous, avec le duc, le général Thiébault, ses officiers d'ordonnance et les gens du château.

« A dix heures, à l'église du village, il y eut un service solennel pour le repos de son âme, auquel nous assistâmes tous, ainsi que le duc, la duchesse, le général Thiébault, tous les offi-

ciers et sous-officiers des régiments belges se trouvant aux environs et toute la population de Beauraing. L'église était remplie de monde.

« Après la cérémonie, je retournai près du général et je lui coupai les cheveux. Vers midi, aidé de Jean, je le plaçai dans le cercueil en zinc : puis on souda le cercueil et on le plaça dans un cercueil de chêne.

« Je fixai sur le drap mortuaire son képi, sa pelisse, un sabre et une couronne de roses blanches, aux pieds et à la tête.

« Douze sous-officiers belges vinrent prendre la bière et la descendirent dans le vestibule du château. Il y avait beaucoup de monde de Givet.

« A cinq heures, le clergé arriva ; après que le prêtre eut terminé les prières, au moment où l'on allait enlever le corps, je voulus dire un dernier adieu à celui que j'aimais tant. J'aurais voulu, madame, qu'une voix plus éloquente et plus digne du général pût s'élever alors pour retracer ses qualités.

« Puis douze sous-officiers portèrent la bière sur un char d'ambulance attelé de six chevaux noirs ; une salve de mousqueterie se fit entendre et le cortège se mit en marche au milieu d'une double haie de troupes.

« Les coins du drap étaient portés par M. le duc d'Ossuna, le général Thiébault, M. Estivant et M. Lenormans Du Plessis, chef d'escadron au 4e hussards.

« Derrière le cercueil marchaient le capitaine Henderson, portant sur un coussin la croix du général; M. Doyen et moi, puis le cheval bai recouvert d'un crêpe conduit par Jean et enfin le reste de l'assistance.

« En arrivant à l'église, les douze sous-officiers portèrent le cercueil dans le chœur. Le prêtre récita les prières accoutumées et l'on se remit en marche vers le cimetière.

« Pendant le trajet, plusieurs personnes me donnèrent des couronnes de fleurs, comme un dernier hommage pour l'homme éminent qui venait de mourir.

« Le cortège arriva au cimetière, une salve de mousqueterie retentit de nouveau, le prêtre dit les dernières prières et l'on descendit le corps dans la fosse. J'y jetai aussi les couronnes que l'on m'avait données; je restai longtemps les yeux fixés sur cette fosse qui renfermait celui que nous pleurions. Puis on m'emmena! Tout était fini : il ne me restait plus rien de celui que j'aimais tant. Jusque-là Dieu m'avait donné la force nécessaire pour remplir tous ces

tristes devoirs: mais alors il me sembla que tout me manquait et je fus brisé.

« La fosse où repose le général se trouve un peu à droite du pied de la croix qui s'élève au milieu du cimetière. J'ai dit qu'on y plaçât une croix avec cette simple inscription : — Ci-gît le général de division Margueritte, blessé devant Sedan le 1er septembre, décédé à Beauraing le 6 septembre 1870. Priez pour lui. » (1)

(1) Lettre du général Revérony.

III

De la terre belge, à travers les lignes prussiennes, par Paris, ramené jusqu'à Marseille par Révérony et à travers la mer par notre mère, revint le cercueil. Et le cimetière de Mustapha prit et garda ce pauvre mort, qui était allé mourir si loin.

IV

LES STATUES

I

Et maintenant, il n'y aurait plus rien à dire. Les morts brusques, comme un coup de hache sur un billot, tranchent à jamais les existences familiales. Qu'une femme jeune, vieillie subitement et vêtue de noir, ait désormais fière et seule vécu, gardant noblement le nom et le souvenir de l'époux, seul héritage ; que les enfances, les adolescences des fils aient mûri lentement, dévoyées, en France et dans le grand oubli, hélas, *bien français !* qu'importe ! Et pourquoi en parler ? Aussi bien pensions-nous que le nom cher du mort ne serait plus proféré. En effet, méritait-il qu'on s'occupât de lui ? Avait-il paradé à la foire aux empereurs, valsé dans les bals officiels ? Il n'avait pas même la célébrité du scandale. Sa vie entière avait été

sacrifice, abnégation, labeur. Connu? oui, des chefs; oui, des Arabes, et alors loin et profondément dans le désert; mais en France, à Paris? Bah! Sa mort héroïque avait bien été sue, mais on l'avait oubliée, certainement. Et puis, pourquoi mentir! A la veuve et à nous, les fils, cela semblait simple, naturel, que cet homme tant aimé des gens d'élite ne conservât, dans la mort, les regrets et le souvenir que de quelques-uns. Car la religion du souvenir est un culte aux dogmes naïfs, aux adeptes rares. Les religieux du souvenir sont des fervents et des silencieux. S'ils évoquent le nom de l'absent, c'est toujours pour lui faire honneur, jamais à eux-mêmes, bien différents de ceux-là qui se font une gloire posthume d'amitiés mortes et qui se livrent, bien haut, très haut, au chantage d'un cadavre. Mais les vrais adeptes de la religion du souvenir, tels que j'en sais quelques-uns, sont des gens délicats. C'est au meilleur coin de leur âme, en place d'honneur, que dort l'ami, l'absent. Et, s'ils en parlent, c'est à voix basse, et comme avec des pudeurs. En ce qui concerne mon père, la religion du souvenir fut pieusement observée, telle que dans une chapelle fermée, par peu d'hommes et qui en valaient, à eux seuls, beaucoup.

En sous-titre de ce chapitre :

LES STATUES

APOTHÉOSE

avais-je envie d'écrire, tant comme titre sincère qu'ironique. Oui, apothéose tardive, où nous serons quelques-uns. Comme aux trajets des cimetières, quand tout le monde s'est égrené et qu'autour de la fosse on se trouve vingt. Apothéose pourtant, et respectable, et fière, où peut-être au contraire tous viendront, car il ne s'agit point de politique, mais d'un pur hommage de ceux qui vivent à celui qui est mort pour eux.

Quand il fut parlé de la première statue, nous ressentîmes, après la première émotion et l'indispensable reconnaissance, un certain malaise. L'opportunité de cet honneur, pour glorieux qu'il fût, ne s'affirmait pas absolument dans notre esprit. Il y a deux sortes de statues, il nous semblait que notre père était de ceux qui n'ont pas besoin de statue. Celle des génies, en qui s'incarne la pensée, l'âme, l'immortalité d'un peuple, est grande à leur taille. Et la statue politique, locale ou spéciale, pour eux, est petite.

Ils n'ambitionnent rien, luttent, bataillent, triomphent, meurent — obscurs. Ce sont les bons soldats du Devoir. Ils se sont payés par eux-mêmes, ne souhaitant rien de plus que le contentement de leur conscience.

Et encore, cette statue, nous l'aurions vue en Algérie, son pays d'élection, de bonne œuvre et de gloire. Mais l'initiative partait d'ailleurs. Personnelle, en la lettre du commandant Rogier, elle était collective, le lendemain.

Et, si nous avions pu avoir une hésitation, tout était pour nous rassurer. Nous nous étions trompés.

La publicité s'est faite. Elle s'est faite largement. La statue s'est dressée sans nous, comme pour des étrangers. Étrangers, nous l'avons été aussi à la publicité, comme il sied.

L'historique de l'entreprise est simple. Un jour, initiative individuelle ou expression formulée d'un groupe, l'idée d'une statue passe, se vulgarise et grandit. En apprenant qu'on rend un hommage à un homme de bien, mort en héros, voici que des offrandes d'inconnus arrivent, plus nombreuses souvent que les offrandes des proches ou des amis. Oh! ces inconnus, gens riches ou pauvres, fraternellement unis sur les listes souscrites, soldats, généraux,

paysans, industriels, professeurs, femmes, enfants, artistes, je les remercie et je les aime. Et surtout les offrandes obscures, les petites offrandes à cinq sous m'attendrissent, car c'est avec tout ce billon que se fond le bronze d'une statue.

Un jour, une lettre tomba dans notre appartement calme, à travers notre vie close. Elle était de M. Rogier, ancien officier aux chasseurs d'Afrique. Il annonçait qu'un comité s'était formé, afin d'élever, par voie de souscription, une statue au général Margueritte, né à Manheulles.

Tout fut mené avec une convenance et une simplicité parfaites. La presse entière battit aux champs. Les hommes de lettres généreusement prirent leur plume. L'État accorda le bronze de la statue et en subventionna la fonte.

Quant aux souscriptions, elles sont venues, locales surtout, nombreuses dans les départements voisins, toute la région de l'est, très nombreuses en Algérie, chez les Arabes. Ils ont donné le tiers à la souscription, à eux seuls, et c'est d'un bizarre effet, ces longues listes de noms étrangers faisant face à de généreuses offrandes et donnant l'impression d'amis à nous, très nombreux et très lointains. Les Arabes

l'ont gardée, en grand nombre, ceux-là, cette religion du souvenir. Et l'armée aussi a noblement donné, avec cette solidarité qui est son plus grand mérite. Soldats, officiers et généraux ont donné la pièce de bronze, d'argent ou d'or.

Et tous, tous ont donné, dans les campagnes et dans les villes, et je les remercie comme autant d'amis obscurs, tous ceux-là qui ont, pour un peu ou beaucoup, contribué à dresser cette statue et à qui j'offre, pour les remercier, ce livre.

Ainsi lentement, lentement, elle s'est ébauchée et dressée en l'atelier du sculpteur.

Ici, si désintéressés de l'œuvre que nous fussions, comment ne pas avouer une préoccupation? Quel artiste prierait-on de se vouer à cette tâche héroïque et ingrate? Le nom de M. Lefeuvre, sa notoriété qui dispensait de tout éloge, ses succès, furent pour nous rassurer vite. Et je garderai longtemps l'impression ressentie, en sa simplicité littéraire, le jour où, pour la première fois, je vis la statue et le statuaire.

Tout au plus savais-je la décision du Comité, qu'au lieu d'être seul sur le piédestal, mon père formerait groupe, soutenu, blessé, par un chasseur d'Afrique.

Les jours passèrent. Et je ne savais que ceci

encore, que M. Lefeuvre travaillait. Un jour enfin, par un froid automne, une voiture nous descendit, ma mère, mon frère et moi, devant une de ces maisons tristes, à allures de couvent, de la rue Montparnasse, tout en haut.

Descendus et entrés dans l'atelier, de plain-pied avec le sol de la cour, atelier froid de sculpteur, nous vîmes, dégagé de ses linges, comme un blessé, le groupe surgir. Mon père était là, plus grand que nature, surhumain et fangeux, pris dans cette argile grise comme dans une boue; ou mieux, pétri et modelé comme dans de la terre, comme dans le sol même de la patrie. Il se dressait tel quel, au jour de la bataille, ainsi soutenu. Une belle œuvre, en vérité! Raidi dans la douleur et le navrement suprême de la défaite, grand, redressé de toute sa hauteur, il tend fermement l'épée vers les Allemands. Peut-être, aux bras du chasseur d'Afrique qui le soutient de tout son corps ployé, de son bras qui maintient la taille, de son genou qui maintient la jambe, peut-être devrait-il pencher plus, s'affaisser davantage, suivre une ligne plus oblique d'homme qui tombe, tout d'une pièce, vers le sol. Mais non! non, le sculpteur a eu raison. Et maintenant qu'il vient d'ouvrir la large porte lourde, je

comprends pourquoi il a mis tant de force et une énergie si haute dans ce guerrier. L'artiste a vu autre chose qu'un blessé, qu'un mourant. Il a mis dans l'argile le redressement même de la patrie; dans ses yeux, le sublime éclair d'indignation de la race vaincue, et, dans tout le corps incourbé, cette résistance désespérée, ce grandissement âpre qui furent ceux de nos armées successivement foulées et refoulées. Je comprends; car par la porte ouverte vient un jour clair et froid, et maintenant le groupe vit et palpite, la ressemblance même a fui, s'est fondue dans une impression plus grande, j'ai peine à retrouver les traits bien connus du mort; mais je vois un masque sublime de douleur trahie et de souffrance physique cachée. Et je reconnais, à force et quand même, mon père; car ce que j'ai sous les yeux, c'est un héros.

Ah! cette révolte du blessé contre la blessure, du vaincu contre le vainqueur, cette révolte héroïque et stérile qui commande aux soldats la charge, qui lui montre la mort infaillible, inutile, mais nécessaire. Ce « tout est perdu, sauvons du moins l'honneur », cette rébellion de l'âme et du corps, qu'elle est belle et qu'il est beau au sculpteur de l'avoir comprise et rendue.

Et ici, je parle en artiste. M. Lefeuvre com-

prendra que ma tendresse filiale se taise, car j'aurais trop à dire et à le remercier.

Si l'argile devient bronze, le socle en bois se change en piédestal. Cette partie de l'œuvre est la tâche et le triomphe d'un autre artiste, M. Leblanc. C'est lui qui fait se dresser, haut de 6 mètres et taillé dans le pur et beau marbre des Vosges, un piédestal digne de mon père, comme ceux de Palaiseau et de Choisy-le-Roi, élevés par ses soins, étaient dignes de Joseph Bara et de Rouget de l'Isle.

II

Le 1er juin 1884, dans le matin blanc des départs de six heures, la montée en train, pour Fresnes. Le voyage, dont la banalité couvre l'émotion de nos pensées. Course du train, paysages. A Châlons, Révérony nous rejoint et monte. Des burnous blancs ont flotté, de six chefs arabes, venus aussi.

Dans le silence qui tombe entre nous, parfois un échange de longs regards, comme fait la « famille » avant les cérémonies funéraires. Tous quatre, dont deux femmes, nous ne sommes plus que cela, lambeau d'une race étroite, porteur d'un nom, qui, né au grand-père Antoine, s'illustra par notre père, et meurt en nous deux, frères. Aussi ce nom, y tenons-nous, mon frère et moi, avaricieusement : c'est notre fortune et

notre héritage: il est à nous seuls, mourra ou se perpétuera avec. Beaucoup ont un pays cher, une grande famille... Nous, grandis aux étapes d'un soldat et d'une veuve, nous n'avons pour patrie et parenté qu'un nom. Et nous y tenons.

Les terres s'aplatissent. Révérony nous montre tout autour la tristesse d'une terre de craie, aux champs ras, et dont les forêts de pins, naines, se refusent à grandir. Révérony évoque les souvenirs, le camp de Châlons, l'Empereur, les parades... C'est loin!

Finie, la Champagne pouilleuse. Un redressement du sol, boisé, vert, riche : les Argonnes, déjà. Des souvenirs encore! Ils peuplent ce pays, comme des morts en terre peuplent un champ de bataille reverdi.

Et voilà la bonne terre lorraine, aux champs rouges et vivants où l'herbe pousse haute, les arbres forts, et où les coquelicots sont d'une pourpre assombrie, comme symbole d'un sang plus riche dans les veines d'hommes. Province lorraine, mutilée encore, terre de notre père, mamelle de sève, de vie et de force, pour des sans-patrie, quel meilleur sol natal?...

Nous voici descendus à Étain, nous serrons des mains d'inconnus qui seront des amis, M. Cahart, maire de Fresnes, qui nous logera si

affectueusement, M. Rogier, dont l'éloge n'est plus à faire.

Montée en voiture, arrivée à Fresnes, demain la cérémonie. Nos fenêtres donnent sur la place, une grande place large de village. Dans un suaire de drapeaux tricolores, la statue se dresse, parée déjà. La ville est tout en largeur, partagée par un clair ruisseau plat, que bordent deux rubans de route. Fête partout, drapeaux.

Le lendemain, 2 juin, service religieux, arrivée des troupes, le 6e chasseurs (colonel de Sesmaisons) venu, sans être commandé. Lever du voile. Discours et défilé. Les officiers, dans un caracolement, font le salut du sabre; les cavaliers, par quatre de front, tournent leurs yeux, d'ensemble, vers la statue, et rien n'est plus grand et émouvant que ce « salut du regard ».

Le soir, profusion de lumières, girandoles qui se doublent dans le ruisseau.

Et le lendemain matin, dans le silence du village désert, immuable désormais entre les choses transitoires, la statue de notre père tend son geste d'épée immobile, parmi la clameur des coqs et l'odeur mouillée des champs.

A l'heure où nous mettons sous presse[1], on annonce la prochaine inauguration, à Kouba, près d'Alger, de la nouvelle statue élevée au général Margueritte.

C'est M. Verlaguet, maire de Kouba, qui a pris cette généreuse initiative, qui s'est acquis le concours d'un grand nombre de souscripteurs, et qui a confié l'œuvre artistique à MM. Lefeuvre et Leblanc, le statuaire et l'architecte du premier monument.

Leur statue fut provisoirement placée aux Champs-Élysées, elle représentait le général debout et seul.

Que peuvent souhaiter encore ceux qui ont le plus aimé notre père? Mort, le voici ressuscité, consacré deux fois, et perpétué glorieusement dans l'avenir, là, dans sa terre natale, ici, dans sa patrie d'adoption.

1. Septembre 1886.

III

Maintenant, mon père, j'ai fini ce livre consacré à votre mémoire. Il me semble que je vous ai montré tel qu'on m'a dit que vous étiez, et que je vous ai vu. Vous étiez le courage, on le sait, vous étiez la bonté ; mon enfance toute maladive, vous l'avez sauvée, veillant la nuit pendant des semaines, les pieds nus sur le carreau, conjurant la maladie dangereuse. Plus tard, vous m'avez mis à cheval sur vos grands chevaux et vous m'avez appris à tirer juste, comme vous. Je l'avoue, vous si grand, si beau, si fort, si net quand vous raisonniez, si ferme quand vous aviez raison, effrayiez bien un peu ma nature mystique, rêveuse d'apprenti artiste. J'avais bien un peu peur de vous, oui, et puis un jour je n'ai plus eu peur du tout. Vous alliez

partir pour là guerre de 1870, sans retour. C'était la veille du jour... Après le déjeuner, ma mère, dans sa chambre, en haut, pleurait. — Paul? viens un peu! — La terrasse, au grand soleil, était pleine de chaleur. La terre, l'eau, les bananiers, les orangers, tout flambait, sans un bruit. Le ciel était bleu sombre. Je revois tout, votre air, bien grave, vos mains qui tournent ma tête vers la vôtre, votre regard qui s'implante dans mes yeux, ferme, chargé d'une volonté lourde que vous essayiez de communiquer à ma pauvre âme débile : « Écoute-moi bien, mon petit Paul. Tu es tout jeune, mais tu es un bon enfant, tu as bon cœur, tu retiendras mes paroles. Je vais partir pour la guerre. On ne sait pas... » Mes yeux se remplirent de larmes, et toute ma tendresse, gênée, timide, refoulée déborda. — Oh! père! — « Non, écoute! tu es plus âgé que ton frère, rappelle-toi que tu lui dois le bon exemple, toujours, et ta mère, ne lui fais jamais de chagrin, tu comprends? pendant que je ne suis pas là, et si... Eh bien, tu es le chef de la famille et il faut que tu sois un homme, comprends-tu, mon petit Paul? il faut que tu te dépêches de devenir un homme. » Un homme, pauvre père : c'est tout vous que ce mot-là.

Vous êtes devenu, dans mon âme d'enfant, blessé, puis mort, le *héros*. Il n'est point de preux, de paladin que je n'aie trouvé pâle à côté de vous. Et petit à petit, l'âge venant, ce côté héroïque de vous a fondu dans l'idée d'affection et de tendresse : en restant le héros, vous êtes devenu l'ami... Vous êtes celui que j'aime, vénère, honore, mon culte et mon Dieu, père.

Et je trouve les hommes de mon âge et moi petits à côté de vous. Aussi n'ai-je point été soldat. Les tendances de rêveur et de liseur que vous redoutiez, vous, l'homme d'action, ont fait de moi un homme de pensée, et je vous fais ici hommage de mon premier livre.

Et je vous le jure, il me paraît bien humble, bien mince et bien insuffisant. Je n'ai donné qu'une faible idée de vous: j'ai voulu ébaucher, moi aussi, un semblant de statue, et voici qu'elle est gauche et mal venue. C'est, mon père, que j'ai, aux parois rouges de mon cabinet de travail, votre sabre de bataille et de mort, l'arme de Sedan. Une balle l'a faussé. De temps en temps, seule, ma femme, bien doucement, de ses doigts frêles l'essuie. La grande lame, plantée droit, lui monte bien au-dessus de la taille. Si mon livre est humble et incomplet, c'est que

votre sabre est bien grand, mon père, et ma plume d'écolier toute petite.

Paris, 1883.

LETTRES

DU

GÉNÉRAL MARGUERITTE

LETTRES

DU

GÉNÉRAL MARGUERITTE

A SA FEMME

Citerne-de-Héli, 4 juillet 1859.

Hier, ma chère femme, nous sommes allés faire l'affût à l'autruche à un point assez éloigné de notre bivouac. La chaleur était très forte et nous espérions faire de belles captures, mais, après trois heures d'attente, nous avons acquis la conviction que nous étions déçus de nos espérances. Les autruches s'étaient dérobées aux rabatteurs. Un de ces derniers seulement, pour ne pas perdre son temps, a chassé pour son compte et a rapporté une belle dépouille de mâle. Ce sont toujours ces pauvres diables de mâles que l'on persécute, à cause de leurs belles plumes. Cet état a donc des inconvénients...

Par exemple, je n'ose revenir près de vous

tant je suis bronzé par le soleil. Ce bienfaisant père de la nature, qui nous départ ici trop généreusement ses plus ardents rayons, se moque de nos chapeaux et nous donne à tous une égale teinte de Peaux-Rouges. C'est du reste couleur locale tout à fait, puisque nous en menons la sauvage et grande existence.

Entre nos chasses à l'autruche, nous chassons la gazelle à courre pour nous reposer. Nous y joignons le jeu de balle et quelquefois les courses à pied. Mes compagnons sont un peu éreintés (passez-moi le mot, s'il n'est pas bien poétique, il rend parfaitement leur situation, et, pendant que je vous écris, ils se livrent aux douceurs du sommeil). Imitez-moi, ma chère femme, levez-vous à six heures, si possible, et faites de l'exercice en parcourant 30 à 40 fois votre galerie et la place. Le matin, elle est très fraîche. Vous vous en trouverez bien. C'est le docteur qui parle. Comme mari bien aimant, je n'oserais prendre sur moi une pareille prescription.

Aujourd'hui, la journée s'annonce comme devant être très bonne, c'est-à-dire très chaude et éminemment favorable à nos projets. Je monte aujourd'hui mon gris *Mzab*. Je plains l'autruche qui se trouvera sur son chemin. Ses belles

plumes blanches feront une coiffure à ma femme d'un effet tel qu'il en sera parlé dans le monde qui se reflète dans les glaces ! Et j'en serai très fier.

Mouat-el-Meguref, 11 juillet 1859.

Je me lève à l'instant, avec le soleil. Les grandes scènes de la nature émeuvent facilement ceux qui aiment et j'avoue que, dans ce moment, ce qui m'entoure m'impressionne, quoique ce ne soit pas la première fois qu'un pareil spectacle s'offre à moi. Nous sommes campés dans un bois des *Daïas*, sous de grands arbres. Nous dominons un pays immense qui nous fait l'effet d'une mer parsemée d'îles. Ce sont les Daïas que nous voyons apparaître çà et là dans le mirage. Le soleil verse sur des hori zons sans bornes de chauds rayons dorés...

Notre petit bois est fort animé. Nous sommes dans un pêle-mêle des plus pittoresques ; chameaux, chevaux et gens vont à l'aventure. Les uns, broutant les arbres, les arbustes ; les autres, occupés de cent façons différentes à faire du feu, cuire des aliments, à rapiécer les hamacs, à ferrer les chevaux, à remplir les

peaux de bouc, à panser les chevaux, à pétrir des galettes, à fumer, et enfin à ne rien faire, si ce n'est de contempler l'ensemble du mouvement qui nous environne. Chose remarquable, nous vivons dans la meilleure confraternité avec nos bêtes, qui viennent brouter en toute liberté l'herbe autour de nous et jusque sous nos lits de cantines. La coopération au même but a comblé les distances. Une sorte d'entente cordiale et instinctive maintient nos bons rapports. Nous sentons que nous avons besoin les uns des autres pour vivre dans ce pays, véritable désert qui ne peut être habité momentanément que par la force des uns et l'intelligence des autres et, dans cette communauté d'action, il faut reconnaître que ce sont les bêtes qui l'emportent sur nous. Elles nous donnent davantage. A la rigueur, sans nous, elles pourraient vivre ici. La réciproque n'est pas possible. Le beau rôle est donc de leur côté.

AU MARÉCHAL RANDON

1860.

Si l'on veut bien considérer comment nous avons accompli la conquête de l'Algérie et

poussé successivement en avant notre domination jusqu'au milieu du Sahara algérien, on reconnaîtra que cet événement s'est produit en quelque sorte en dehors de nos prévisions et contre notre volonté. Une force irrésistible a vaincu toutes les hésitations, toutes les défaillances qui se sont tour à tour emparées de tous les gouvernements, sur la question d'occupation restreinte ou complète de l'Algérie, et a mené à bonne fin cette glorieuse conquète, en nous faisant surmonter toutes les difficultés, et accomplir notre tâche d'une façon providentielle. — Ce point établi; on peut dire et espérer que nous marcherons encore en avant et cela, parce qu'après un labeur de trente années, nous touchons aux confins de l'Algérie, parce qu'il ne nous reste plus, pour tirer parti de notre situation, qu'à faire encore quelques pas pour toucher au cœur de cette mystérieuse Afrique. Ce pas, nous le ferons, si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain.

Je sais que l'idée de pousser plus loin notre occupation ne sera pas acceptée facilement; où s'arrêtera-t-on, comme on l'a souvent répété, dans cette marche progressive? Je ne puis pas plus répondre à cette question que l'on n'a répondu aux précédentes. On a marché et nous

voilà à peu près arrivés à la limite extrême de l'Algérie, après nous être souvent posé des colonnes d'Hercule, à chaque nouveau poste occupé.

Ce réseau des postes avec lequel nous avons étreint l'Algérie, suffit pour la dominer. Ce n'est pas assez pour enlever promptement et de haute lutte ces relations avec l'Afrique centrale, ce commerce désiré, ces explorations tant rêvées des savants.

Ce qu'il faut faire aujourd'hui, c'est occuper Ouargla. Tous les efforts que nous avons faits depuis cinq à six ans, pour nouer des relations avec les Touaregs, le Touat, Ghadamès, R'hatt, en un mot avec l'Afrique centrale, ont abouti à ceci : à la venue de quelques chefs Touaregs, de quelques marchands du Sahara ; à l'envoi de quelques caravanes organisées par nous, et qui sont allées à Ghadamès et à R'hatt, sous la protection des Touaregs.

Certes, c'est quelque chose, si l'on veut bien tenir compte des difficultés immenses que nous avions à vaincre, et dont les principales étaient et sont encore :

1° Le mauvais vouloir des populations que nous avons en avant de nous.

2° La répugnance des Touaregs à venir au-devant des chrétiens.

3° La crainte des commerçants du Sahara, de voir les caravanes pillées par les Chambas et autres forbans du Sahara.

Depuis que les caravanes du commerce intérieur ont désappris les chemins de la côte africaine, il s'est accumulé à la frontière du Sahara des obstacles qui n'existaient pas autrefois dans a même proportion. L'anarchie qui règne depuis longtemps parmi les tribus de la frontière, leur émulation à piller les caravanes du sud, ont amené la *dérivation* de ces dernières vers le Maroc et les régions de l'est. A cette cause première est venue s'ajouter l'impossibilité d'écouler les noirs en Algérie, et enfin une répugnance à fréquenter les chrétiens, exploitée et grandie par les intéressés, pour les empêcher de fréquenter nos marchés.

Ces relations, rétablies aujourd'hui, témoignent donc de grands efforts et de sérieuses difficultés vaincues ; mais elles courent risque de rester à l'état d'essai insignifiant, si nous n'élargissons la voie de nouveau ouverte et ne la débarrassons pas des obstacles qui l'obstruent

encore et la fermeront même si nous n'y prenons garde [1].

Les Beni-Mzab, Insalah et Ghadamès redoutent, qu'attirés par l'attrait du commerce du sud, nous n'allions nous établir chez eux ou en avant d'eux, et, le cas échéant, la concurrence de nos commerçants, qui selon eux détruirait le monopole dont ils sont seuls en possession.

Les Chambas, essentiellement libres et nomades, craignent que nous ne réprimions leurs rapines et ne mettions un frein à leur indépendance.

Ces populations sont liguées dans une seule et même pensée, qui se traduit par toutes sortes d'entraves ouvertes ou occultes, qu'ils apportent selon leurs moyens ou aptitudes différentes aux efforts que nous faisons pour percer vers le centre de l'Afrique.

Les Touaregs d'Azguers, qui ont une tendance à se mettre en bons termes avec nous, sont maintenus en crainte et réserve par les Chambas, qui leur font redouter la reprise des an-

1. Ces obstacles sont encore aujourd'hui les Beni-Mzab, Insalah, les Chambas et les Ouled-Sidi-Cheickh, depuis quinze ans en guerre avec nous, qui viennent de se manifester par la levée du bouclier de Bou-Amena. (*Général Philebert*, Ouv. cit.).

ciennes hostilités. Les caravanes de Touat, Insalah, Tidikelt, Aoulef, etc., qui viennent faire des échanges au Mzab, y séjournent à peine : on tient leur arrivée secrète et on les presse de repartir de suite pour éviter, leur dit-on, que le roumi ne les prenne de force pour les conduire à Alger. On leur fait entendre que nous songeons à nous emparer de leur pays et on brode cela d'histoires ridicules qui effraient tous ceux qui auraient quelque désir de se rapprocher de nous. Cette manière d'être ne doit pas nous étonner, nous l'avons toujours vu pratiquer par les indigènes que notre domination n'a pas encore atteints. *Elle doit avoir précisément pour conséquence de brusquer le résultat.* Ce n'est qu'en occupant Ouargla[1], que nous briserons les entraves qui nous arrêtent. Ceux qui nous font opposition, mieux éclairés sur leurs véritables intérêts, seront les premiers à nous servir. La sécurité des routes sera assurée. Des puits creusés partout sur le parcours des routes suivies par les caravanes, faciliteront leur venue et une police sévère et efficace garantira leur

1. Aujourd'hui il faut plus encore, il faut aller à Insalah Ouargla ne suffirait pas. — C'est à Insalah qu'il faut venger le massacre du colonel Flatters et nous ouvrir la route. (*Note du général Philebert*. Ouvrage cité).

sécurité. Alors notre commerce fournira les objets d'échange, qu'il n'ose risquer aujourd'hui. Tels seront les résultats certains de notre occupation d'Ouargla.

Je ne pense pas qu'un agent, aussi intelligent que possible, puisse avoir une action utile à Ouargla ou à Metlili, s'il n'est chef français et entouré du prestige du commandement. L'opposition qui nous est faite à distance se reporterait sur lui et l'étreindrait d'inextricables difficultés ; ne pouvant agir que par la persuasion, il serait bientôt un objet de dérision. On ne persuade qu'en montrant que l'on peut contraindre.

Pourquoi avons-nous avancé notre occupation jusqu'à Tuggurt, El-Aghouath, Geryville ? c'est parce que nous n'avons pu obtenir d'être obéis, qu'en nous y installant nous-mêmes. On peut dire que de ces derniers postes, on domine suffisamment Souf, Beni-Mzab et Ouargla, oui ! si on entend par là, seulement maintenir ces grands centres sous la domination de la France ; non ! si on entend qu'on peut de là vaincre les répugnances, l'inertie, le mauvais vouloir qui se font jour à distance et se traduisent par des fins de non-recevoir, quand il s'agit d'attirer à nous le commerce africain, ou d'aller à sa ren-

contre. Si on veut tout cela, dis-je, il faut dépasser les uns, nous installer au milieu des autres et leur dire positivement : *nous voulons le commerce avec l'Afrique centrale et nous l'aurons*[1].

A SA FEMME[2]

*Toulon, 23 août 1862, à bord de l'*Ardèche.

Il est neuf heures du soir, je viens de mettre mon premier peloton à bord du bâtiment qui doit nous emporter et, pour être prêt à embarquer les autres demain, je couche à bord. Le commandant de l'*Ardèche* paraît être un excellent homme avec lequel je ferai bon ménage,

1. Personne n'ignore que le principal élément de ce commerce était autrefois la traite des noirs. Margueritte entrait à ce sujet dans des considérations sur la possibilité et les moyens de laisser le courant nègre reprendre son cours, en l'entourant de précautions qui satisfissent absolument l'humanité, thèse qui a été soutenue dans une brochure de M. Ausone de Chancel, sous-préfet de Blidah.

Nous l'avons dit plus haut, la question, comme il l'avait prédit, n'a pas fait un pas. C'est à recommencer. Qui maintenant donnera le nouvel élan et comment résoudrons-nous le problème? *Il n'y a pas de solutions en dehors de celles que Margueritte a indiquées.* (Général Philebert. Ouvrage cité .

2. Campagne du Mexique.

il m'est d'autant plus sympathique qu'il a une jeune femme et deux petites filles qui bourdonnent autour de lui et le cajolent en attendant le départ qui aura lieu demain dans la soirée vers six heures. Notre trajet en chemin de fer s'est assez bien passé, je vous fais grâce des détails et des tribulations. Je suis dans mon élément et on commence à s'apercevoir que ces choses-là me connaissent. Le commandant, M. Roubet, vient de partir pour passer sa dernière nuit à terre avec sa femme. Les rôles sont intervertis, c'est moi qui garde le bateau. Dans les quelques mots que j'ai dits au commandant sur la conformité de nos situations, sa femme qui m'a entendu est venue me serrer la main et me parler de vous. Les deux jolies petites filles sont venues aussi m'embrasser et me dire leur nom, Berthe et Marie. Je leur ai appris le nom de Paul qu'elles ont trouvé très joli. Enfin, ma chère femme, j'aurai occasion de soulager mon cœur quelquefois avec quelqu'un qui saura me comprendre et je ne suis pas insensible à cette perspective-là.

Le bateau est superbe, bon marcheur et bien emménagé : nous ferons, s'il plaît à Dieu, une bonne traversée. Nous relâcherons à Madère et à la Martinique ; peut-être huit jours sur le der-

nier point, où nous débarquerons nos chevaux pour les faire reposer. Ce sera donc quarante-cinq jours tout compris pour être rendu à la Véra-Cruz. Nous arriverons en bonnes conditions au Mexique.

30 août, à bord de l'Ardèche.

... Avant-hier nous avons traversé le détroit de Gibraltar et aussitôt que nous avons été dans l'Océan, nous avons eu une grosse mer. Presque tous mes officiers ont été malades, ainsi que les soldats. J'ai dû tenir bon pour donner l'exemple. Je n'ai jamais, je crois, déployé tant d'énergie. Nos chevaux ont souffert du roulis et du manque d'air; car, dans le mauvais temps, on est obligé de fermer les sabords et vous ne pouvez vous figurer ce que c'est que de faire soigner 350 chevaux à bord d'un bateau par des hommes abrutis par le mal de mer et dans des conditions de malaise et de détails infinis que l'on ne peut écrire. Je ne sais pas comment j'ai encore le cœur dans la poitrine. Voilà de rudes épreuves et c'est quand on les subit que l'on maudit la destinée humaine qui vous fait entreprendre des pérégrinations de 3000 lieues.

Je vous écris, ma chère femme, sous l'im-

pression de mes préoccupations instantes, celle de la conservation de mes hommes et de mes chevaux. Hélas ! c'est une grosse affaire de les mener à bien si loin.

A LA MÊME

Funchal de Madère, le 1er septembre 1862.

Hier je suis descendu à terre : la première femme que j'ai rencontrée avait un petit enfant de l'âge de Paul sur les bras. J'en ai tiré un bon augure et cela m'a fait voir tout en beau. C'était dimanche, jour sanctifié, il n'y avait pas de magasins ouverts. Nous n'avons fait que des visites officielles.

Je voulais vous envoyer une production du pays ; mais je n'ai rien trouvé digne de vous être envoyé. J'ai fait l'acquisition d'un petit porte-cartes en bois travaillé et d'un coupe-papier. Je vous rapporterai cela ainsi qu'un bonnet d'homme du pays, qui est original.

Nous avons été dans la cathédrale. J'y ai fait une prière pour vous, pour Paul et tous les nôtres. Je ne manquerai pas d'en faire autant partout et toujours. Je n'ai pas besoin, du reste,

d'être stimulé par la vue d'une église pour demander à Dieu qu'il vous conserve à mon affection.

Nous sommes rentrés à bord à dix heures ; nous accélérons nos approvisionnements d'eau, après quoi nous reprendrons la pleine mer vers cinq ou six heures du soir.

Il s'agit à présent d'atteindre la Martinique : c'est l'affaire de quatorze ou quinze jours. Si j'avais songé à vous dire d'y adresser votre première lettre, je l'y aurais reçue, puisque nous y resterons au moins sept à huit jours.

Fort-de-France, le 23 septembre 1862.

J'ai à vous raconter ce que j'ai fait. Voyant que la lettre que j'avais envoyée à la tante Caroline ne recevait pas de réponse, j'ai envoyé un exprès qui m'est revenu le lendemain avec une lettre charmante de la tante m'invitant à aller au plus vite la voir. Pour cela, je suis allé me mettre en relations, ainsi qu'elle me l'indiquait, avec un de ses neveux, M. Guérin, chirurgien de marine qui demeure à la Martinique. Je me suis présenté chez ce monsieur, que je croyais garçon, et je trouve sa jeune

femme, créole pur-sang, qui me reçoit ; le mari arrive presque aussitôt. On apporte de la lumière, car il faisait déjà nuit, et je vois alors près de sa mère un enfant de trois ans, que j'entends appeler Paul. Vous ne sauriez croire combien j'ai été ému en voyant cet enfant, qui ressemble, par une grande étrangeté, à notre chéri : cheveux blonds, yeux bleus, mêmes traits ; j'en étais ébahi. J'ai alors expliqué ce qui m'arrivait et le jeune ménage a été très attendri. J'ai appelé Paul pour l'embrasser, mais le pauvre petit avait peur et, comme on voulait le contraindre, il s'est mis à pleurer, à mon grand regret, et finalement il s'est endormi sans que je me sois lassé de le regarder.

Les Guérin m'ont fait bon accueil et, séance tenante, nous sommes convenus de partir le lendemain matin à quatre heures pour aller au bourg du Saint-Esprit où la tante Caroline devait venir à la messe. Le voyage s'est très bien passé : j'ai vu un pays magnifique, mais dont on ne jouit guère plus que d'un décor d'opéra. On ne peut se promener dans les bois parce qu'ils sont trop touffus, qu'il y fait trop chaud et qu'enfin on redoute les serpents. En arrivant dans le bourg de Saint-Esprit, qui est à sept lieues de Fort-de-France, j'ai mis en émoi

toute la population, qui, de sa vie, n'avait vu un officier de chasseurs. Nous avons trouvé la tante Caroline à son pied à terre, qu'elle a conservé là pour les jours où elle y vient; elle m'a bien accueilli, s'est montrée très affectueuse et très enthousiaste des Mallarmé. J'ai montré votre portrait et celui de Paul; ils ont été trouvés magnifiques, et la tante veut en avoir de semblables.

Après la messe, nous avons déjeuné à une heure et demie : la messe avait commencé à dix heures, vous voyez que dans ce pays-là on les dit plus longues qu'en France. Je trouvais le temps assez long; enfin, grâce au neveu et au *médico* de l'endroit, son confrère, le temps s'est passé.

A trois heures, après avoir promis à la tante de retourner la voir, nous sommes partis. Le neveu Guérin était monté sur une jument créole qu'il croyait être la bête par excellence et sans pareille; et, comme il faisait des allusions sur le peu de valeur des chevaux arabes comparés aux chevaux créoles, je l'ai ramené au galop. Il a été forcé de laisser sa bête en route, de demander grâce et de confesser que nos chevaux étaient de vrais pur-sang et qu'ils étaient vigoureusement montés. Ce petit triomphe, qui est

sans importance pour un bédouin comme votre mari, m'a placé haut dans l'estime de ce brave médico, qui se trouve être le plus grand écuyer de la Martinique.

Il m'a emmené dîner chez lui. J'ai donc fait deux repas créoles dans la journée. Ils n'ont rien de remarquable pour le service ni pour les mets. L'indolence créole ne fait pas des maîtresses de maison bien soigneuses, mais ces gens-là vous accueillent de bon cœur. Ce soir-là, le jeune Paul, qui avait sans doute reçu la leçon de sa mère, est venu m'embrasser et m'a demandé à passer capitaine des chevaux dans mon régiment. Ces pauvres enfants baragouinent le français comme les nègres. C'est incompréhensible pour les étrangers, mais c'est charmant de grâce naïve. Après quoi je suis rentré, trouvant les Guérin bien heureux d'être réunis, et moi bien seul.

Ce soir, nous avons grand dîner chez le gouverneur. Nous serons une cinquantaine, aussi je me plains bien d'en être réduit à cette extrémité. Hier, j'ai été faire visite à Mme la gouvernante, qui m'a montré tous ses albums et ses collections de plantes marines. Elle m'a tenu ainsi une heure durant. A la manière dont je me suis exprimé sur ses richesses, elle m'a

pris pour un artiste et m'a vivement sollicité de lui dessiner quelque chose sur son album. J'ai eu toutes les peines du monde à m'en défendre et je cours encore.

Je suis tout triste de penser que je serai encore vingt jours sans nouvelles de vous et que vous-même n'aurez cette lettre que dans un mois.

De la Vera-Cruz, le 13 octobre 1862.

Le 10, au moment où nous allions apercevoir les côtes du Mexique, nous avons été assaillis par un ouragan, que l'on désigne dans ce pays du nom del Norte, ou coup de vent du nord. Pendant trente-six heures nous avons été en péril : une tempête extraordinaire nous a, pendant ces trente-six mortelles heures, fait courir toutes les mauvaises chances des accidents de mer et attendre à chaque minute une fin tragique.

Vous dire, ma chère femme, ce que j'ai souffert, n'est pas possible. Certes, j'ai affronté la mort quelquefois, mais jamais elle ne m'a semblé si cruelle. L'idée que je pouvais ne plus vous revoir avec notre cher petit Paul, était si navrante, que je ne crois pas qu'il soit possible

d'être soumis à une torture morale plus grande que celle que j'ai ressentie. Pauvres chers bien-aimés, comme vous m'avez rendu puissant l'amour de la vie et le désir de vous revoir !

. . . .

Je suis pressé par le temps et la rude besogne d'un débarquement assez compliqué. Je ne puis vous donner de détails. Je sais, du reste, peu de choses. Le général Forey est parti avant-hier seulement pour Orizaba. Nous ne sommes pas accueillis avec enthousiasme par les Mexicains. On fait force proclamations pour leur prouver que nous venons dans les meilleures intentions du monde, mais ils ne s'en montrent pas bien convaincus. La Vera-Cruz est isolée, les guérillas font le vide autour. On vit assez difficilement, mais la situation changera bientôt, quand tout le monde sera arrivé. Nous allons camper à une lieue ou deux de la Vera-Cruz, pour attendre la division Bazaine. Ce n'est que dans deux ou trois jours que nous irons prendre nos bivouacs dans des haciendas voisines. Je sais me tirer d'affaire dans ces cas-là, soyez donc rassurée sur notre existence.

Cet effrayant coup de vent del Norte a eu, du reste, pour effet de balayer les miasmes de la côte, et la situation sanitaire va devenir bonne.

Je ne suis pas enthousiaste de la Vera-Cruz. C'est une ville qui tombe en ruines. Cependant, telle qu'elle est, il ne faut pas la dédaigner, puisque c'est notre base d'opérations et qu'en somme, elle contient des approvisionnements, que l'on paye cher, il est vrai, mais que l'on est encore bien heureux de pouvoir réunir. La question des transports est très difficile, c'est là le point faible de notre expédition.

Demain j'aurai fini de débarquer tout mon monde, et je prendrai la campagne dans deux ou trois jours. Mes gens et mes chevaux, malgré l'horrible tempête qui nous a pour ainsi dire jetés à la côte, se portent bien, et c'est une grande satisfaction pour moi.

Du 23 octobre 1862.

Voici huit jours déjà que nous sommes débarqués et que nous sommes campés à trois kilomètres de la Vera-Cruz. L'installation de mon camp avec un bataillon du 51e m'a pris tout mon temps. Vous ne sauriez vous figurer combien il faut travailler pour vivre et s'organiser dans ce pays où tout est difficulté.

Demain, je pars avec la brigade de Bertier

pour aller à Jalapa. Je commande l'avant-garde qui marche vingt-quatre heures en avance sur le reste du corps. J'ai sous mes ordres une section d'artillerie, un bataillon de chasseurs à pied et 180 chevaux de mes escadrons. Vous le voyez, c'est une petite armée, et on me traite comme un général.

Les débuts de notre expédition sont toujours difficiles en raison de l'insuffisance des moyens de transport. Les Mexicains ne se rallient pas encore. Ils veulent, dit-on, se défendre à Puebla. Soyez toujours très rassurés sur mon compte, ma santé est excellente et, si elle s'est maintenue ainsi jusqu'à ce jour à la Vera-Cruz, le reste n'est plus que des roses, à présent que nous allons nous installer dans ce fortuné et sain pays de Jalapa.

Du 25 octobre 1862.

Je profite d'une occasion qui se présente encore pour vous écrire quelques mots. Nous sommes partis hier matin de la Vera-Cruz, et pour faire trois lieues nous avons mis douze heures, et encore nous n'avons eu que la moitié de notre monde au bivouac le soir. Les chemins, surtout pour les voitures, sont d'une ex-

trême difficulté. J'ai eu l'esprit de me débarrasser des miennes à la Vera-Cruz et de m'organiser avec les mulets d'attelage en leur faisant faire des bâts. Aujourd'hui tout le monde envie mon organisation et se propose de l'imiter. Le général de Bertier n'avait hier soir ni tente ni cantine; je lui ai offert l'hospitalité, qu'il a été heureux d'accepter. J'espère que, dans une douzaine de jours, nous serons dans le paradis terrestre de Jalapa ; là, nous vivrons sous un délicieux climat, dit-on, et le plus gros de nos difficultés sera surmonté. Je rends grâces à Dieu d'être resté moi-même en parfaite santé et d'y avoir maintenu tous mes hommes et mes chevaux ; tous les corps, malheureusement, n'en peuvent dire autant. Comme les difficultés des chemins sont immenses, nous allons marcher de concert encore quelques jours avec le général de Bertier ; ce n'est que plus loin que je prendrai ma colonne d'avant-garde. Mes courriers vont être pendant quelques jours assez difficiles, peut-être impossibles, à cause des communications qu'il est fort difficile d'assurer à grandes distances. Je vous en préviens à l'avance, afin que vous n'ayez aucune inquiétude, si vous restez sans nouvelles pendant un ou plusieurs courriers.

Puente-Nacional, du 31 octobre.

Hier, j'ai conquis avec ma petite colonne le fameux « Puente-Nacional » que j'étais chargé d'enlever. J'ai réussi sur toute la ligne, et je me suis, moi et mes hommes, couvert... de poussière. L'ennemi n'a pas jugé à propos de se tenir devant nous, et, franchement, il a eu bien tort, car c'est une des plus fortes positions que l'on puisse avoir à défendre. Je suis entré le premier dans la grande redoute de la Conception et j'y ai trouvé plusieurs lézards qui se chauffaient au soleil ; c'était toute la garnison qui a, bien entendu, déposé les armes en se sauvant dans les taillis. Paul lui-même aurait été fier d'un pareil succès. Puente-Nacional est un fort beau monument dont vous pouvez voir le portrait dans le *Voyage autour du Monde* ; seulement les forts qui le dominent n'y sont pas. La rivière est fort grande, rapide et a de bonne eau, chacun en prend autant qu'il peut. Nous avons mis sept heures à faire douze lieues, c'est vous dire qu'on ne voyage pas vite en ce pays, dont les routes sont plus mauvaises que si elles n'existaient pas. Ce pays ne produit que des bœufs et du maïs. Je vais apprendre à mes

guerriers à faire des tortilles, de cette façon, nous ne mourrons pas de faim.

Je ne pense pas que nous soyons avant deux mois à Mexico, nous sommes mal outillés avec les voitures que l'on nous a données. Moi je puis faire ce que je voudrai parce que je m'en suis débarrassé, mais je ne puis faire la guerre tout seul.

Mes impressions sur le Mexique et les Mexicains sont loin d'être favorables et couleur de rose, mais il faudrait des volumes pour vous dire le mal que j'en pense. Je remets cela à mon retour.

Plan-del-Rio, 3 novembre.

Nous sommes à quatre lieues de Jalapa, où nous arriverons demain à notre grande satisfaction, tant parce que la marche lente à laquelle nous sommes astreints nous fatigue, que parce que nous avons pas mal de malades. L'influence des Terres-Chaudes disparaîtra bientôt dans cet excellent climat de Jalapa. Déjà, aujourd'hui, nous avons respiré un air plus pur et nous avons eu froid. Ma santé, Dieu merci, est toujours excellente. Vous saurez que je ne me suis pas contenté d'enlever les redoutables fortifica-

tions de Puente-Nacional, gardées par trois lézards, comme je vous l'écrivais dernièrement ; pour égayer notre route, j'ai commis un autre exploit. J'ai gagné la bataille de Plan-del-Rio : voici comment cela est arrivé, vous le raconterez à Paul pour l'amuser.

Je marchais à l'avant-garde avec mes chasseurs, le 3 novembre, quand, après une halte, vers deux heures de l'après-midi, au moment où je faisais monter à cheval, une trentaine de cavaliers mexicains à notre solde, qui étaient en éclaireurs, revinrent au triple galop poursuivis par de la cavalerie ennemie. Cette cavalerie ennemie se composait de 200 lanciers rouges volontaires, les meilleurs, à ce qu'il paraît, du pays. Ces drôles de lanceros, comme on les appelle, étaient si acharnés à la poursuite qu'ils ne s'aperçurent pas assez tôt de notre proximité, ce qui leur occasionna le désagrément de nous voir tomber sur eux à bras raccourcis. Cela commença par une mêlée dans laquelle ils virent que nous avions des sabres ; l'action dégénéra bientôt en une retraite précipitée de leur part, et de la nôtre en une poursuite acharnée qui dura neuf bons kilomètres. Ils étaient 200 au début, et quand j'ai dû m'arrêter pour cause de fatigue de nos pauvres chevaux chargés comme

des mulets, les lanceros n'étaient plus que 50. Le reste était tué, blessé ou culbuté sur la route et dans les fossés.

J'avais le soir à mon camp pour trophée trente-cinq lances, trente sabres, quarante chevaux, cinquante mousquetons qui m'ont été rapportés par l'infanterie. J'ai moi-même attrapé une balle dans ma botte gauche. Cette bonne botte était si forte qu'après l'avoir percée, la balle s'est arrêtée sur la peau sans me faire autre chose qu'une légère contusion qui ne m'empêche pas de marcher. Ainsi donc, si vous entendez dire que j'ai été blessé, ne vous troublez pas, ce n'est absolument rien. Ce combat de Plan-del-Rio a mis mes chasseurs en réputation dans la colonne; on ne jure plus que par eux.

Jalapa, 26 novembre.

Nous sommes toujours à Jalapa. Nous faisons des sorties tous les deux ou trois jours pour rayonner dans les environs. Il y a d'assez jolis villages et on nous y accueille assez bien. Le pauvre peuple indien nous est sympathique. Pauvre petit Paul! Tous les enfants que je vois me le rappellent et souvent je m'arrête pour

leur parler. Ils devinent sans doute que je leur suis sympathique, car ils me donnent leurs petites mains sans se faire prier.

On doit trouver en France que nous marchons bien lentement. Mais pour marcher il faut des jambes, c'est-à-dire des moyens de transport pour les subsistances que l'on est obligé de tirer après soi de la Vera-Cruz. Dans quelle illusion on était lorsqu'on pensait n'avoir qu'à débarquer et traverser les Terres-Chaudes pour être le lendemain dans les lieux sains. Une partie de nos troupes y sera encore dans un mois, malgré qu'on soit débarqué depuis un mois. C'est particulièrement une grande peine pour moi de voir tous ces détails s'accumuler. Rien ne m'attache ici. La guerre même n'y a aucun attrait.

Jalapa, 28 novembre.

Notre inaction à Jalapa nous pèse; c'est du temps perdu et cette perte ne m'a jamais à aucune époque de ma vie autant contrarié. Nous déblatérons sur tous les modes contre ceux qui ont d'une façon quelconque l'initiative du mouvement dans cette guerre.

La ration de pain du soldat coûte déjà 1 fr. 50

et elle augmentera encore. Le reste est à l'avenant. C'est inouï l'argent que l'on dépense, et pourquoi? Je songe souvent que la moitié de ce que coûtera cette guerre aurait été bien mieux employée ailleurs, en Algérie par exemple.

Jalapa, 5 décembre.

Ici, je me crois sous l'influence d'un mauvais rêve, qui hélas! dure trop. Cent fois par jour je maudis cet affreux Mexique, qui est venu se jeter à travers de notre bonne existence et encore nous ne sommes qu'au début du temps qu'il peut nous prendre. Voici bientôt un mois que nous sommes à Jalapa et il n'est pas probable que nous en partions avant un autre mois. Les difficultés qui résultent du manque de transports pour les approvisionnements sont grandes. Comme nous nous moquons à cette heure des projets que nous faisions tous sur la rapidité de nos marches vers l'intérieur, et que d'illusions détruites! La conséquence du séjour forcé dans les Terres chaudes s'est fait sentir, nous avons beaucoup de malades, et ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il faut beaucoup de temps pour les remettre en vigueur. La mortalité n'est

cependant pas grande. Tout en regrettant de ne pouvoir aller plus vite vers notre but, je suis obligé de convenir que ce temps d'arrêt à Jalapa est nécessaire pour rétablir la santé de mes hommes. S'il me fallait partir aujourd'hui, je ne le pourrais pas, ayant la moitié de mon monde malade ou convalescent. Je passe mon temps à soigner gens et bêtes. J'ai une infirmerie qui est une succursale de l'ambulance. J'ai dû en fin de compte avoir recours à un médecin civil de la localité qui, ayant l'habitude de ces maladies, va enfin, je l'espère, tirer mes hommes d'affaire. Je me porte toujours très bien et suis aussi vigoureux qu'à Carcassonne, quand je faisais mes courses du matin. Avant-hier j'en ai fait une semblable autour de la ville de Jalapa, au grand ébahissement des passants, qui se demandaient quelle mouche me piquait.

Nos distractions sont rares, pour ne pas dire nulles, nous vivons sans nouvelles, excepté les trop rares jours de courrier. Mon Dieu! Quand cela finira-t-il? Ce que je désire par-dessus tout, c'est de vous revoir bientôt.

Mais si je remplace un des deux colonels du Mexique, il faudra suivre l'expédition jusqu'au bout; enfin, à la grâce de Dieu. Espérons qu'il exaucera nos vœux.

Jalapa, le 8 décembre.

... Je vais vous parler de Jalapa pour faire diversion. Quoique cette ville passe pour la plus enthousiaste de notre intervention, il n'y paraît guère. La froideur et la réserve des premiers jours se continue, et c'est en nous vendant leurs denrées le plus cher possible, que les habitants communiquent avec nous. Décidément le Mexicain est une vilaine bête en tant qu'homme; les femmes, je ne sais qu'en dire, peut-être valent-elles mieux. Je ne puis l'affirmer, car je n'ai causé jusqu'à ce jour qu'avec une vieille dame française établie ici et qui nous rend les meilleurs services par son obligeance et ses conseils.

Jalapa, le 8 décembre.

Pauvre chère femme, j'ai enfin reçu vos lettres et mes tristes pressentiments se sont réalisés!... Depuis plusieurs heures, je suis dans un accès de douleur et de prostration tel que je n'en ai jamais éprouvé. Je viens d'être réveillé de mon accablement par l'annonce qu'un courrier partira demain matin. Je veux vous écrire

quelques lignes pour vous dire que je vous aime de tout mon cœur, que je reporte sur vous l'affection que j'avais pour ma pauvre mère et qu'ainsi vous aimant davantage s'il est possible, je puise dans cet amour et celui de notre cher enfant le courage qui m'est nécessaire pour surmonter les épreuves qui m'atteignent. Hier, je vous écrivais que j'étais seul et bien triste, qu'est-ce aujourd'hui, quand un si grand malheur m'atteint?

Si j'étais près de vous, je serais moins malheureux, vous me consoleriez, la vue de notre cher Paul et de nos parents me donnerait du courage. Mon Dieu, pourquoi suis-je si loin de vous!

Pauvre chère mère, mon départ pour cet affreux pays aura contribué peut-être à hâter sa fin, en augmentant le chagrin de notre séparation.

Comme vous avez dû souffrir, ma pauvre amie, près de sa longue agonie, et combien je vous en aime pour cela et la joie que vous avez pu lui donner par votre présence et celle de Paul à ses derniers instants.

Oui, j'étais en quelque sorte préparé à ce malheur par pressentiments et tristesse, mais mon affliction n'en est pas moins grande. Mon

pauvre père est bien à plaindre et, certes, il aura besoin de votre affection pour supporter cette trop douloureuse séparation.

Vous ferez ce que vous pourrez pour cela, n'est-ce pas, mon amie?

Pérote, le 19 décembre 1862.

Nous sommes arrivés aujourd'hui à Pérote. Je suis en très bonne santé. Hier, j'ai eu un beau combat contre la cavalerie ennemie, à Sierra-Leone. Je commandais l'avant-garde composée de nos chasseurs, un bataillon du 3e zouaves, et trois pièces de canon. Vers une heure, au moment où nous entrions dans la plaine de Pérote, près d'un gros village appelé Sierra-Leone, la cavalerie mexicaine ennemie, forte de 6 à 700 chevaux, est venue attaquer la cavalerie de Marquez qui marchait en avant de moi. Cette cavalerie, qui n'était guère que de 150 hommes, a été ramenée par les Mexicains. Ceux-ci, comme à Plan-del-Rio, sont venus assez près pour que je puisse les faire charger par un escadron du 12e chasseurs formé par division en échelons.

Vigoureusement attaqués, les premiers pelo-

tons furent culbutés et la cavalerie mexicaine se mit à fuir dans le brouillard. Elle essaya de se rallier à 2,000 mètres plus loin derrière un large fossé servant de limite et qu'elle borda, s'y appuyant comme sur un retranchement.

Les deux divisions de chasseurs, appuyées par le 3e zouaves, furent de nouveau lancées contre l'ennemi avec la cavalerie du général Marquez bien ralliée. Cette deuxième charge mit définitivement l'ennemi en déroute. Il se retira en petits groupes par les hauteurs de Lorée-del-Monte.

Nous sommes enfin sur le plateau du Mexique. Depuis hier, nous marchons dans de grandes plaines ensemencées d'orge, dont la récolte, faute de bras, n'est pas encore faite. Nos chevaux vont nager dans l'abondance. Nous allons rester ici ou dans les environs, je ne sais combien de temps, en attendant notre marche sur Puebla où nous ne sommes pas sûrs de voir l'ennemi nous attendre, malgré les fortifications qu'il a faites.

Hier, nous avons reçu le courrier en route, mais jugez de mon désespoir en ne recevant pas de lettres de France. Elles seront sans doute allées à Orizaba. Voilà à quoi notre pauvre correspondance, déjà à si long terme, est exposée.

J'étais bien triste en voyant les autres lire des lettres de leurs femmes, de leurs enfants.

Pérote, le 12 janvier 1863.

Je viens un peu causer avec vous et préparer une lettre pour la première occasion qui se présentera. Malheureusement, elles deviennent tous les jours plus rares. Deux lettres que j'avais essayé de faire passer par la voie de Jalapa me sont revenues faute de courrier sûr. Nous sommes encore à Pérote jusqu'au 25 courant. Ce matin, une colonne est partie pour exécuter l'évacuation définitive de Jalapa. Il va y avoir bien des gens malheureux de cette évacuation; tous ceux qui se seront compromis pour nous, vont sans doute vouloir suivre nos troupes. Pour moi, il n'y a de bien intéressant, dans tout ce monde-là, que cette bonne vieille dame Forêt dont je vous ai déjà parlé. La pauvre femme s'est mise en quatre pour nous obliger tous, lors de notre séjour à Jalapa. Sa qualité de Française lui avait, même avant notre arrivée, attiré toutes sortes d'avanies. Je lui ai trouvé à Pérote une maison où elle pourra au moins s'installer provisoirement; cela lui permettra de prendre

ses mesures pour rentrer ensuite en France comme elle paraît le désirer. Ces Mexicains font une guerre de sauvages, ils maltraitent tous ceux qui ont des relations avec nous, ils brûlent les villages, les récoltes, ils rançonnent, pillent et pendent des gens inoffensifs. Hier, j'ai dîné chez le général Bazaine en compagnie du général Marquez et de son chef d'état-major. Il a été beaucoup question, comme vous pensez, de la guerre actuelle et de ses conséquences. Le résumé des appréciations de ces messieurs a été que : après la guerre actuelle et quel que soit le gouvernement mexicain que nous établirons, il faudrait une occupation de cinq ou six années avec 25 ou 30,000 hommes de troupes françaises pour remettre le Mexique en bonne situation et permettre à la France de retirer les avantages qu'elle s'est proposés, dans cette guerre ou intervention. C'est aussi notre avis à tous. La question étant ainsi posée, reste à savoir si la France sera aussi de cet avis. Vous comprenez bien que, tout en convenant que nous sommes passablement englués dans ce pays et qu'une occupation longue est nécessaire, je ne compte pas rester longtemps loin de vous. J'espère, qu'une fois la conquête de Mexico accomplie, les corps d'Afrique seront les premiers rappelés

et j'en serai : soyez convaincue que j'ai grande hâte de sortir de cette galère.

Notre inaction augmente tous les jours l'ennui qui nous ronge, avant-hier nous avons eu la distraction du convoi que nous avions envoyé à la Vera-Cruz pour y prendre un ravitaillement avant notre départ de Jalapa. Pour ma part, je n'ai pas à me plaindre, il m'est arrivé un fromage, un pain de sucre blanc et les deux cantines que mon père a garnies de vin, plus un tonneau de vin ordinaire. Nous voilà dans l'abondance, mais je ménage tout cela pour plus tard : au fur et à mesure que nous avancerons dans l'intérieur, le vin surtout deviendra rare.

Hacienda de Jalpa, en route sur Lagos,
16 janvier 1863.

... La fameuse phrase du discours : « L'occupation du Mexique est devenue une nécessité » nous a fait froid au cœur à tous, car ici nous n'avons pas d'illusions, et nous voyons que pour atteindre un but, quelque précaire qu'il soit, nous avons une longue occupation sur les bras, à moins que la France n'ait le courage de se couper un doigt, pour se dégager de cette malencontreuse attache.

... Je viens de me regarder dans une glace; le soleil ne m'a pas épargné. Mes cheveux blanchissent toujours, mais j'en ai encore (beaucoup ne peuvent pas en dire autant ici), ma taille est la même et j'ai le jarret vigoureux. Dernièrement j'entendais mes guerriers, que j'avais fait mettre pied à terre dans un chemin difficile et que je menais ainsi à l'étape, dire : « Il a des jambes de cerf, celui-là, il nous fera crever (passez le mot) à la marche, c'est sûr. » Mais que vais-je vous raconter là? et comme j'ai bon air à me vanter de loin.

Napoléon, 3 février.

On ne se figure pas en France toutes les difficultés de notre situation et on doit trouver aussi que nous allons bien lentement en besogne. Hélas! nous ne demanderions pas mieux que d'en finir vite, mais les moyens pour cela font défaut ou n'arrivent qu'avec peine et lenteur.

Ne m'oubliez pas près de Paul. Dites-lui que son papa a bien froid et bien chaud plusieurs fois en 24 heures. Les dernières gelées de la nuit et de la matinée ont été à 10 degrés au-dessous de zéro. L'eau de nos bidons dans nos

tentes s'est convertie en blocs de glace. L'après-midi on rôtit par 35 ou 40 degrés de chaleur. Je suis très agacé d'entendre appeler ce pays beau, magnifique, etc., il est tout simplement stupide.

San-Antonio, 25 février.

Ce sera bientôt l'anniversaire de la naissance de Paul et votre fête, ma chère femme. Je m'y prends à temps pour vous la souhaiter. Je n'ai que des vœux à vous offrir, mais ils sont fervents, je vous assure, pour votre bonheur, et je vous aime de grand cœur. Voilà une déclaration qui, pour être faite à 2.500 lieues de distance, est certes plus vraie que bon nombre de celles qui se font de très près. On ne ment pas d'une rive de l'Océan à l'autre et je puis dire, comme je ne sais plus quel bon vieux poète :

L'absence est à l'amour comme est au feu le vent
Qui éteint le petit et allume le grand.

Quand nous ne marchons pas, et c'est ce qui arrive le plus souvent, l'ennui de me voir isolé des miens, et sans terme assigné, me tourmente et me navre. Toujours des délais et des retards dans notre marche en avant.

26 février, San Antonio Tamaris.

Nous voici bientôt en mesure de marcher sur Puebla. Le général en chef a quitté Orizaba, le 28 il sera à Guetcholac où il doit réunir un conseil de guerre pour discuter les moyens d'investir Puebla. Nous serons sans doute du 7 au 10 sous cette fameuse Sarragossa, comme l'appellent actuellement les Mexicains. Nous n'avons pas une idée bien nette de la résistance que nous y trouverons. Il y a tant de versions, et de si contradictoires, qu'il est difficile de démêler la vérité. On disait hier qu'il y avait une brigade d'infanterie mexicaine qui avait voulu s'emparer de Guadalupe (fort de Puebla) et se prononcer en notre faveur, que le complot avait été éventé, et, par suite, quatorze chefs fusillés. Vous ne sauriez croire combien notre inaction nous pèse, nous voudrions en sortir à tout prix. Enfin, dans quelques jours, nous saurons dans quelle mesure nous allons marcher de l'avant. Je désire que ce soit au pas de course. Il faut, du reste, se hâter, car les pluies ne tarderont pas à venir et rendraient nos mouvements plus difficiles. La réunion des moyens de transport est bien longue, nous portons la

peine de notre imprévoyance. A-t-on jamais vu entreprendre une guerre aussi lointaine sans ressources pour se mouvoir? Pour le présent, je suis avec mes deux escadrons dans une grande hacienda, avec le général de Mirandol et le 3e zouaves.

San-Antonio, 28 février.

C'est aujourd'hui dimanche et fête pour nos guerriers. Nous sommes cantonnés avec le 3e zouaves dans une grande hacienda et nous avons imaginé d'organiser des prix pour distraire nos hommes. On a tiré des dindes aux quilles, fait la course après un porc à qui on avait graissé la queue, et c'est par là qu'il fallait l'arrêter, etc. Ce soir nous avons une représentation théâtrale par les acteurs des zouaves. Il y a sept ou huit pièces d'annoncées. Nous faisons ce que nous pouvons pour distraire nos hommes, et cela est nécessaire.

12 mars 1863.

Comme vous avez pu le voir, la prise de Puebla n'est rien moins que vraie. Après bien

des délais et des retards, le mouvement est remis aux calendes grecques.

Puebla est extrêmement fortifiée, et, si les Mexicains veulent s'y défendre à outrance, comme ils le disent, nous aurons de la besogne. Ils ont construit quatorze ouvrages armés de forte artillerie (280 pièces) autour de la ville. Ces ouvrages sont reliés par des courtines et retranchements. Dans l'intérieur de la place, ils ont formé un grand réduit, ont barricadé les rues, armé les couvents, les maisons fortes, crénelé les autres et fait des parapets sur les terrasses. Enfin, ils ont mis le temps à profit pour exécuter, avec leur garnison de 20,000 hommes, tous les travaux de défense possibles. J'espère cependant qu'ils ne se conduiront pas tous comme les Espagnols à Saragosse, leurs troupes ne sont pas toutes de bonne volonté et de bon aloi. Il nous paraît à tous qu'il est grand temps de se hâter. La saison des pluies commence au mois d'avril et à ce moment il ne fera pas bon dehors, surtout avec des travaux de siège en cours d'exécution. Nos approvisionnements ne sont pas non plus très considérables et c'est une raison de plus pour se hâter. Ces jours derniers nous avons dû aller faire des razzias de bœufs et de moutons dans les haciendas en avant de nous,

c'est un mauvais moyen de se procurer l'indispensable. Quoique l'on paie tout ce que l'on prend, ce mode d'opérer indispose toujours les gens.

21 mars.

Nous avons eu hier une affaire à Cholula, dans laquelle nous avons malmené la cavalerie régulière de Comonfort ; mais ce sont là des affaires de détail qui n'avancent pas la question. Ici, le rôle principal est naturellement à l'infanterie et à l'artillerie ; nous faisons, nous, des reconnaissances ; mais, en ce qui concerne le siège, nous jugeons des coups. Aujourd'hui, nous savons à quoi nous en tenir, les Mexicains se défendront. Toutes ces ridicules promesses ou vantardises des politiques tombent devant la réalité. Nous étreignons la ville de façon que les Mexicains ne puissent s'échapper, tout au moins avec leur matériel, car elle est tellement grande que nous ne pouvons former autour un cordon non interrompu. C'est la division Douay qui paraît chargée du rôle principal dans l'attaque. De ma tente, en vous écrivant, j'aperçois le fameux fort de Guadalupe, qui domine la ville. Je l'ai en face de moi, ainsi que

le fort de Loreto. Il y a douze autres forts ; ils ont tous de grands drapeaux tricolores vert, blanc et rouge. Le général en chef s'est placé sur le Cerro San Juan, à 2,200 mètres de la place. C'est un piton qui domine la ville et la route de Mexico. Par nos approches, les Mexicains doivent voir que nous ne voulons pas les laisser libres de s'en aller quand ils voudront. Nous trouvons le temps long, et volontiers comme nos troupiers, je dis : Battons-nous et que cela finisse.

29 mars.

Nous sommes toujours devant Puebla, le feu a été ouvert le 25 contre la place. Quelques pièces de l'ouvrage que nous attaquons ont été démontées, mais cela ne suffit pas pour entrer. La tranchée par laquelle on chemine vers le fort Saint-Javier, par lequel on veut entrer dans la ville, est très près de ce fort. La quatrième parallèle, qui doit être terminée ce soir, en est à 60 mètres. C'est de là que l'infanterie s'élancera à l'assaut, du fort d'abord et ensuite de tous les ouvrages, retranchements et barricades élevés dans la ville. Ce sera très rude.

Hier le général en chef, par faveur spéciale,

nous a passés en revue pour nous donner les décorations et médailles pour notre combat de Cholula. Il nous a fait un discours dans lequel il a beaucoup loué la cavalerie qui n'a cessé, depuis qu'elle est au Mexique, de faire preuve d'élan et de courage. Il m'a pris à partie ensuite et m'a dit que la plupart des compliments qu'il venait d'adresser à l'ensemble, me revenaient en particulier, que j'avais été le premier à donner l'exemple, exemple soutenu dans toutes les autres rencontres, etc., et finalement qu'il espérait que j'en serais bientôt récompensé.

30 mars, sous Puebla.

Vers cinq heures du soir, hier, nos troupes ont donné l'assaut au fort Saint-Javier et au pénitencier. On est entré sans grande résistance d'abord, mais les Mexicains, qui ne s'attendaient pas à l'attaque, ont ensuite concentré un feu extrêmement vif d'artillerie et de mousqueterie sur notre attaque. Nos troupes, malgré cela, ont tenu bon toute la nuit, finalement nous sommes restés maîtres de l'ouvrage. A considérer la résistance et les 7 ou 800 coups de canon, que nous ont tirés les Mexicains, nos pertes sont minimes. Il est vrai que tout n'est pas fini, ce

n'est que le début et on ne peut se dissimuler que les Mexicains, derrière leurs retranchements, se battent très bien. Nous finirons, certes, par prendre la Puebla de los Angélès, mais ce sera plus long qu'on ne l'avait pensé tout d'abord. On maugrée beaucoup et avec raison contre les politiques, qui nous ont mis dans ce pétrin, avec la plus insigne mauvaise foi ou la plus grande stupidité. Je commence à croire que nous n'irons pas à Mexico avant les pluies et qu'après Puebla, nous aurons assez à faire que de panser nos plaies et refaire nos moyens d'action. De ma tente je vois se dérouler à peu près toutes les phases du siège, avec ma longue-vue j'aperçois tous les mouvements qui se font autour de la place. Il y a surtout une batterie mexicaine qui m'agace fort. Elle est armée de canons d'énorme calibre, qui font trembler la terre par leurs détonations et c'est surtout la nuit qu'ils tirent. Pas moyen de fermer l'œil ; si j'avais les canonniers sous la main je leur témoignerais ma manière de penser d'un façon virulente. Nous sommes tous, du reste, montés contre les Mexicains.

Dans l'assaut d'hier ils ont fait sauter une poudrière, mais ils ont si mal pris leurs mesures qu'ils en ont souffert plus que nous. Nos troupes,

à l'heure qu'il est, cheminent de maison en maison par des tranchées; on est obligé de faire ainsi pour tourner quelques ouvrages, qui nous prennent en écharpe. Ce sera long, mais le résultat est certain.

Les journées et les nuits me paraissent sans fin, notre rôle se borne à l'observation et à des mouvements autour de la place pour barrer le chemin à ceux qui voudraient fuir. L'autre jour une masse de cavalerie est sortie de la place de notre côté, nous sommes vite montés à cheval et avons été lui barrer le chemin à la limite du canon de place; mais elle est rentrée sans essayer de venir à nous.

31 mars, sous Puebla.

Nous sommes depuis le 16 en vue de Puebla et, à l'heure qu'il est, nous n'avons encore entamé qu'un des ouvrages qui l'entourent, après avoir consacré plusieurs jours à nous rapprocher et à investir. C'est bien à une autre Saragosse que nous avons affaire, les choses s'y passent de la même façon. Les Mexicains se battent avec une énergie extraordinaire et défendent chaque maison, qu'il faut battre en

brèche pour l'avoir. Notre artillerie et nos munitions suffiront-elles à cette tâche ?

Hier soir Comonfort est venu se montrer avec son corps d'armée de 8,000 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie, à deux lieues de nos lignes. Nous avons été appelés au quartier général, dans la prévision d'une attaque, mais après sa démonstration, qu'il recommencera du reste, il s'est retiré. Il veut, dit-on, faire entrer un convoi dans la place. Celle-ci ne me paraît pas cependant avoir besoin de grand'chose. Elle regorge de monde, de pièces d'artillerie, de munitions et d'approvisionnements. Aussi ces gens-là nous narguent-ils, en disant que nous ne prendrons pas leur ville. ils sont exaltés jusqu'au fanatisme ; nous en viendrons à bout, mais ce ne sera pas sans peine.

8 avril, sous Puebla.

Dans les huit jours, qui viennent de s'écouler, nous n'avons pas fait de progrès pour la prise de la ville. Trois attaques que nous avons tentées pour avancer en prenant des maisons, ont été repoussées. Toutes les fois que l'on essaye de sortir des retranchements, les troupes sont ac-

cueillies par des feux d'artillerie et de mousqueterie tellement vifs qu'on ne peut cheminer sous cette grêle de projectiles. Dans les différentes attaques nous avons perdu encore plus de 200 hommes. Le général de Laumière est mort de sa blessure, il a été enterré hier. — On a essayé de miner les maisons si bien défendues par les Mexicains, mais on a rencontré le roc et de plus nous n'avons pas assez de poudre pour l'employer ainsi. Les munitions d'artillerie sont réduites à leur plus simple expression.

Hier, il y a eu un conseil de guerre tenu chez le général en chef, dans lequel les difficultés de l'entreprise ont été discutées. On va envoyer chercher à la Vera-Cruz de la grosse artillerie de marine et des munitions pour battre la place, plus efficacement qu'avec notre petite et à peu près insignifiante artillerie.

Tout cela est long, mais que faire? Il faut en passer par le bourbier où nous ont mis les politiques et les imprévoyants. C'est une grosse affaire que la guerre du Mexique et nous ne sommes pas encore à Mexico, que doit-on en dire en France?

M. de Saligny avoue lui-même qu'il ne reconnaît pas les Mexicains dans leur manière actuelle de se conduire. Je voudrais bien le voir

avec son bataillon prendre Puebla, comme il disait.

La santé générale est bonne, nous avons chaud le jour, froid la nuit, les orages sont fréquents et annoncent l'arrivée des pluies.

11 avril, sous Puebla.

Je vous souhaite un bon printemps et à Paul aussi, vous êtes en pleine verdure des champs et au milieu des fleurs, jouissez-en pour vous et pour moi, car rien de semblable n'existe ici ; sol aride, nuits glaciales, journées chaudes et vents violents, c'est là notre lot. Nous n'avançons pas dans le siège de la ville. L'armée est mécontente et les chefs encore plus. Jamais entreprise n'a été commencée avec des moyens aussi insuffisants pour la mener à bien.

28 avril, Cholula.

Depuis ma dernière lettre nous avons eu un petit succès et un véritable échec. Le succès a consisté à prendre deux cadres de maisons sans perdre trop de monde. Le 25 on a renouvelé l'attaque sur deux nouveaux cadres, qui devaient

nous rapprocher du réduit de la place ; mais cette attaque, faite par le 1er zouaves, a échoué devant des travaux immenses et une défense prodigieuse. Nos soldats, après avoir enlevé des maisons crénelées à plusieurs étages de feux, traversé des fossés de quatre mètres de largeur sur autant de profondeur, enlevé un parapet garni d'artillerie et de mousqueterie, se sont trouvés arrêtés par des grilles en fer, inclinées, contre lesquelles nos boulets ne pouvaient rien et derrière ces grilles trois étages de redoutes vomissant la mitraille. Jamais défense de ville n'a été faite dans ce genre-là.

Les Mexicains ont en effectif de troupes, munitions, ingénieurs et moyens de remuer la terre par les bras des Indiens, une supériorité qui se révèle chaque jour davantage. Nos soldats ont donc dû se retirer devant de pareils obstacles avec une perte de 300 hommes environ, dont malheureusement la moitié prisonniers, dans un cadre où ils ont été entourés. A l'heure qu'il est nous ne savons pas encore le sort de ces pauvres gens : quelques-uns disent qu'ils se sont rendus faute de vivres, d'autres qu'ils n'ont pas voulu se rendre et sont tous morts les armes à la main.

On s'est décidé à envoyer chercher à la Vera-Cruz des pièces de la marine en attendant

celles que l'on a demandées en France, mais vous pensez qu'elles n'arriveront qu'aux calendes grecques. Si au moins on profitait du temps que nous allons perdre à attendre ces moyens d'attaque plus puissants, pour battre Comonfort, qui est à six lieues de nous. Cela ferait diversion et faciliterait nos opérations de ravitaillement. Il serait bon de se hâter, car les pluies vont arriver et gêneront beaucoup la circulation.

1er mai.

Je vous envoie un calque d'un petit plan de Puebla, qui vous servira à comprendra la situation. Derrière le fort de San-Javier n° 7, qui est celui par lequel nous sommes entrés dans Puebla, j'ai indiqué les cadres de maisons dont nous sommes maîtres en les barrant d'une croix et ceux contre lesquels nous avons échoué en faisant au milieu un petit rond. Dans ces pâtés de maisons ou cadres il y a des monuments d'une solidité extrême, tels que casernes, églises, couvents, hôpitaux, etc., tout cela est fortifié d'une manière formidable, avec coupures, fossés, parapets, créneaux, grilles en fer, etc., etc., le tout armé, couronné, flanqué de feux considé-

rables d'artillerie et de mousqueterie : les rues coupées de plusieurs rangs de barricades indestructibles pour nos canons actuels enfilent et commandent tous les accès intérieurs. Quand, après avoir tiré 1,000 ou 1.200 coups de canon, nous avons réussi à faire sur les cadres que l'on attaque une ou deux petites brèches par lesquelles six ou huit hommes peuvent passer, on s'estime heureux. On lance alors les colonnes d'attaque par petits groupes, mais elles sont accueillies par des feux nourris, qui couchent en quelques secondes les trois quarts des assaillants sur le carreau. Ces tentatives répétées aboutissent quelquefois, par un hasard heureux ; le plus souvent elles échouent. Il faudra donc renoncer à ces attaques, qui sont prévues et contrebattues d'avance par les Mexicains, qui, je le répète, ont vingt fois plus de moyens de défense que nous n'en avons d'attaque.

Le moral des troupes s'use à ce métier infructueux. L'avis de l'infanterie est que l'on ne saurait continuer ainsi. L'artillerie se déclare insuffisante et le génie n'en peut mais. On paraît donc résolu à attendre de la grosse artillerie, des munitions et des renforts. On parle de l'arrivée d'un Maréchal de France et personne ne trouve que cela soit de trop.

Voilà donc la prise de Puebla remise on ne sait à quand, puisqu'elle paraît dépendre de l'arrivée de puissants moyens que la saison des pluies peut ajourner de plusieurs mois. Vous voyez que la situation n'est pas brillante, elle peut se compliquer encore par les maladies que la saison des pluies ne manquera pas d'amener et l'insuffisance des ressources pour vivre, si on persiste à laisser Comonfort dans notre voisinage. Déjà il empêche notre ravitaillement de se faire sur une échelle suffisante. Il l'empêchera encore davantage dans quelques jours, quand, grâce à notre inaction, son corps d'armée sera porté à 15 ou 20,000 hommes par les renforts qui lui arriveront et que l'ascendant moral dés Mexicains aura crû dans le pays au détriment du nòtre.

Que va-t-on penser en France de tout cela ? A coup sûr on n'en souffrira pas plus que nous. Le prestige de nos armes reçoit ici une atteinte d'autant plus grave que l'on pensait triompher facilement des Mexicains auxquels on n'accordait jusqu'à présent aucune valeur. Ils se montrent sous un autre jour et leur jactance s'élève. On rapporte un fait significatif en ce genre. Le général Forey, en voyant la tournure que prend le siège, aurait écrit à Ortéga pour l'autoriser

à faire évacuer la place par les femmes, les enfants, les vieillards, afin que les moyens qu'il emploierait pour avoir raison d'une défense en dehors des règles communes, ne retombent pas sur des êtres inoffensifs. Le général Ortéga lui aurait répondu au bas de sa lettre : « Je n'accepte pas votre proposition, elle est du reste « sans objet, vous n'entrerez jamais dans Puebla. »

10 mai, Amatlan sous Puebla.

Le 8, à une heure et demie du matin, nous sommes partis sans tambours ni trompettes, et nous nous sommes dirigés par un mouvement tournant, bien étudié, sur San-Lorenzo, d'où la veille on nous avait tiré des coups de canon. A cinq heures du matin nous arrivions en face du village ; les avant-postes ennemis ne nous ayant reconnus que lorsque nous n'étions plus qu'à deux kilomètres, nous avons surpris littéralement les Mexicains qui ne s'attendaient pas à un pareil réveil. En nous voyant, ils ont mis de suite leurs pièces en batterie, ont formé leurs troupes et ont les premiers ouvert le feu sur nous. Le général Bazaine avait pris l'ordre de

bataille suivant : l'infanterie marchait par bataillon en échelons, l'artillerie au centre et la cavalerie déployée sur la gauche pour prendre à revers le village que l'infanterie attaquait de front. C'est ainsi que s'est engagé le combat. Les Mexicains, qui avaient huit pièces de canon dont six de 12 rayé et deux gros obusiers, nous ont envoyé toute la mitraille et les obus qu'ils ont pu : sous ce feu, auquel s'est bientôt joint celui de leur infanterie, en position dans les jardins, nous avons tous marché avec élan et aplomb. A 250 mètres du village on a battu la charge, alors nous avons enlevé canons, Mexicains, village, tout enfin en quelques minutes. Pendant que nous marchions ainsi, notre artillerie avait pris position et tirait à obus à balle sur l'infanterie mexicaine qui, après avoir essayé de tenir un instant, a été culbutée, abordée à la baïonnette et au sabre, et poursuivie à cinq kilomètres du village. C'est une jolie petite bataille, très bien menée, parfaitement réussie et dans laquelle chaque arme a rivalisé d'entrain et d'action. Par notre mouvement tournant, nous avons fait lâcher pied un peu plus vite à l'infanterie que nous avons sabrée à la sortie du village, en même temps que nous contenions leur cavalerie, qui était sur notre flanc gauche

mais qui n'a osé nous attaquer, tant elle craint les *africanos*, comme elle nous appelle.

...Voilà notre bataille de San-Lorenzo, l'effet en a été très grand sur tout le reste du corps d'armée de Comonfort, qui s'est retiré bien en arrière, et sur la garnison de Puebla, qui s'attendait à être secourue, et qui voyant qu'elle ne le sera pas, commence à trouver sa position précaire. Elle manque de vivres, et l'on pense que cette raison forcera la garnison à sortir ou à se rendre dans un certain délai.

Le général en chef a été enchanté de notre victoire et très démonstratif pour le général Bazaine ; comme c'est au 2e régiment de marche que revient l'honneur de la journée, il sera parlé du colonel et du lieutenant-colonel et peut-être songera-t-on à faire quelque chose pour eux. Je suis de nouveau près du général Bazaine, avec ce qui me reste du 12e chasseurs, tandis que du Barrail est à Cholula. Dans ce moment-ci j'aide donc à l'investissement de la place et Du Barrail fait des ravitaillements dans les haciendas abandonnées par l'armée de Comonfort.

Le général Ortega, qui commande à Puebla, a fait demander au général Forey à sortir de la place avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire avec armes et bagages ; mais on lui a ré-

pondu que cela ne se pouvait pas, malgré sa belle défense ; qu'on voulait en finir et non le retrouver encore en face de nous à Mexico. On croit que la ville peut tenir encore vingt jours. Si nous avions fait plus tôt le coup de main sur Comonfort, comme nous le demandions tous, nous serions plus avancés et peut-être aurions-nous pu aller encore à Mexico.

Ces jours derniers nous avons été obligés de renvoyer deux bataillons et deux pièces de canon sous le commandement du colonel Mangin dans les Terres chaudes, où il y a eu une espèce de levée en masse de guerrilleros. Une compagnie de la légion étrangère a été enlevée tout entière. Cette levée a été motivée, à ce qu'il paraît, par les turpitudes du fameux lieutenant-colonel D***, auquel on a malencontreusement donné un rôle à jouer ; par ses exécutions sommaires, sans discernement, exactions, incendies de fermes, etc., il a soulevé une grosse haine contre nous ; nous n'avons certes pas besoin de ces embarras. Notre dernier succès a heureusement amélioré notre situation générale ; si l'on sait en profiter, il nous aidera beaucoup à nous tirer d'affaire.

Je vous écris sous ma tente, par une grosse chaleur d'orage. J'ai des milliers de mouches

qui me mangent. J'ai été dérangé plus de dix fois depuis que j'ai entrepris cette lettre. Je ne continue pas pour le moment, les mouches s'y opposent et l'orage arrive. Nous en avons eu un il y a six jours, qui nous a donné un échantillon des pluies mexicaines. C'est de l'eau versée à torrents, tout devient lac et rivière au bout de dix minutes.

Le 8 mai je me suis recommandé à vos prières et à celles de Paul. C'est le 8 mai à cinq heures du matin que le feu a commencé ; il devait être onze heures ou midi chez vous. J'étais triste, c'est le jour anniversaire de la mort de ma sœur que j'aimais bien. Je l'ai invoquée aussi avec ma mère. Dieu merci, je suis toujours en bonne santé.

Laghouat que je montais ce jour-là a été fort agacé par le canon, cela lui donne sur les nerfs et, malgré votre talent en équitation, je ne souhaiterais pas vous voir dessus quand il bondit et se dérobe. Les Mexicains l'admirent beaucoup.

Amazac, le 19 mai 1863.

Je suis logé chez un curé. Chacun a sa chambre, ce qui est un grand luxe. Je n'en ai pas

joui depuis Pérote. Je suis surtout sensible à l'absence de mouches qui me dévoraient sous la tente! Dans l'intérieur de la maison, qui n'a qu'un rez-de-chaussée, il y a un petit jardin avec des fleurs, des roses, des œillets : il y a deux orangers sur lesquels gazouillent quelques oiseaux à tête écarlate. Ce petit jardin me rappelle celui de notre maison de Carcassonne, où nous étions si bien chez nous. Je vois encore le petit chaton arrachant de l'herbe pour la donner aux poules, « tiens, cocote! » mais le pauvre petit craignait les coups de bec, et faisait son offrande à distance...; tout à l'heure, je suis sorti, j'ai été me promener dans les jardins de pauvres Indiens qui entourent le village, la dévastation a passé par là : malgré cela, il y a de la verdure, des arbres qui resssemblent à de gros cerisiers, des cactus et des rosiers. En rentrant dans la ville ou le village, car ce n'est que cela, j'ai vu en passant devant une maison une jolie petite fille de deux ans et demi. Je me suis arrêté à la regarder, et comme elle devinait qu'elle m'était sympathique, elle s'est mise à me sourire. Je lui ai offert un anis de Mézières et ai essayé quelques phrases avec sa mère, qui paraissait assez étonnée de l'intérêt que je témoignais à son enfant. Comme je me faisais as-

sez peu comprendre, j'ai tiré du paquet de vos lettres, que je porte toujours sur moi, votre portrait avec celui de Paul, et le lui ai montré. Alors cette brave femme a compris, et a eu l'air très touchée : elle a beaucoup contemplé votre photographie, vous trouvant *muy bonita*, elle a demandé à son mari si ce portrait était ressemblant, il a répondu qu'il n'en fallait pas douter (je lui laisse la responsabilité de cette affirmation, vous êtes mieux que cela), et enfin je me suis retiré, plaint par ces pauvres gens d'être si loin de mes plus chères affections. Eh bien ! ma chère femme, leur sympathie m'a fait du bien, le cœur humain est ainsi fait, qu'il est toujours sensible aux bons sentiments que l'on partage avec lui, et dans certains cas un témoignage de cette sorte, donné par de pauvres Indiens, touche et console un peu.

27 mai. Du moulin de San Diego de Cholula.

J'ai quitté Amazac le 22, pour revenir près du général Bazaine. Depuis ce temps-là j'ai été envoyé en cantonnement à San Martinetto, et enfin me voici de nouveau à Cholula où je remplace le colonel Du Barrail, qui vient de partir

avec ses deux escadrons, le général de Mirandol et la division Bazaine, qui se portent en avant vers Mexico. En attendant que le reste de l'armée fasse aussi le mouvement, je suis resté à la disposition du général en chef.

Depuis que Puebla est en notre pouvoir, j'y ai été deux fois pour visiter la ville et les forts. Les premiers jours, c'était affreux. La ville était barricadée dans plus de trois cents endroits par des levées de terre, des dalles, des pavés, des madriers, etc., les balcons chargés de sacs à terre, des créneaux aux murs et des ordures partout. Depuis que l'on a fait disparaître ces vilaines choses, la ville est supportable.

Le mouvement a repris, et l'on conçoit que dans les beaux jours du Mexique, Puebla ait été appelée la cité des Anges. Le nombre de couvents et d'églises qui s'y trouvent est vraiment incroyable. Il n'y a guère, à proprement parler, que des établissements religieux reliés par d'assez belles maisons au centre de la ville, et par d'autres maisons somptueuses dans les faubourgs, qui servent à loger tout ce qui n'est pas clergé. La cathédrale mérite une mention particulière. C'est un beau monument que ne désavouerait pas une grande ville de France, mais dont les dispositions intérieures manquent

de goût. J'ai visité le côté de la ville par où nous avons attaqué. Il est en pièces et morceaux, et ce qu'il y aurait de plus simple à faire serait de raser complètement le quartier qui équivaut à un quart de la ville et de le rebâtir à neuf. Il n'y a pas sur les murs l'espace d'un pied carré, qui ne porte l'empreinte de projectiles. Je ne crois pas qu'il y ait d'exemple de ville attaquée et surtout défendue de cette manière. Habituellement, quand les fortifications d'une ville sont prises, les habitants se rendent, mais ici tout a été converti en fortification, après l'enceinte, les murs de clôture, les édifices publics, les arbres des places et promenades, les maisons particulières, les débris de celles-ci, etc., tout cela avait été arrangé de façon a rendre les assauts de vive force impossibles. On se heurtait contre des fossés profonds, des murs hauts et épais, derrière lesquels les Mexicains, très bien couverts, tuaient impunément ceux de nos soldats qui se lançaient à l'attaque. Ortega s'est rendu parce qu'il n'avait plus de vivres et de munitions, a-t-il dit; notre attaque sur le fort de Totimehuacan a accéléré cette reddition. Nous dominions de là le quartier riche et populeux de la ville et les habitants voyaient le bombardement en perspective.

Aussitôt la ville prise, il n'y a eu qu'un cri dans toute l'armée pour marcher de suite sur Mexico et ne pas laisser le temps aux Mexicains d'y organiser une nouvelle défense. La division Bazaine est partie hier seulement. Elle doit se porter jusqu'à Buena Vista, en vue de Mexico, et agir selon les circonstances. Le général en chef doit partir du 4 au 6 avec le reste de l'armée.

Nous sommes très mal informés de ce que font les Mexicains, les renseignements sont très contradictoires. Les uns prétendent que Juarez, avec le personnel du gouvernement, s'est retiré à Morelios, d'autres disent au contraire que nous trouverons devant Mexico une armée de 16 à 20,000 hommes et 120 pièces de canon, pour nous la disputer.

En attendant notre départ, je refais un peu mes hommes et mes chevaux qui, du reste, ne sont pas en trop mauvais état, si ce n'est sous le rapport de l'habillement et du harnachement. Nous sommes tous fortement rapiécés et ce n'est que grâce aux peaux de bêtes que nous ne nous montrons pas aux habitants de Puebla dans le costume de nos premiers parents quand ils habitaient l'Éden.

30 mai.

Je pars demain avec un convoi d'artillerie pour rejoindre la division Bazaine. Dans quelques jours nous serons en vue de Mexico.

Le général Ortega et six autres des principaux généraux mexicains se sont échappés. Il paraît que l'escorte des prisonniers a été si mal faite, qu'il s'en est échappé un très grand nombre. C'est d'un fâcheux effet. Ces gens-là vont aller exciter les autres à la guerre.

Un pauvre Indien, serf du moulin de Diego, où nous sommes restés quelques jours à notre grande satisfaction, car nous avions grand besoin de nous refaire et de nous reposer, s'est attaché à moi, il me suit à la chasse et à la pèche — pêche qu'il a du reste accomplie tout seul avec un panier, et dans l'eau à mi-jambes — il nous a récolté ainsi une friture de poissons microscopiques. C'est avec les Indiens que l'on fera quelque chose du Mexique, si le Mexique tourne bien. Ils ressemblent aux Arabes ; avec de bons procédés, on en fait ce que l'on veut. C'est ce qu'il y a de plus intéressant dans le pays, cette population vouée aux rudes labeurs et sans grande participation au bien-être que procure le fruit de leur travail.

5 juin, El Peñon, trois lieues de Mexico.

Depuis que j'ai quitté San Diego j'ai doublé les étapes. Nous voici donc à Mexico ou à peu près. Hier avec mon détachement j'ai été jusqu'à la Garita ou entrée de la ville, avec le général de Bertier, pour y placer le 7e bataillon de chasseurs à pied. Il n'y aura donc pas de défense à Mexico. Juarez, avec son gouvernement, sa caisse, 5 ou 6,000 hommes, 60 pièces de canon, ses archives, etc., a abandonné Mexico il y a déjà quatre ou cinq jours, à cause de la marche rapide du général Bazaine. C'est après-demain que nous ferons notre entrée dans cette fameuse Venise mexicaine: elle est bien entourée de lacs et, si nous avions dû en faire le siège, cela n'aurait pas été sans de grandes difficultés. Je vous avoue donc que je suis très satisfait d'y entrer sans coup férir.

On nous promet un accueil superbe. Déjà un grand nombre de Français sont venus jusqu'à notre camp. Ils se montrent très démonstratifs et nous accueillent avec des cris de « vive la France ! vive l'Empereur ! vive l'armée ! » etc. Ils sont opprimés depuis plus d'une année et l'on comprend leur enthousiasme. Les Mexicains

qui sont venus nous voir par curiosité sont moins démonstratifs.

Nous avons traversé de San Martino à Buena Vista, sur un parcours de quinze lieues, des positions très fortes avec des abatis de forêts formant des barricades. Si les Mexicains avaient voulu défendre ces retranchements naturels, nous aurions perdu bien du monde et du temps.

9 juin 1863. Tacubaya.

Nous voici enfin à Mexico. C'est avant-hier que nous avons fait notre entrée. Le 2e régiment de marche n'a fait que traverser la capitale pour s'installer dans la petite ville de Tacubaya, qui est le Versailles de Mexico. Je suis, moi, avec le 12e chasseurs, dans une grande maison où gens et bêtes sont logés. J'habite un appartement délicieux donnant sur un magnifique jardin plein de fleurs et d'arbres avec parc derrière. Nous nous trouvons donc très bien pour passer la saison des pluies, si on nous laisse en repos dans ces cantonnements. Tacubaya est le point le plus salubre de la vallée. Tous les gros personnages de Mexico viennent

y passer la mauvaise saison; il y a donc assez de mouvement, beaucoup de ressources.

Je ne puis pas encore vous dire grand'chose de Mexico, je n'ai vu la ville que dans un sens, en la traversant. C'est assurément une grande ville, il y a de fort belles maisons, genre mauresque à l'intérieur, avec galeries et fenêtres sur les rues, du confortable dans les maisons riches, des magasins qui paraissent beaux et bien garnis. Les voitures de place sont très belles et très propres. Ce sont des calèches attelées de mules.

La plus grande partie de la ville est sale et il s'en échappe des odeurs fétides, en un mot elle ressemble au peuple mexicain lui-même, qui accole luxe et misère, sauvagerie et recherche; tout est contrastes, gens, mœurs, idées, existance, tout est plein de disparates.

Le général Forey doit faire son entrée demain, ce sera la véritable entrée officielle. Il y aura revue, défilé, *Te Deum*, etc. Le sentiment qui règne dans la population de Mexico est différent selon les nationalités et la position que chacun a prise dans les divers partis qui divisent le Mexique.

Toutes les passions sont en émoi, chacun veut avoir satisfaction, vante sa panacée et

chante sa gamme en allant crescendo : c'est un fouillis inextricable d'espérances, de déceptions, de convoitises, d'extravagances, qui donnera une rude besogne à ceux qui seront chargés de mettre de l'ordre dans tout cela et d'en faire surgir un gouvernement ayant chance de vie et de prospérité.

On attend l'expression du programme final que doit faire connaître le général Forey. On ne croit pas ici au désintéressement de la France et aux paroles de Napoléon. Ils trouvent cela trop beau et nous supposent toujours une arrière-pensée de monarchie ou d'accaparement à notre profit et c'est là, du reste, une question sur laquelle nous ne pouvons nous-mêmes leur dire grand'chose.

11 juin, Tacubaya.

Hier a eu lieu la grande entrée triomphale dans Mexico. Nous avons été convoqués pour orner la cérémonie de notre présence. L'armée de Marquez est entrée la première, puis la nôtre, ayant à sa tête le général Forey avec le ministre de France et le sieur Almonte. Les troupes arrivées les jours précédents formaient

la haie. Des mâts aux drapeaux français et mexicains étaient disposés sur le parcours suivi par le cortège. Deux arcs de triomphe en feuillage, des tapisseries à tous les balcons chargés de fleurs et de femmes. Beaucoup de monde partout où il pouvait s'en loger. Le défilé à travers Mexico s'est parfaitement accompli. Le général Forey était radieux. Les Français de Mexico surtout, ont été très chaudement démonstratifs, les autres étrangers au pays et les Mexicains ont été sympathiques, mais non enthousiastes. Ce n'est pas l'habitude, dans ce pays où, jusqu'à ce jour, chaque lendemain a amené une réaction ; quand l'on peut être pendu ou rançonné pour avoir manifesté ses sentiments d'une façon trop vive, on devient forcément très calme. Quoi qu'il en soit et à en juger par l'appréciation des gens du pays, nous devons être très satisfaits de l'accueil qui nous est fait. Il y a longtemps que pareille chose ne s'était vue.

26 août.

Me voilà colonel du 3e chasseurs d'Afrique. C'est un excellent régiment et je serais bien heureux de cette nomination sans cette obliga-

tion de rester au Mexique. On se fait illusion en France, si on croit à des résultats immédiats ; ce n'est qu'avec beaucoup de monde, beaucoup d'argent et de temps que l'on peut espérer tirer du Mexique quelque chose de profitable pour la France. J'écris à ce sujet une longue lettre au général de Fénelon.

AU GÉNÉRAL DE FÉNELON

26 août.

Mon Général.

On m'a annoncé une lettre de vous par le courrier, et quoique je ne l'aie pas reçue, je ne veux pas moins vous remercier de la part que vous avez certainement prise à ma nomination. J'ai là un beau et bon régiment, dont tout le monde me fait compliment. Pour continuer la campagne du Mexique surtout, je ne pouvais désirer mieux. J'ai eu, il est vrai, le désir d'avoir un régiment en France, c'était à l'époque où une cruelle maladie m'attaquait vigoureusement. Les choses ont tourné autrement à la volonté de Dieu, donc ne vous étonnez pas du

désir que nous avons tous d'une prochaine rentrée en France.

Le Mexique, mon général, n'est sympathique à personne dans l'armée. C'est un fait bien évident et, quand notre tâche sera finie, c'est avec bonheur que nous secouerons, sur la plage de la Vera-Cruz, la poussière de nos vêtements. Depuis ma dernière lettre, qui vous disait combien on avait été vite en besogne, trop vite même, en établissant un gouvernement provisoire mexicain, avec des hommes d'un parti, il s'est passé des faits, qui ont eu une triste signification dans le pays.

Le gouvernement provisoire, au lieu de s'en tenir au programme de l'Empereur, a indisposé les modérés et exaspéré les libéraux. Au lieu de chercher à se rattacher ces derniers on les a ainsi éloignés et obligés en quelque sorte à une résistance à outrance. Si, au lieu de se hâter de constituer le gouvernement provisoire, le général en chef eût gardé la direction politique, il aurait pu sans doute rallier beaucoup de libéraux ou tout au moins maintenir en situation équivoque leur parti et le ramener insensiblement. En un mot il nous aurait fallu pratiquer ici le même moyen qu'en Algérie.

Aujourd'hui qu'il y a changement de général

en chef et probablement de direction dans la politique, l'ordre des choses établi devra sans doute être modifié, mais l'on peut dire que la situation générale du Mexique, au point de vue de notre influence morale, est moins bonne qu'après notre entrée à Mexico. Il faut bien le répéter, pour qu'en France vous n'ayez pas d'illusions sur la lenteur possible des résultats qu'il faut obtenir : le Mexique est dans une désorganisation et une impuissance du bien et du bon qu'on ne peut imaginer, tandis qu'il lui reste pour l'anarchie, l'accomplissement du mal sous toutes les formes, la satisfaction, en un mot, de toutes les mauvaises passions, une énergie très grande. Il semble avoir une prédisposition à ce fâcheux état politique et moral que nous constatons tous les jours davantage.

Les Indiens sont passifs; les modérés et les honnêtes gens sont timorés, indécis, peu aptes à un concours vigoureux et loyal dans notre sens. Les libéraux sont extrêmement énergiques, ne reculent devant aucune mesure et inspirent un terreur paralysante aux autres partis.

Voilà la situation du jour. Qu'allons-nous faire ? Je ne suis pas assez versé dans le secret des combinaisons du général en chef pour ré-

pondre à cette question ; mais il est probable que du commencement d'octobre à la fin des pluies, nous entrerons de nouveau en action. Il semblera rationnel de se diriger vers les centres de résistance comme San Luis de Potosi où est Juarez avec son gouvernement et des troupes, Guanajuato où Doblado a une petite armée de 8 à 10,000 hommes bien organisés. Je ne m'occupe que de ces deux points d'abord. J'admets très bien que nous en chasserons les libéraux, ceux-ci se retireront sur les autres capitales d'états, Durango, Guadalajara, Zacatécas, etc. Les suivrons-nous partout ? nous éparpillant dans chaque ville et devenant plus faibles à mesure que nous avancerons dans des pays plus peublés, plus énergiques et plus disposés à une résistance sérieuse et cela en ayant derrière et autour de nous les nombreuses bandes de guerilleros qui intercepteront les communications et maintiendront le pays en alarme sinon en insurrection ? Je ne pense pas que l'on agisse ainsi, on le fera sans doute avec plus de mesure. On s'imposera sur certains points successivement, on s'y organisera pour la résistance contre les libéraux, on tentera de refouler les bandes qu'on ne pourra atteindre, en un mot on donnera la sécurité et une sorte

de réorganisation à ces points-là, mais alors cela prendra bien du temps. On n'opérera relativement à l'étendue du Mexique que sur des espaces assez restreints et, pendant qu'on édifiera dans ces régions, les libéraux démoliront dans les autres.

Remémorez-vous la guerre d'Espagne. Il y a une grande ressemblance dans toutes les phases avec ce que nous avons fait et ce que nous allons faire ici. Dieu veuille que le résultat soit autre.

Vous m'avez demandé, mon général, de vous donner mon appréciation. Je le fais en toute sincérité et sans illusions. Il vaut mieux prévoir toutes les conséquences d'une aventure que de s'aveugler par trop de complaisance sur le mirage qu'elle peut faire briller devant les yeux. Certes, je suis loin d'avoir les éléments nécessaires pour prévoir l'avenir. Cette prescience est du domaine de ceux qui dirigent cette grande affaire du Mexique et sans doute ils ont des moyens pour atteindre le but final que, du reste, je ne connais pas; mais ne pouvant juger que d'après le faible horizon que je découvre avec ma petite lunette, je vois dans tout ceci, ainsi que je vous l'ai déjà dit, une occupation guerroyante qui demandera beaucoup

de monde, beaucoup d'argent et beaucoup de temps, sans produire de bons résultats. Ne faut-il pas prévoir aussi qu'un de ces jours l'Amérique, affranchie de sa guerre, ne vienne jeter ses aventuriers sur le Mexique ainsi que Juarez semble l'espérer? La situation se compliquera alors d'autant.

A SA FEMME

Tacubaya, le 3 octobre 1863.

. . . .

... Nous avons bien plus de puissance pour le mal que pour le bien et je crois qu'il faut savoir gré à l'humanité de n'être pas plus mauvaise; aujourd'hui, j'ai les sensations noires; hier, je les avais roses et azur. Ma journée s'est passée en contemplation et bons souvenirs, dans ma galerie, au milieu des fleurs. Je trouvais un grand plaisir à regarder les découpures des feuilles sur le bleu du ciel. J'ai suivi pendant longtemps les évolutions d'un couple d'aigles qui volaient bien haut, bien haut, et qui semblaient heureux de tournoyer de concert loin

de la vallée de Mexico, dont ils semblaient prendre les habitants en commisération. J'ai, en ramenant mes regards sur mon jardin, trouvé que c'étaient deux orgueilleux, car, dans un arbre tout près de moi, il y avait quatre ou cinq couples de jolis petits oiseaux qui voltigeaient de branche en branche, les uns après les autres, et qui semblaient plus heureux. Le vrai bonheur ne consiste pas à planer de trop haut sur la gent humaine, il est plus durable quand on le dissimule sur terre, au milieu d'un peu de verdure et de feuillage, en becquetant les graines du bon Dieu. Ils sont heureux, les oiseaux, ils ne se séparent jamais, du moins par contrainte, la femelle peut faire ce que fait le mâle, les petits... Mais à quoi bon vous raconter ces rêveries, vous pouvez les faire de votre côté, et cela semblera moins puéril qu'à moi, colonel du 3e chasseurs d'Afrique, qui ne doit songer qu'à plaies et bosses, ou tout au moins à mettre mon régiment à même d'en faire le plus possible aux Mexicains.

Je crois que ma véritable vocation n'est pas d'être soldat. Je n'aime pas la guerre; j'en ressens l'entraînement quand je suis soumis à son action, mais de sang-froid j'en ai horreur: bâtir, planter, cultiver la terre, faire des travaux d'uti-

lité, voilà qui me convient, et c'est à cela que j'ai trouvé satisfaction dans ma carrière... Mais à quel propos vous raconté-je tout cela?... Je ne sais... à demain.

A LA MÊME

6 novembre 1863. Tepeji.

Nous voici déjà au tiers du chemin de Queretaro et, dans une huitaine de jours, j'espère que nous marcherons plus rapidement. Le général Bazaine doit s'apercevoir que tout ne marche pas au Mexique comme on le désire. Il est déjà en délicatesse avec les membres du gouvernement provisoire, qui ne veulent agir qu'à leur guise. Monseigneur l'évêque, particulièrement, a protesté et refusé de coopérer à des actes du gouvernement provisoire inspirés par le général en chef, en conformité du programme de l'Empereur sur les biens du clergé déjà aliénés.

On dit que l'armée de Juarez, qui d'abord s'était concentrée, dans les environs de Queretaro, dans le but de nous combattre, se met en re-

traite. Nous pensions bien qu'elle agirait ainsi et, pour la joindre, il faudra courir plus vite qu'elle. Ces gens-là vont nous faire la guerre de guerillas. C'est celle qu'ils entendent le mieux et qui leur réussira le mieux.

Aujourd'hui, je suis venu m'installer à une hacienda en avant de Tepeji. Le site rappelle un peu la France, nous sommes sur les bords d'une rivière ombragée de beaux arbres. Demain matin j'essaierai de tuer quelques canards, on me demande du gibier à notre popote, je leur ai fourni une brochette de bécassines.

Je viens de recevoir l'ordre de me porter en avant pour soutenir l'avant-garde mexicaine qui marche sur les traces des libéraux. J'aurai avec moi le 2e zouaves, deux sections d'artillerie et deux escadrons. Avec cela je puis livrer bataille, si les libéraux nous attendent, mais c'est peu probable. Je vais à un petit puéblo, qui se trouve à quinze lieues d'ici. J'attendrai là le général L'Hériller.

3 novembre. Arroyo Zarco.

Me voici à trente lieues de Mexico, formant l'avant-garde de notre armée. Vous voyez que

l'on continue à me donner des commandements importants; ma tâche du reste est facile, les Mexicains se retirent devant nous. J'ai eu avant de moi encore deux mille Mexicains, commandés par le général Mejia, qui suivent les libéraux à la piste. Je vais probablement attendre ici l'arrivée du général Douay, avec lequel je dois marcher une partie de la campagne.

15 novembre. San-Juan-del Rio.

Depuis avant-hier je suis à San-Juan-del-Rio, à douze lieues seulement de Queretaro, que l'armée libérale évacue aussi. L'ennemi se retire partout à notre approche et il est peu probable que nous ayons un engagement sérieux avec lui. Aujourd'hui nous attendons le général Douay et probablement nous reprendrons demain notre marche en avant. Je commanderai toujours l'avant-garde, composée maintenant de mes trois escadrons, d'un bataillon de zouaves ou de chasseurs à pied et de deux sections d'artillerie.

Nous avons été bien reçus ici; dans l'intérieur nous trouverons, dit-on, des villes bien disposées pour l'intervention. J'espère donc que notre

expédition aura de bons résultats et que nous pourrons revenir bientôt vers Mexico.

Le pays que j'ai parcouru depuis Tepeji jusqu'ici ressemble beaucoup au djebel Sahari après Tadmit. Il m'a beaucoup plu à cause de tous les souvenirs qu'il m'a rappelés. Il y a des barrages, comme ceux que j'ai fait faire dans le sud, des retenues d'eaux qui arrosent les champs de maïs et enfin de grands plateaux où il y a des troupeaux. Cela ressemble à l'Algérie, moins les bons Bédouins qui sont infiniment supérieurs aux Indiens sous tous les rapports.

20 novembre, Queretaro.

Je suis depuis avant-hier à Queretaro, où je suis entré avec ma colonne d'avant-garde; c'est une grande ville de 40,000 âmes, chef-lieu d'État. Le général Mejia y était arrivé la veille, nous avons été accueillis avec un véritable enthousiasme. Toute la population se pressait dans les rues sur notre passage, au point de rendre notre marche difficile. Nous étions étourdis de vivats et la moisson de fleurs a été complète.

Hier j'ai été rejoint par le général Douay, nous allons probablement passer quelques jours

ici avant de marcher sur les autres villes de l'intérieur. Les libéraux continuent à se retirer et, selon nos prévisions, ne veulent pas nous attendre. Le général Comonfort a été tué, il y a huit jours, dans une embuscade que lui a tendue un chef de guerilleros appartenant au parti du général Mejia qui marche avec nous. C'était le général en chef juariste, sa mort a jeté la perturbation dans l'armée de ce parti. Nous n'avons pas de nouvelles du général Bazaine, qui a dû partir avant-hier seulement de Mexico. Je ne sais s'il nous rejoindra ou s'il marche par une autre route vers l'intérieur. On fait un peu de mystère actuellement, cela du reste n'en va pas plus mal. Nous ne désirons que d'aller vite, afin d'avoir plus tôt fini.

22 novembre, Queretaro.

Avant-hier je suis parti avec ma colonne, à onze heures du soir, pour aller faire une reconnaissance. Nous ne sommes rentrés qu'hier à cinq heures du soir, assez fatigués, bêtes et gens. Nous n'avons pas vu l'ennemi, qui met tous ses soins à nous éviter. Quant à la poussière, c'est différent, jamais de ma vie je n'en ai tant ab-

sorbé que dans cette campagne du Mexique. Toutes les eaux de Vichy suffiront à peine à me purifier de cette souillure. Notre métier d'avant-garde est fort honorable, mais il a quelques inconvénients, il nous oblige à vivre là où la position est le plus militaire, ce qui veut dire, pour la plupart du temps, dans les endroits qui n'offrent ni abri, ni ressource. Cela m'est assez indifférent, mais beaucoup de mes compagnons ne pensent pas ainsi. Hier nous avons logé dans une espèce de cahute qui a renfermé des peaux de bouc et en a conservé le parfum. Pour n'être pas seul à jouir de cette installation, j'ai pris le commandant Cornat avec moi. Nous dormons là-dedans avec la porte ouverte et, malgré cette précaution, l'air que nous respirons n'est pas très pur. Les puces et les rats se mêlent aussi plus que nous ne voudrions à notre existence. Décidément, la tente vaudrait mieux, si on pouvait la placer ailleurs que sur des tas de fumiers ou au milieu d'une poussière dans laquelle on enfonce jusqu'à mi-jambe.

Mais pourquoi vous parler de toutes ces petites misères? J'en suis presque honteux, en regardant un christ en bois, qui se trouve, je ne sais pourquoi, dans notre cuartel. Le pauvre christ est figuré, du reste, comme tous ceux des

églises du Mexique, si hideusement (je lui demande bien pardon d'employer ce mot, mais c'est le seul vrai), qu'il peut n'être pas déplacé dans une boucherie. Je crois vous avoir dit que les Mexicains ont conservé le goût des Aztèques pour les scènes sanglantes et qui expriment la torture et la douleur matérielle. Tous les *fac-simile* du Christ le représentent couvert de sang, de plaies horribles. Il y perd tout cachet de divinité et ressemble ainsi au plus laid des malfaiteurs lapidé pour ses méfaits.

A présent, plus que jamais, nous pouvons avoir des déceptions pour les courriers, ils se font par des diligences que l'on arrête jusqu'à trois fois par jour. Il est vrai que les bandits qui dépouillent les voyageurs songent plus aux piastres qu'aux lettres.

Nous n'avons pas encore de nouvelles du général Bazaine, qui n'a quitté Mexico que le 18. Nous devons l'attendre pour nous remettre en route sur Guanajuato. L'archiduc Maximilien fait bien des façons pour accepter l'empire du Mexique, il lui faut le vœu, la ratification de tout ce pays, mais ce sera bien long, peut-être même impossible, car, pour obtenir tout cela, il faudra absolument aller partout, et nous aurons ainsi plusieurs mille lieues à parcourir. Pour

être juste, toutefois, je comprends qu'on hésite en pareille occurence, et il pourrait dire comme cet homme qu'un ancien roi, tyran de Syracuse, je crois, forçait à se précipiter du haut d'une tour, en lui faisant remarquer qu'il s'y était déjà repris à trois fois: — Roi, répondit le patient, je vous le donne en dix. — Oui, on peut le donner en dix au plus entreprenant, et il devra encore hésiter avant de monter sur ce trône du Mexique, qui me paraît bien bourré d'épines, d'aiguilles et de clous. Voilà le Mexique dépeint à travers la poussière nauséabonde de mon séchoir de peaux. On ne peut voir les choses bien en rose dans un pareil milieu, mais vrai, ici le rose, dans son sens poétique et sentimental, n'existe pas, cette couleur est passée au gris. Le vrai sentiment du beau, la vie par le cœur dans les nobles aspirations, ne peut se trouver dans ce pays. Il me semble, du reste, qu'il en doit être ainsi dans tous les pays de mines d'or et d'argent, la passion du métal éteint ou fausse toutes les autres, la vie matérielle et morale se résume à grignoter un piment, et à mettre une once dans son escarcelle.

30 novembre. Apaseo.

J'ai été aujourd'hui en reconnaissance jusqu'à Celaya, petite ville de 1,200 âmes, qui se trouve à quatre lieues en avant de nous, sur la route de Guanajuato. Juarez l'a évacué et les habitants ont demandé que la ville soit occupée, pour empêcher tout retour de sa part. Nous avons été accueillis avec enthousiasme dans cette jolie petite ville.

Toute cette nuit j'ai rêvé de Paul et de vous. J'aime ces nuits-là et je voudrais les voir durer. Aujourd'hui, par exception, il fait très froid, c'est signe de Norté dans le golfe du Mexique, je plains ceux que la mer balance en ce moment. Vous êtes, sans doute, au coin de votre feu à l'heure présente et Paul apprend sa leçon près de vous; si je pouvais vous surprendre ainsi : c'est un de mes rêves favoris.

13 décembre 1863. Silao.

Nous avons quitté Guanajuato avant-hier, pour venir nous installer près de Silao, qui est à six lieues au sud. Le général Bazaine est arrivé hier, et demain nous repartons sans doute

pour Leon, grande ville de 12,000 âmes, qui se trouve à neuf lieues de nous. Je ne sais pas encore quelle direction nous allons suivre, mais il est assez probable que nous visiterons San-Luis-de-Potosi et Guadalajara. Je ne sais pas davantage si je reste avec la division Douay, ou si je me réunis à la brigade de cavalerie. Cela, du reste, m'est assez indifférent avec la tournure des choses. Le plus avisé et le mieux informé ne saurait dire avec quelque certitude si nous joindrons l'ennemi dans une direction plutôt que dans une autre, tant celui-ci met de soin à nous éviter.

Le général Yusuf vient d'écrire à Du Barrail, que plusieurs décrets concernant l'Algérie étaient à la signature de l'Empereur, desquels il résulte que l'autorité militaire va reprendre la direction des affaires et que le rôle de l'autorité civile sera restreint. Le général est très heureux de cette solution, et de fait, si elle se réalise, elle est de nature à nous intéresser encore aux affaires de ce pays. Quand je rencontre les tirailleurs, je m'arrête volontiers pour leur parler; ces pauvres diables sont aussi bien impatients de revoir leur patrie, ils me demandent toujours quand nous partons.

Je vous écris de ma tente en plein vent.

Laghouat est à quatre pas de moi, qui secoue la tête et semble me dire quelque chose pour vous. Il est très gourmand de cannes à sucre et je lui en donne pour trois centimes par jour. Il est magnifique et en prospérité. S. A. Maximilien devrait l'acheter pour régénérer la race du pays.

Zamora, le 26 décembre 1863.

Je ne vous ai pas écrit depuis Guanajuato. Je n'en ai eu ni le temps ni l'occasion. Depuis une dizaine de jours, nous faisons des marches assez longues et assez rapides pour joindre l'ennemi. J'ai cependant eu l'occasion, le 22, après une marche forcée avec ma colonne d'avant-garde, d'entrer dans la ville de Zamora où se trouvaient 4 ou 500 ennemis et où devait arriver l'armée d'Uraga qui, après un échec subi à Morélia contre Marquez, battait en retraite sur Guadalaxara.

Uraga est le général en chef de l'armée juariste; il avait encore 6 ou 7,000 hommes, 12 pièces de canon, etc.; il devait arriver quelques heures plus tard à Zamora, point important pour sa retraite; mais comme j'y étais avant lui et qu'il a appris par les fuyards comment on malmenait

sa troupe, il n'a pas continué, il a rebroussé chemin et s'est jeté dans la Sierra (montagnes) où il va trouver de grandes difficultés. Avec mes trois escadrons, j'ai fait main basse en entrant dans Zamora sur les cavaliers et fantassins qui s'y trouvaient. Parmi mes prisonniers, il y a un général et un colonel. C'est un succès dont j'ai été chaleureusement complimenté par le général Douay, qui est arrivé me rejoindre dans la journée.

L'important est d'avoir empêché l'armée mexicaine de passer et l'avoir rejetée dans un pays difficile où elle sera forcée de se débander. Nous sommes restés quelques jours ici, pour rallier notre monde qui suivait à distance. Nous partons demain avec le général Douay pour poursuivre l'ennemi. Ce dernier a de l'avance sur nous et il est peu probable que nous l'atteignions en masse, mais nous hâterons sa débandade, et c'est là l'essentiel pour en finir avec la résistance des libéraux. De son côté, le général Bazaine est à la poursuite du corps d'armée de Doblado vers Zacatecas. Vous voyez que je vous initie à tous nos mouvements militaires; c'est surtout pour vous montrer que nous menons ces gens-là comme du gibier, mais ils ont les jambes déliées. Marquez s'est très bien

conduit à Morélia, il a battu Uraga, qui est allé l'attaquer avec des forces triples des siennes. La question militaire marche donc aussi vite que possible; je voudrais en dire autant de la question politique, mais je ne sais rien de celle-ci; je me confirme seulement dans l'idée qu'il faudra bien du temps pour organiser quelque chose de passable au Mexique.

J'ai été hier à la messe de Noël prier pour vous tous. Vous n'y aurez pas manqué de votre côté. Espérons que Dieu nous réunira bientôt dans cette bonne France, que tous nous désirons tant revoir. Petit Paul, je vous ai souhaité de joyeuses fêtes de Noël, le jour de l'an vous aura apporté bien des jouets; que ne suis-je là pour jouir de vos joies et vous donner aussi des étrennes!

2 janvier 1864. Uruapan.

Depuis le 27 décembre, nous nous sommes remis en marche, à la poursuite de l'ennemi, dans la montagne et par des chemins affreux, où les Mexicains croyaient que nous ne passerions jamais. Nous avons complété la déroute de l'armée d'Uraga. Dans une longue pointe de dix

lieues au trot et au galop, je lui ai pris la plus grande partie de son parc, chargé sur 150 mulets, et hier enfin, nous avons atteint son artillerie de campagne, neuf pièces rayées ; mais ceux qui les conduisaient, se voyant sur le point d'être atteints, ont enlevé les attelages et brûlé les affûts. Nous n'en avons pas moins ces pièces que nous allons emmener comme trophées. La dispersion de l'armée d'Uraga est aussi complète que possible.

Nous sommes à seize lieues de Patzcuaro, assez près des Terres chaudes du Pacifique. La végétation est splendide ; on trouve ici les fruits variés, les orangers, les bananiers, etc. Nous avons traversé, pour venir ici, des montagnes très hautes, très accidentées, qui me faisaient songer à la forêt des cèdres de Téniet-el-Had. Nous avons à perte de vue des horizons montagneux, que domine le volcan du Colima. Je suis forcé de convenir que ce pays est beau et fertile.

Lagos, 23 janvier 1864.

Hélas, je me trouve peu d'activité d'esprit dans cet atrophiant Mexique. Mon existence, je crois vous l'avoir dit, ressemble à celle d'un

somnambule. Je me vois végéter moralement comme un être qui ne prend aucun intérêt, mais absolument aucun à ce qui l'entoure. De là sans doute la pénurie d'imagination et l'absence de descriptions dans mes lettres; des ornements d'église, des chapeaux de curés et du mode de locomotion sur les canaux qui n'existent pas dans la Venise mexicaine. Mais à défaut de canaux et de gondoles, vous pourriez me narrer d'autres faits, me direz-vous? Oui certes, si j'en avais le courage.

San Pédro et Piédra Gorda, 15 janvier 1861.

Je crois que nous en avons fini avec les armées régulières des Mexicains, mais la besogne qui reste à faire est toujours la plus difficile: organiser le pays qui est plus que jamais infesté de guerrilleros. Je ne sais ce que l'on va faire. Nous occupons pour le présent les Etats de Queretaro, Guanajuato, Morélia, San Luis, Guadalajara, Aguas Calientes. C'est bien long et bien large, avec des communications difficiles. Combien cela durera-t-il?

Guadalajara, 21 février 1864.

Nous voici dans la seconde capitale du Mexique, depuis quelques heures. Je n'ai pas encore eu le temps de voir la ville dont on dit grand bien. J'espère que nous allons nous reposer quelques jours. Nous en avons besoin, bêtes et gens. Les libéraux sont du reste assez loin et le peu qu'il en reste assez mal disposé, comme toujours, à nous attendre. Je n'ai pas de réponse, non plus, du général Bazaine, qui du reste nous traite tout à fait en petits garçons et ne semble pas se douter que nous existons. Hélas ! il est bien difficile d'être parfait en ce monde.

Je me porte très bien. Je suis installé dans une grande maison dont le maître, colonel libéral, est absent. J'ai passé deux heures à arranger mon nid, et en racolant les meubles épars, les tapis, etc., j'ai fait du salon une pièce très confortable où je serai comme un prince ; mais hélas ! comme un prince bien triste et bien seul.

Guadalajara, 26 février 1864.

Le courrier est arrivé cette nuit et m'a rapporté votre lettre n° 6 du 17 janvier. J'ai reçu une lettre du lieutenant-colonel Boyer, chef du cabinet du général en chef, qui me dit que je puis faire ma demande de congé, qu'elle me sera accordée, que le général Bazaine n'oublie pas mes intérêts, et que j'en aurai bientôt la preuve; espérons-le.

Dieu merci, tout marche donc à mes souhaits et je pourrai m'embarquer au plus tard le 15 mai et vous embrasser le 15 juin. C'est encore loin, oui! Mais c'est quelque chose que d'avoir une certitude, et j'avoue que jusqu'à ce jour elle n'était pas suffisamment nette.

Hé! Paul, petit bonhomme de quatre ans, papa Auguste va revenir. Vous bien sage, hein? et bien savant... sur le tambour... Ma chère femme, vous ne savez pas, il me semble que le temps ne va plus marcher, on devrait chloroformer les gens dans ma situation. Je voudrais ne me réveiller qu'en vue de Saint-Nazaire, juste pour avoir le temps de couper ma barbe avant de débarquer. Ce doit être

une charmante ville que Saint-Nazaire? J'adore Saint-Nazaire moi, et vous ?

Je rapporte à Paul une belle selle mexicaine avec des éperons qui pèsent autant que lui. Hue dada ! — Mais il doit dire cheval à présent?

Guadalajara, 12 mars 1864.

Dieu dispose et nos combinaisons ne réussissent pas toujours. Après-demain 14, je devais me mettre en route sur Mexico, pour aller y prendre mon congé, mais le convoi qui devait nous emmener ne part plus, il attend notre rentrée d'une petite expédition que nous allons faire sur la route de Tépic, à la rencontre d'une troupe mexicaine du parti de l'intervention. On dit que cela durera 10 à 15 jours, après quoi le convoi continuera sur Mexico. Si les choses se passent ainsi, ce n'est pas un très long retard, et je pourrai encore m'embarquer le 15 mai.

Nous touchons au terme, Dieu merci! croyez bien que nous sommes encore des favorisés et que bien des braves gens, qui sont dans la même position que nous, voudraient avoir la même faveur. Moi aussi, je m'occupe de vous, c'est la meilleure manière de passer mon temps. Tous

les jours je parcours la ville pour voir les quelques curiosités que je pourrai vous rapporter, mais je suis bien limité, par mes moyens de transport surtout. Il y a ici des poteries bien originales, j'en rapporterai quelques petits spécimens pour les ménages de Paul, et à vous d'autres surprises qui auront surtout pour mérite de vous prouver que j'ai songé à vous.

Ne croyez pas que j'aurai grand'chose à vous raconter du Mexique; quand vous vous promettez de me faire beaucoup causer, c'est une déception que vous vous ménagez. Il me semble le plus souvent que je ne vois ce pays-ci, ses habitants et leurs affaires qu'à travers un rêve. Je vis bien plus par la pensée en France qu'au Mexique. J'attends le courrier de demain avec l'espérance de recevoir vos lettres et qu'elles me diront que vous êtes tous bien florissants de santé.

Je viens de déjeuner avec le général Douay, qui a traité ce matin les partants, c'est-à-dire ceux qui devaient partir pour Mexico et la France. Nous avons pris acte du fait, sauf à en réaliser l'exécution aussitôt que cela se pourra. Dans une dizaine de jours nous serons de retour à Guadalajara, à moins que de nouvelles combinaisons surgissent.

28 *mars*.

Nous voici en route pour Guadalajara, j'espère que nous y serons le 1er avril. Depuis ma dernière lettre il s'est passé deux événements heureux. D'abord j'ai été avisé officiellement que le général en chef m'accordait un congé de convalescence de six mois, que le congé m'attendait à Mexico où je le prendrais en passant. Je suis donc au comble de mes veux sous ce rapport et, si je ne fais pas paraître toute ma joie, c'est par une raison de réserve et par crainte de déception. Si vous saviez combien on devient timoré quand on veut fortement la réalisation du vœu le plus ardent que l'on puisse former. Oh ! quitter enfin cet abominable pays pour vous retrouver tous, mes chers bien-aimés !

Mon horreur pour cet inqualifiable Mexique s'est encore accrue dans notre dernière expédition ; nous avons parcouru un pays infesté de bandes de guérillas qui y commettent les plus odieux forfaits. Chaque jour nous nous heurtons à des cadavres pendus aux arbres des chemins. Ce sont pour la plupart de pauvres In-

diens, pauvres gens passifs que les ignobles bandits mexicains exécutent de toutes façons pour en tirer des vivres, de l'argent et des soldats. Cela soulève le cœur et j'en ai été malade. Aussi lundi dernier, étant dans une mauvaise disposition d'esprit, après avoir vu dans la matinée plus de vingt pendus attachés d'une manière hideuse sur notre route, j'ai eu, je dirai, la bonne fortune de joindre la bande d'assassins qui avait commis ces crimes ; malgré l'avance qu'elle avait sur moi je l'ai rejointe et lui ai fait payer cher ses pendaisons. Plus de cent cinquante ont été sabrés.

J'ai passé hier un triste jour de Pâques ; nous avons été en reconnaissance dans un puéblo de Tlapala. Nous y avons trouvé des gens effarés. Dans la maison où nous sommes entrés pour manger notre maigre déjeuner, nous avons trouvé peu d'accueil. Il y avait là pourtant des jeunes femmes, elles avaient peur d'être molestées pour nous avoir reçus même involontairement.

Comme j'aurais été heureux de déjeuner avec vous, au lieu de grignoter un pilon de vieux coq, qui a eu raison contre mes dents. Je suis rentré à notre bivouac plus tristement encore, pelant pour me distraire mon nez et mes joues

que le soleil grille tous les jours, tandis que les nuits et les matinées les gèlent.

Guadalajara, 1er avril.

Nous sommes rentrés depuis hier ; c'est bien décidément le 4, dans trois jours, que je me mets en marche pour Mexico où je compte être à la fin du mois. Je ferai tout ce que je pourrai pour m'embarquer le 15 mai, et vous arriver le 15 juin. Vous m'attendiez pour le 15 avril ; je devrai me considérer comme bien heureux si j'atteins la réalisation de mes désirs deux mois plus tard. Si vous saviez combien on m'envie de me voir partir. Cela est effrayant, aussi je me fais bien petit et bien modeste pour conjurer l'effet de ces ardentes convoitises.

Cette dernière expédition m'a paru bien longue et surtout bien fatigante, mais puisque je devais la faire, je ne puis regretter de m'être trouvé à même de terminer ma campagne du Mexique par un combat de cavalerie de quelque relief. J'aurai ainsi payé ma dette jusqu'au bout ; et sans le moindre remords, je jouirai du bonheur de me retrouver près de vous et de vivre dans un pays sain où l'on peut respirer à

pleins poumons, sans crainte d'aspirer les méphitiques exhalaisons mexicaines. Il me faudra Vichy pour me laver complètement, et je compte sur mon congé de six mois pour y aller. Je ne sais rien de Mexico ni de l'arrivée de l'empereur Maximilien. Je ne vois plus qu'une chose, c'est la route à suivre de Guadalajara à la Vera-Cruz et la traversée de l'Océan, puis Saint-Nazaire.

Leon, le 10 avril 1864.

Nous avons fait en sept jours, ce que l'on fait habituellement en onze. Chevaux et gens sont un peu fatigués; nous faisons demain séjour, après quoi nous repiquerons (comme nous disons ici) sur Mexico.

Je suis logé ici, en face de mon ancien logement, chez une douzaine de femmes et de filles, toutes plus disgracieuses les unes que les autres, et qui m'ont fait assez mauvais accueil sur mon accoutrement poussiéreux, les pauvres!... cela m'est égal et me touche peu.

Je vais aller faire une visite à la bonne dame qui m'a bien reçu la première fois et qui a fort admiré votre photographie. Je m'étonne toujours de voir dans tous les endroits habités

beaucoup plus de femmes que d'hommes : la guerre est une des raisons de cette anomalie, il naît aussi plus de filles que de garçons.

Léon est une grande ville, nous avons traversé le marché qui était abondamment pourvu de fruits et de légumes.

Je voyage en véritable touriste, marchant, chassant en tête de colonne et sans m'écarter, soyez tranquille. Je glane ainsi quelques lièvres, lapins et tourterelles qui augmentent notre menu. Quand en ferai-je autant pour notre table ?...

Léon, le 11 avril 1864.

J'espère que vous avez passé une bonne nuit, moins agitée que la mienne. J'ai eu des rêves bizarres ; dans un entre autres, nous nous trouvions dans une ville assiégée... une bombe est venue tomber dans la maison où nous étions. Vous êtes accourue avec Paul, pour chercher un refuge près de moi. Mais pendant que je vous plaçais derrière un mur, et que je vous entourais de mes bras pour vous préserver, cette malencontreuse bombe a roulé dans la pièce où nous étions. J'ai eu là un rude moment d'an-

goisse en cherchant à m'assurer si elle allait éclater ; nous aurions été mis en charpie, le cas échéant, mais il n'en a rien été, et j'en ai été quitte pour la peur qui m'a réveillé !

Cela veut dire sans doute que vous êtes tous en bonne santé et ne courez aucun danger : j'aime à me le persuader, mais vrai, je suis tout moulu des efforts que j'ai faits pour vous préserver.

Je suis levé depuis deux heures, il n'y avait pas moyen de faire ce que l'on appelle la grasse matinée : toutes les cloches de la ville sont en branle, les rues sont pleines de monde : on tapisse les croisées, les balcons, on décore les maisons de rubans et de fleurs, il doit y avoir dans la journée une grande procession ; il y a un monde fou dans Léon ; à voir le mouvement de la foule dans les rues d'un point élevé, on croirait voir un immense reptile dont les écailles sont formées par tous les *sombreros*, grands chapeaux mexicains, serrés et superposés les uns sur les autres. Hier soir, les places étaient pleines d'hommes et de femmes, vendant, achetant, mangeant et buvant des glaces, c'était une sorte de grande foire, à la lueur des torches, où chacun faisait sa petite orgie. A voir tous les groupes éclairés d'en bas par des petits

feux de bois résineux et fumeux, les silhouettes se découper en noir sur des reflets rougeâtres, on aurait pu se croire dans quelque coin du « sombre empire » : ce qui pouvait ajouter à l'illusion, c'est le silence qui régnait parmi toutes ces ombres. les Mexicains ont le plaisir triste : quand ils deviennent bruyants, par exception, c'est pour vociférer des acclamations ou des vivats, qui feraient tomber les chats d'un toit.

Les femmes de ma maison, depuis qu'elles m'ont vu hier avec mon spencer neuf et la figure lavée, semblent avoir pris meilleure opinion de moi. Elles tournoient devant ma porte, et ne demanderaient pas mieux que d'entrer en conversation, mais je ne m'y prête pas. Je fais le rogue et n'ai pas l'air de les voir. Hein ! est-ce assez méchant cela ! Il y en a une surtout qui relève sa jupe avec un mouvement qu'elle croit gracieux... elle ressemble à une chatte qui aurait ramoné trois cheminées. Il n'y a que les enfants qui trouvent grâce devant ma seigneurie. Je leur souris toujours en songeant à Paul. C'est gracieux, une petite fille, n'est-ce pas ? Ces petits êtres-là sont pétris de petites manières et coquetteries, que grande-maman Ève semble avoir réservées rien que pour elles...

Les cloches, toujours les cloches, les *repique*, comme ils appellent cela ici, c'est à rendre sourd! Affreuses bêtes noires de Mexicains, quand ils ont sonné les cloches et tiré des pétards, avec des mines d'enterrement, ils se figurent qu'ils se sont prodigieusement amusés.

Léon, 11 avril 1864.

Vous voyez, ma chère femme, que j'emploie bien mon séjour, en venant causer avec vous un peu plus que de coutume. Je viens de faire un peu de sieste, dont j'avais besoin pour suppléer à ma mauvaise nuit. Ce matin, après vous avoir écrit, j'ai été voir passer la procession préparée depuis hier en l'honneur du bon Pasteur. Comme elle devait passer dans la rue où je demeure, j'ai été rejoindre le colonel qui loge dans la maison que j'occupais à mon premier passage. La signora et le maître de la maison nous ont mis en première ligne à la croisée de leur salon. Il y avait une foule immense dans les rues, beaucoup de femmes surtout. La procession, longtemps attendue, est arrivée à notre hauteur vers dix heures. Elle était précédée par

trois chars allégoriques représentant la foi, l'espérance et la charité. Ces trois vertus théologales étaient figurées par trois jeunes filles à la pose raide et guindée, fortement cahotées par les chars-à-bancs décorés en nuages. C'est pour cela sans doute qu'elles avaient l'air assez maussade. Venaient ensuite deux chars, représentant la bonne Bergère et le bon Pasteur gardant sur des rochers artificiels des simulacres de petits moutons fort mal faits, et pour ma part je me défends de toute ressemblance symbolique avec ces informes petites bêtes; suivait enfin le dais, sous lequel était monsignor, avec des sacristains lui lançant au nez beaucoup d'encens. Un entourage de porteurs de lanternes ornées de fleurs artificielles, une musique indienne jouant une marche profane, une suite de *leprosos* et de gens assez déguenillés, voilà l'ensemble de cette procession, qui passait sous une tente continue, tendue d'une terrasse à l'autre, dans les rues du parcours. Tout le monde se mettait à genoux au moment où la procession passait, cela va sans dire ; eh bien ! ma chère femme, de cette procession comme de toutes les cérémonies religieuses que j'ai vues en ce pays, il m'en est resté cette impression qu'il s'y manifeste surtout, de la part du clergé, beaucoup de

forme, mais peu de piété et de foi réelles. Cela réagit nécessairement sur les masses : pour imposer la foi et le sentiment vraiment religieux, il faut les posséder soi-même. C'est ce que ne peut faire le clergé mexicain, qui a certainement les mœurs les plus... intertropicales qu'il soit possible d'imaginer. Nous en avons surpris un détail ce matin, quelques minutes après le passage de la procession. Un curé, qui m'a semblé réunir les trois types de Tartufe, de don Bazile et de Figaro, s'est introduit dans la maison du senor P... où nous étions. C'est une des plus considérables de la ville. Il s'est précipité dans le salon où il y avait des dames, a distribué force œillades à faire rougir une cantinière, et des poignées de main très accentuées ; après avoir causé fort bruyamment et débité force pasquinades, il est sorti à la recherche de la maîtresse de la maison qu'il a enfin rencontrée dans un couloir, et là, quoique celle-ci s'en défendît, il lui a pris la taille et l'a embrassée sur le cou... Du diable si c'est là une chrétienne manière d'aborder ses pénitents, et je vous déclare que si j'avais été pour quelques minutes dans la peau du mari, j'aurais cassé mon rotin sur le dos du signor Tartufe, pour calmer ses procédés, et l'aurais fait ensuite passer par la fenêtre ; mais le mari qui

est un homme fort intelligent, d'un esprit remarquable et, je crois, honnête homme, se garderait bien de pareils procédés. Nous l'avions invité à déjeuner ; il s'est dégonflé et nous a dit sur son pays, sur toutes les classes de la société, des vérités que nous connaissions déjà ; mais bien navrantes pour les gens de cœur condamnés à vivre désormais au Mexique et pour ceux qui tentent sa régénération, œuvre tellement difficile qu'elle paraît absurde.

Ce pauvre homme, en nous montrant ses fils que nous avions fait venir, nous disait : « Que deviendront-ils et quel sera leur avenir ? Voilà ce qui m'effraie », et certes il y a de quoi. Après déjeuner, nous avons été faire un tour de place. J'ai acheté un mors de bride pour le harnachement de l'âne ou du cheval de Paul. C'est la seule pièce qui manquait.

Celaya, le 15 avril 1864.

Me voici de nouveau dans cette bonne ville de Celaya, ma chère femme ; après cinq mois de marche en tous sens, j'ai du plaisir à revoir à rebours les villes par lesquelles je suis passé ; dans celle-ci, du reste, j'avais été acclamé avec

ma petite colonne d'avant-garde. Je trouve aujourd'hui tout calme.

Vous ai-je dit que j'avais donné un grand dîner de quarante couverts à tous mes officiers du 2e de marche, la veille de mon départ, c'était superbe. J'ai porté un toast d'enthousiasme à tous ces pauvres restants; bref, on a trouvé que j'avais fait grandement les choses. Voyons, qu'allez-vous me donner quand j'arriverai ? peu de chose, n'est-ce pas ? Je n'aurai pas faim, un poisson et un plat de légumes tout simplement. A quelle heure arriverai-je ? Voilà ce que je ne sais pas. Cela dépendra du débarquement. Je voudrais arriver dans l'après-midi ou la soirée, cela vaudrait mieux que dans la nuit ou de grand matin, mais, mon Dieu ! voyez un peu de quoi je me mêle, comme si je ne devais pas m'estimer cent fois heureux d'arriver n'importe comment. J'aurai besoin de nouveaux effets, il faudra que Dusautoy fasse merveille : je veux être bien mis, et Paul aura-t-il un costume neuf ? et vous, ma belle dame ?

Je vous arrive les cheveux en brosse, vous savez, les cheveux blancs paraissent moins ainsi. Dieu, que je suis rouge et bouffi ! Je me vois dans une glace qui est en face de moi, je me fais des mines, absolument comme une jolie

femme qui étudie ses airs, eh bien, je trouve que c'est mon air calme ordinaire qui me va le mieux. Je n'aime pas la pose, et ne saurai jamais poser. Paul non plus, si j'y puis quelque chose, il sera franc, naturel, simple, il devra surtout avoir l'intelligence du cœur, dites-lui cela de ma part, en attendant, à ce pauvre chaton. Je me remémore souvent son appel la nuit, ou le matin : « papa ! » l'intonation de sa voix que je crois entendre, j'en éprouve une émotion toujours très vive, son dernier : *bonsoir papa*, quand je le tenais dans mes bras, quelques minutes avant mon départ, vos adieux... toute cette scène poignante m'est tellement restée dans le cœur et l'imagination, qu'il me semble que c'est hier qu'elle a eu lieu...

Quérétaro, le 18 avril 1864.

Aujourd'hui, ma chère femme bien-aimée, nous faisons séjour à Quérétaro, et demain nous reprendrons notre marche sur Mexico.

Je suis logé dans une grande maison sur la place, j'ai en face de moi une colonne surmontée de l'inévitable aigle mexicain que nous appelons le *zopilote*, sorte de vautour ignoble qui fait l'of-

fice de balayeur au Mexique, emploi qui n'est pas une sinécure. Querétaro est une assez grande ville; si l'ordre, la paix et la sécurité étaient possibles au Mexique, on pourrait y vivre; demain on donne un bal aux autorités françaises, on nous y a invités, nous avons répondu poliment...

Mexico, le 21 avril 1864.

M'y voilà enfin dans cette capitale, j'avoue que je la trouve embellie, surtout depuis que j'ai la certitude de la quitter dans deux jours. Le général en chef a été très gracieux, il m'a dit qu'il me donnerait une escorte pour rejoindre la Vera-Cruz, à défaut de convoi.

Je suis en course depuis ce matin, la grande affaire est de vendre mes chevaux : ces cuistres de Mexicains se donnent le genre de paraître déjà blasés sur les chevaux arabes et de les marchander; je suis furieux contre ces êtres-là qui ne savent pas apprécier le bon et le beau. Si d'ici à mon départ, je n'ai pas trouvé le prix que je veux, je les laisserai au colonel L... qui s'en chargera. J'ai dîné hier soir chez le général en

chef, j'avais une migraine à n'y pas voir clair, mon Dieu, oui ! absolument comme vous, chère madame, je ne me refuse plus rien.

On prépare la réception de Maximilien, toute la ville est remise à neuf, toutes les maisons rebadigeonnées, par ordre. C'est d'un effet superbe !... Je m'ennuie déjà et voudrais être de nouveau en route.

Mexico, le 27 avril 1864.

Voici la dernière lettre que je vous écris de Mexico, nous partons demain matin. Nous ne coucherons même pas à la Vera-Cruz, nous traverserons simplement la ville pour nous embarquer, et aussitôt, lever l'ancre.

Que vous dirai-je, ma chère femme ? Tout s'efface pour moi dans cette seule pensée : « Je pars pour France. Dieu aidant, j'y serai dans 45 jours. Je vais revoir ma femme qui m'aime, mon petit Paul, son grand-papa Mallarmé, me rapprocher du mien, que peut-on désirer de plus en ce monde ? » Hein ? et vous, bien vrai, vous aurez du plaisir à revoir votre bédouin de mari ? Allons, vous avez peut-être raison, s'il a des défauts, il a aussi le don de vous aimer et

le désir de vous rendre la vie facile et heureuse. Avec un peu de bonne volonté de votre part, nous aurons encore, la bénédiction de Dieu aidant, bien des beaux jours devant nous?

Adieu, Mexique. Vous n'étiez pas ma terre de prédilection. J'aurai passé plus de 18 mois au milieu de vos enfants, mais sans m'y intéresser. J'y ai végété et non vécu. Je ne vous pardonne qu'en raison de l'immense joie que j'aurai à retrouver les miens.

Le 21 mai 1864.

Devinez d'où je vous écris, c'est du bateau, de ce bon bateau qui me ramène vers vous. C'est le 28 avril que j'ai quitté Mexico avec une douzaine d'officiers rentrant en France. Nous devions avoir pour escorte un escadron de la garde impériale de Maximilien, mais nous n'avons jamais vu cette illustre troupe et nous avons dû nous protéger nous-mêmes ; certes les guérillas n'auraient pas eu bon marché de votre serviteur, qui, plus que jamais, était bien décidé à faire tout son possible pour leur passer sur le corps ; mais j'ai été bien aise, je vous

l'avoue, de ne pas avoir à en venir à cette extrémité dans cette circonstance.

Nous étions le 1er à Puebla, le 6 à Orizaba, enfin le 12 à la Soledad, où j'ai trouvé avec grande satisfaction le chemin de fer. Le 14 nous sommes partis pour la Vera-Cruz, pensant y trouver le bateau arrivé, mais ce n'est que le 15 au soir qu'il s'est montré et le 17 seulement que nous avons pu quitter le rivage mexicain.

Dieu merci, j'ai pu enfin faire mes adieux à cette ville que j'espère ne revoir jamais. J'y ai eu des idées bien noires pendant ce séjour forcé, et pour tout au monde je n'aurais voulu que vous sachiez que j'y étais.

En mer après la Martinique, 31 mai 1864.

... Que ma vie de bord me paraît fastidieuse ! les journées ne finissent pas. Le bateau est encombré de passagers, on ne sait où les mettre. Je vis au grand air sur le pont, le plus que je puis, et j'y couche même quand je ne suis pas dérangé par la pluie. Il y a beaucoup de dames, près desquelles les jeunes gens font les empressés ; celles qui ont le mal de mer me rappellent ma chère femme et me font peine à voir.

J'ai été faire une visite à la Martinique, à M. et Mme Guérin, parents de la tante Mallarmé, dont je vous ai parlé lors de mon premier passage. Leur petit garçon, Paul, m'a encore frappé par sa ressemblance avec notre cher chaton ; le pauvre petit, qui est à peu près du même âge, m'a reconnu. Il a couru après moi dans la rue et m'a pris par la main, en me disant : « Je suis Paul, je viens vous chercher... » J'en ai été très ému. Il était tout fier de me conduire à leur nouvelle maison. J'ai écrit à la tante ; il paraît qu'elle va venir habiter la France dans quelques mois. Mme Guérin m'a donné pour vous un petit collier de toutes petites graines noires. Je le porte au cou selon la recommandation qui m'en a été faite, afin qu'il prenne une belle couleur de jais. J'y ai suspendu votre petite croix qui a toujours été sur ma poitrine ! Elle m'a porté bonheur...

2 juin, à 9 lieues du Tropique.

Cette nuit, j'ai entendu la machine stopper ; je me suis figuré alors des choses impossibles, entre autres la nécessité de faire le reste de la route à la voile et de rester peut-être un mois

ou deux en route avec les calmes, etc... J'en avais le cœur tellement serré, que je suis allé aux informations. Des pièces de la machine s'étaient endommagées, et il fallait les refaire. Dieu merci, cela n'a pas été long ; nous avons bientôt repris notre route avec une marche assez rapide, mais pas assez au gré de mes désirs ; encore 14 jours !...

4 juin.

Je ne vous ai pas dit ce que j'avais fait de mes chevaux, voici. Les honnêtes Mexicains, voyant que je partais, ont spéculé que je devais les laisser à vil pris. Quand j'ai vu cela, je les ai laissés, Laghouat à Mexico, à la garde de M. L... et mon bai à la Vera-Cruz. L'arrivée de Maximilien donnera de la valeur aux chevaux, et j'espère qu'il se vendront bien. Figurez-vous qu'on voulait ne me donner que 4,000 fr. de Laghouat. J'aurais mieux aimé le donner à un pauvre ! J'ai eu des regrets de quitter ce bon animal qui n'a pas son pareil au Mexique. Je le montais à ma dernière affaire de Cuisillo, où il s'est vaillamment conduit. J'aurai besoin de me remonter à neuf en chevaux, sellerie, etc. —

mais si nous allons à Alger, ce sera chose facile. C'est Alger qu'il nous faut, maison à Mustapha. C'est cela, nous y mettrons nos meubles, tapis, peaux de lion ou de panthère, etc., etc. ; nous arrangerons bien cela, nous aurons un jardin potager, des fleurs, des fraises, des poules, peut-être une vache ? que grand-papa nous enverra de Milianah. Quelle bonne vie nous allons mener là ! Vous plaira-t-elle, chère madame ?

Encore un jour de passé, mais avec quelle lenteur ! Je reste jusqu'à minuit sur le pont à songer à vous et à regarder les étoiles. Les causeries des gens qui m'entourent me paraissent si plates et si creuses que je m'étonne de voir ceux qui les tiennent rire de si peu. Le misanthrope était un modèle de tolérance à côté de moi. C'est l'impatience qui me rend ainsi. A propos, vous savez que je ne fume plus que trois pipes et six cigares par jour. Quelle mine vous allez me faire, hein ? Je rapporte des cigarettes de la Havane pour Paul. Vrai, on devient bête à la vie que nous menons à bord et vous allez avoir fort à faire pour remettre votre mari dans le sens commun.

11 juin.

Voilà quelques jours que je n'ai causé avec vous, ma chère femme. Je les ai passés assez tristement. Un officier est mort à bord, et cela n'égaie pas une traversée déjà si fastidieuse. Hier, pluie et vent contraire ; mais aujourd'hui, grâce à Dieu, meilleur vent et surtout froid, ce qui me fait plaisir. J'en ai profité pour faire une course sur le pont avant qu'il soit envahi par les passagers.

19 juin.

Terre ! terre enfin ! Dieu soit loué ! Nous voici en vue de Belle-Isle. Nous avons le pilote à bord. Nous pourrons peut-être débarquer ce soir si la marée nous favorise et si les formalités des douanes, etc..., se passent promptement. Je pourrai être demain soir près de vous.

Chabhounia, à deux marches de Boghar,
le 10 septembre 1864.

Nous n'avons pas encore vu l'ennemi (1), qui, ainsi que je le prévoyais, se tient loin dans l'ouest. Nous avons aperçu seulement quelques cavaliers qui venaient rôder sur l'emplacement de leurs silos de grains; un d'entre eux est venu au camp dire que sa tribu voulait se soumettre; on l'a renvoyé en lui disant qu'elle pouvait venir. Nous saurons dans deux ou trois jours ce qu'il en est de ces ouvertures; je crois que beaucoup reviendront quand ils le pourront.

... Je suis triste de courir dans ces conditions le pauvre Sud que j'ai connu si gai et où la vie était si libre et si facile. Nous ne savons pas encore ce que nous allons faire. Le plus pressé est de rejoindre la colonne Archinard à Chellala ou à Taguine. Après cela on verra quelle tournure prendront les affaires.

Il se peut qu'après cette pointe en avant on nous remette tous en ligne sur la lisière du Tell, pour nous bien organiser; après quoi on reprendra la campagne contre les Sahariens.

(1) Insurrection de l'Algérie 1864-1865).

A 6 lieues de Laghouat, sur l'Oued-Mzi,
27 septembre 1861.

Nous rentrons demain pour la seconde fois à Laghouat. Nous consommons notre temps en allées et en venues sans parti pris et sans suite dans les idées; jamais vaisseau battu par la tempête et privé de son gouvernail n'a été plus mal mené que nous. J'espère que des ordres précis viendront enfin remettre un peu d'ordre dans nos mouvements.

Aïn-Madhi, le 1er novembre 1861.

Nous venons d'arriver à Aïn-Madhi où il n'y a absolument rien à faire pour le présent. C'est sans doute pour cela que nous y sommes venus On s'y installe pour une dizaine de jours, et nous rayonnerons, nous dit le général Yusuf, dans les environs. Je le veux bien, *rayonnons!* mais n'en concluez pas que je sois rayonnant de joie, tant s'en faut, et si ce n'était les quelques coups de fusil que je tire dans ma journée sur les outardes et perdrix, je serais malade d'ennui.

Nous sommes dans ce moment comme sœur Anne, cherchant à voir venir...

Le gros des insurgés de la province d'Alger est toujours au sud-est de Laghouat, entre l'Oued-Djedi et le Mzab. C'est vers cette direction qu'il aurait fallu aller. Mais la mauvaise veine dans laquelle nous sommes nous poursuit toujours, et les bédouins jouent avec nous. Cette campagne leur donne une confiance dans leurs moyens de nous éviter qu'ils n'avaient pas avant. Je ne sais comment tout ceci sera jugé en haut lieu, mais nous reculons et l'Algérie sera bien difficile à gouverner désormais.

Près Ksar-el-Hiran, le 12 novembre 1864.

Nous attendons demain une grande rentrée d'insurgés venant du Sud; si tout ce qui nous est annoncé arrive, il ne restera pas grand monde de la province d'Alger d'insoumis, mais il n'en est pas tout à fait ainsi pour la province d'Oran qui est plus dure à se rendre.

Je continue à maudire la guerre. Quelle sotte chose, quand on a si peu de temps à passer sur cette terre avec ceux que l'on aime, d'en être distrait pour se donner des coups sous n'importe quels sots prétextes!...

Reches-oued-Mzi, le 11 décembre 1864.

Il pleut aujourd'hui, mais j'ai un beau camp sablonneux et beaucoup de bois. Nous sommes donc moins malheureux que ceux qui sont dans les boues du Tell.

J'ai commencé à voir aujourd'hui les nouveaux soumis des Larbaas. Tous ces gens-là ont encore la tête en l'air; ils veulent tous être quelque chose. J'aurai fort à faire pour calmer tant d'ambition. Demain j'aurai un grand conciliabule avec les principaux. J'aurai beaucoup à parler. C'est le cas d'avoir de la persuasion, car j'ai à détruire des espérances et à faire accepter quelques mesures peu agréables.

AU GÉNÉRAL DE FÉNELON (1).

24 novembre 1864.

Les différentes phases de notre campagne ne

(1) Le général de Fénelon était le gendre du maréchal Randon. Il avait été chef du bureau arabe de Milianah. Il est mort à Toulouse, commandant en chef du 17e corps d'armée.

sont pas saisissables comme conception, suite d'idées et événements rationnellement poursuivis et réalisables, non, elles ne présentent que chaos, désordre, et malgré toutes ces causes d'insuccès, chose bien remarquable et bien rare, nous avons obtenu une solution à peu près avouable. Oui, mon général, nous sommes un peu loin pour causer à cœur ouvert des affaires de ce pauvre pays. *Il est cependant difficile d'en dire quoi que ce soit sans parler de ceux qui sont chargés de le mener à une fin quelconque.* Je vous affirme en bloc et pour ne plus y revenir, que de ma vie je n'ai assisté à un déraillement plus complet du sens commun, que ce que je vois se pratiquer depuis que je fais partie de la colonne du sud. Si jamais vous avez occasion d'en entendre parler, vous ne pouvez croire ce qui vous sera raconté, et cependant toute la vérité ne vous sera pas dite. J'ai la conscience d'avoir fait tout ce que j'ai pu pour aider à mener à la meilleure solution possible. l'entreprise laborieuse de remettre la paix dans le pays; mais je vous déclare que c'est aussi la besogne la plus dure et la plus ingrate qu'il m'ait jamais été donné d'essayer. Certes, je vous aurais écrit plus souvent. mais que vous aurais-je dit? la vérité, n'est-ce pas? C'est

presque impossible. Vous voulez être fixé sur les causes de l'insurrection? Je vous les ai en grande partie énumérées dans ma première lettre de Boghar et je vous les confirme encore aujourd'hui. Nous avons voulu aller trop vite en fait de réglementations avec le peuple arabe, en même temps que nous relâchions les ressorts de notre autorité et que nous ne la faisions plus sentir que par des écoliers, qui ont dégoûté les Arabes même de ce qu'il y avait de meilleur dans nos intentions. Dans cette situation, ils ont facilement prêté l'oreille aux conseils de révolte, qui leur sont venus de chefs ambitieux et influents comme les Ouled-sidi-Cheickh. Croyant que nous avions réduit nos troupes outre mesure et que le moment était favorable pour la lutte, ils se sont lancés dans l'insurrection. Chaque tribu et chaque famille a sa raison déterminante, telles que charges trop lourdes d'impôts ou de corvées, déni de satisfaction ou de justice, de *heurma* (vous savez combien ce mot a de sens), et enfin chez tous, la contrainte trop longtemps supportée de toutes nos exigences contraires à leurs habitudes. C'est du moins ce qu'ils disent pour expliquer leur conduite.

Vous semblez attacher plus particulièrement

de l'importance aux causes qui ont entraîné les Larbaas et les Ouled-Nayls dans la révolte. Voici ce que j'en sais. Quand on a obligé les Larbaas à aller s'installer à Taguin, on les a mis ainsi sans point d'appui dans un pays déjà travaillé par l'insurrection. Des partis de mécontents, qui s'étaient formés parmi eux, depuis l'insurrection des Ouled-sidi-Cheickh et qui entretenaient des intelligences avec ceux-ci, ont appelé le marabout à Taguin et lorsqu'il s'est présenté, ils ont été les premiers à lui conduire des chevaux de Gada et à mettre ainsi le trouble et la désunion dans cette grande tribu, qui s'est trouvée en grande partie entraînée malgré elle.

Après la défection des tribus de Boghar, les Ouled-Nayls étaient restés soumis sous la pression de Si-Schérif-ben-el-Arch qui ne pouvait, par opposition de secte religieuse et par importance personnelle, se mettre à la remorque des Ouled-sidi-Cheickh; mais cette confédération, toujours une des plus faciles à entraîner au désordre et impatiente d'y prendre part, nous ayant vus battre en retraite devant l'insurrection, le 27 septembre, à Tadjmouth, et la découvrir ainsi par notre mouvement au sud et à l'est, s'est mise en complète insurrection, sous

nos yeux, à notre barbe, nous glissant comme de l'eau entre les mains.

Pendant toute cette campagne nous n'avons pas fait le moindre acte de vigueur ; il semble, au contraire, que nous ayons pris à tâche de démontrer aux Arabes que nous en étions devenus incapables et ils n'ont pas manqué d'exploiter cette manière d'être, si contraire à nos habitudes, dans le sens de leurs croyances relatives aux signes du temps. Toutefois, notre persévérance à tenir la campagne, persévérance dont on ne peut même pas faire honneur à qui cela incombe habituellement, a fatigué les tribus du cercle de Boghar, qui ne sont rentrées qu'après avoir épuisé leurs ressources et avoir subi la misère. C'est ainsi que successivement nous avons obtenu la soumission de nos tribus, mais soumission, il faut bien le dire, en partie sollicitée et sans autre condition que celle de voir les auteurs de crimes particuliers recherchés pour leurs méfaits.

Il reste encore parmi les insoumis, les Ouled-Salah, les Harazlias, les Ouled-Sidi-Atallah, Ouled-Ounès, Ouled-Brahim, qui constituent les quatre cinquièmes des Larbaas, plus une grosse fraction des Ouled-Saad-ben-Salem, presque tous les Ouled-Chaïb et quelques pe-

tites fractions des Bou-Aich et Ouled-Moktar, avec leurs chefs l'agha Slimian et Ben-Chohra-ben-Lakhdars. Ces différentes fractions ont fait, il est vrai, quelques ouvertures de soumission, mais en ce moment elles sont occupées à rançonner le Mzab, qui se trouve aussi en grand désarroi, par suite de ses querelles de sol et est par suite en partie à la dévotion des insurgés. C'est encore là une grosse question mal comprise par nous et qui nous donnera des embarras, si nous ne savons la mener.

Dans la division d'Oran il n'y avait pas de soumissions sérieuses obtenues à la date du 19, jour où nous nous sommes enfin rencontrés à Tadgerouna avec M. le général Deligny. Les dissidents de cette province étaient échelonnés sur l'oued Zergoun avec le marabout derrière eux. La colonne d'Oran doit les poursuivre quelques jours sur l'oued Zergoun et obtenir, dit-on, la soumission de la plupart d'entre eux.

Quant à nous, nous sommes restés à El-Aghouath pour attendre l'arrivée du convoi que le général Ducrot a toutes les peines du monde à sortir des boues du Tell. On m'a dit que j'allais être chargé du commandement d'une colonne légère pour tenir la campagne d'hiver dans le sud. Je ne me réjouis que modérément

de cette combinaison et vous devinez pourquoi. Enfin, le devoir avant tout. Je voudrais déjà être livré à moi-même pour me constituer un outillage destiné à m'alléger et à me mettre à même de faire de véritables marches. Dans ce moment les troupes marchent sans s'arrêter depuis le 1er septembre, dans de mauvaises conditions de nourriture, vêtement, chaussure, etc., elles sont fatiguées et du repos leur est nécessaire. Il fait froid partout, cet hiver est réellement exceptionnel. Les chevaux ont aussi bien besoin de repos pour se refaire et guérir leurs blessures. Toutefois, dans quinze jours, j'espère être en mesure de faire ce que l'on voudra, *mais aurai-je toute l'action, toute l'initiative qui me seraient nécessaires pour bien faire?* C'est là un point douteux. Enfin je ferai pour le mieux.

Ce n'est pas sans raison, croyez-le bien, que je vois les choses et les gens du pays sous un aspect peu riant; il ne vous faudrait pas quinze jours dans un milieu semblable, pour vous donner la conviction que nous avons perdu bien du terrain en Algérie. Ce qui m'étonne le plus, c'est de voir la durée de notre domination mise et doute plus que jamais par les Arabes et les appréciations qu'ils portent sur nous, sur nos

moyens, sont de nature à faire réfléchir ceux qui sont chargés des destinées de ce pays.

Je crois cependant à une assez longue *trêve* après cette insurrection, les tribus qui rentrent ont besoin de plusieurs années pour se refaire de cette secousse.

Je pressens aussi dans notre politique des changements importants qui doivent avoir, selon moi, des conséquences peu heureuses pour le maintien de la paix généralé en Algérie. Il me semble que l'on a des idées d'abandon de certains postes du sud et d'amoindrissement de tous, comme force et comme commandement direct. Si ces modifications ont lieu, nous aurons la guerre dans le Tell, toujours en perspective et souvent en permanence. Décidément nous essayons trop de systèmes en Algérie, plus de stabilité dans les idées et dans les choses, plus de prévoyance pendant la paix amèneraient de meilleurs résultats.

A SA FEMME

Au Bivouac de Mekrebbet entre Tadjrouna et Aïn-Madhi, le 8 décembre 1864.

Me voici revenant vers Laghouat, après avoir ravitaillé le général Deligny. Tous ces braves gens de l'ouest avaient grand'faim, et nos victuailles leur ont fait plaisir. Ils ne s'égayent pas plus que nous, et ils trouvent que cette expédition dure bien longtemps.

Je vais commencer à visiter dans trois ou quatre jours les fractions de Larbaas, qui sont rentrées en soumission. Il est bien nécessaire de causer avec tous ces gens-là, et votre pauvre mari va être forcé de faire l'orateur du matin au soir. Heureusement que j'ai plus de facilité pour remplir ce rôle en langue arabe plutôt qu'en langue française ; pour cette dernière, vous savez que j'en use bien peu. Il est vrai que j'ai du succès quand je harangue le peuple bédouin, et cela m'encourage sans doute.

Il fait un temps superbe, mais il gèle la nuit, aussi le matin avons-nous l'onglée.

Laghouat, le 28 décembre 1864.

Je suis rentré hier à Laghouat avec ma colonne, et j'en repars aujourd'hui, pour aller dans la direction de El-Haouita et de Tadjrouna. Il y a encore dans cette direction les quelques tribus de la province d'Alger et d'autres de la province d'Oran qui n'ont pas fait leur soumission et qui traînent le plus possible pour jouir de leur indépendance. En les pressant un peu du côté de l'eau qui se fait rare dans cette région, je les obligerai à se soumettre ou à s'en aller assez loin pour qu'elles n'inquiètent pas les tribus soumises.

J'aime mieux, du reste, être dans les environs de Laghouat qu'à Laghouat même, où il n'y a ni pâturages pour mes chameaux, ni bois pour nous chauffer, et Dieu sait si cette opération est nécessaire par le froid que nous avons...

El Gaimen, 14 lieues au sud-ouest de Aouata,
le 31 décembre 1864.

Ma chère femme, voici sans doute la dernière lettre que je vous écrirai cette année... Je veux

que, comme toutes celles qui l'ont précédée, elle vous dise que je vous aime et que tous mes bons sentiments pour vous sont au moins ce qu'ils étaient, non, meilleurs encore, s'il est possible, car après cinq années passées depuis notre mariage, je dois vous rendre cette justice que vous m'avez fait aimer la vie de famille. C'est une bonne épreuve, qui nous garantit pour l'avenir, si Dieu nous prête vie, de bonnes années bien heureuses. Si, de votre côté, vous pensez de même, je n'aurai rien à désirer, que de voir, comme je vous l'avais déjà dit, Paul devenir un honnête homme.

Laghouat, le 16 janvier 1865.

J'écris depuis ce matin à toutes sortes de gens Mais voici qu'on vient me donner une sérénade, c'est la fanfare du 16e bataillon de chasseurs à pied qui vient rejoindre ma colonne, et je veux profiter des bonnes influences qui naissent en moi en écoutant cette musique, pour écrire votre petite lettre.

D'abord c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance. C'est une date qui ne peut m'être

indifférente. Me voilà donc avec mes 42 ans? Eh bien, je ne m'en effraie pas du tout. Vous avez bon cœur et bon esprit. Cela et Dieu aidant, avec la bonne volonté que j'ai de vous rendre heureuse, peut nous donner, malgré *nos* grands âges, de bonnes années de joie et de bonheur. Tâchez de penser de même, s'il vous arrivait de trouver ce chiffre 42 bien gros. Si je vous dis en toute vérité que mes cheveux blanchissent, il n'en est pas moins vrai que mon cœur reste jeune et aimant. C'est la meilleure richesse et le plus grand trésor à conserver. Dieu soit donc loué ! et je le dis en toute ferveur : les autres biens de ce monde ne sont que poussière à côté de cette opulence, oui, cela *est le vrai*.

Puits de Menia, le 26 janvier 1865.

Je rentre d'une petite reconnaissance que j'ai été faire à trois lieues de mon camp pour trouver de l'eau, car c'est là notre grande affaire. Je voudrais pouvoir vous donner notre chaud soleil, en échange d'une de ces fortes pluies dont vous me parlez ; cela ferait notre satisfaction réciproque, mais voilà comment vont les

choses de ce monde, un peu à l'encontre de nos désirs... J'ai fait cinq puits dans ma journée, je puis donc dire comme Titus que je ne l'ai pas perdue, puisque des centaines d'individus pourront se désaltérer ayant soif. Savez-vous ce que c'est que la soif? Je ne le crois pas. C'est un véritable supplice; aussi la satisfaction de boire même de la mauvaise eau est bien grande. C'est une réflexion que j'entends souvent faire par les soldats de ma colonne. Les pauvres diables ne se plaignent pas pour cela, ils voient que c'est nécessaire de supporter certaines privations pour obtenir des résultats.

A part quelques heures de soif, ils ont, du reste, une meilleure alimentation. Je leur fais manger beaucoup de moutons de gratification, du pain. Je leur donne aussi un peu d'eau-de-vie, aussi on ne murmure pas, et c'est à qui se louera d'appartenir à ma colonne. Oui, chère madame, c'est ainsi, mais cela ne me rend pas plus orgueilleux. Je ne fais que ce que je dois.

AU GÉNÉRAL DE FÉNELON.

4 juin 1865.

Vous vous complaisez, sur la foi de je ne sais quels personnages de poids considérable. dites-vous, à m'accuser de la manie de vouloir entrainer la France à des occupations indéfinies dans le sud, de compliquer notre situation de responsabilités intempestives, de créer des embarras d'administration, etc. C'est là une mauvaise querelle que l'on soulève pour me montrer que l'on n'a que faire de mes services. Le vieux proverbe qui dit que lorsqu'on veut tuer son chien, on l'accuse de la rage, doit trouver ici son application.

J'espère que vous me ferez l'honneur de me croire désormais tout autant que les personnages de poids en question. Je ne veux en rien occuper, compliquer, embarrasser. Je voudrais. au contraire, simplifier, faciliter et aider à maintenir dans la meilleure situation possible, et tout à fait dans les données que vous posez vous-même. Si vous aviez sous les yeux tout ce

que j'ai écrit à ce sujet, vous seriez complètement édifié, mais à quoi bon insister ? C'est, je le répète, une mauvaise querelle, et ce qui me chagrine le plus, c'est que vous semblez y prendre parti contre moi. On m'accuse d'être persévérant, entêté dans mes idées. Est-ce parce que je n'ai pas chanté hosanna et fait chorus à l'unisson, sur certaines questions agitées en haut lieu, plutôt, sans doute, pour être consciencieusement mises à l'étude que pour être complaisamment approuvées sans réserve. J'avoue que je ne me crois, en aucun temps, ni en aucune situation, obligé à parler contre mes convictions et vous ne me ferez pas mon procès pour cela. — Si j'ai commis l'énormité de dire qu'il ne fallait pas abandonner nos établissements du sud, en *présence d'une insurrection qui n'est pas vaincue*, que c'était nous créer de graves embarras pour l'avenir, je n'ai dit là qu'une vérité dans le genre de celles de M. de la Palisse. Si j'ai ajouté que le maintien des postes de El-Aghouath, Biskara, Géryville, valait mieux pour la sécurité de l'Algérie que la présence de 10,000 hommes de plus dans le Tell, je crois encore être dans le vrai et ne subir l'action d'aucun mirage. Je n'empêche pas autrement de prendre des mesures de bon

commandement, de bonne administration des indigènes, et j'ai même indiqué dans ce sens quelques moyens renouvelés de ceux de notre temps quand nous étions chefs du bureau arabe, vous à Milianah, moi à Teniet-el-Had, à assez bonne école, je crois ; mais j'aurai sans doute été trop paysan du Danube avec les personnages considérables. Eh bien ! ils font ce qu'ils peuvent pour me montrer que je ne suis pas des leurs, non seulement ils me tiennent fort à l'écart, mais encore ils ont pris soin que la manne, contrairement au précédent biblique, ne tombe pas dans le désert, on a tenu fort peu de compte des quelques propositions que j'ai faites pour les braves gens de ma colonne, qui ont subi les plus rudes fatigues dans cette expédition qui dure depuis plus d'un an. On n'a même pas daigné me faire savoir le nom des rares élus, et nous sommes aux conjectures et aux avis officieux. Nous méritons mieux que cela, mon général, et notre conscience nous le dit. Mais, quoique ce soit quelque chose, je ne puis, malgré la philosophie que j'appelle à mon aide, trouver supportables les mauvais procédés dont on use ainsi vis-à-vis de nous, de moi, devrais-je dire. Ne vous étonnez donc pas du ton

ému du début de ma lettre ; cette fois, il a sa raison d'être.

Vous me demandez où en est la question des dissidents du sud : on n'entend plus parler d'eux, dites-vous, mais c'est parce que l'on ne veut pas qu'on en parle. Si-Lala, qui a pris la direction du mouvement insurrectionnel, s'est réuni avec Si-Ahmed-ben-Hamza, Si-Zoubir et tous les membres de la famille des Ouled-Sidi-Cheickh. Ils ont fini par entraîner avec eux, indépendamment des Zouas, des Aghouat-Ksel, beaucoup d'individualités de valeur, les grandes tribus de l'Ouest, Trafis, Ouled-Ziad, Hamian, etc. Avec cette masse de monde, ils se tiennent sur les plateaux entre l'oued El-Namouss, Assi-ben-Khélif, Sfisifa, Thiaret, Moghar-Asla, etc. Ils se ravitaillent à Figuig et dans le Doui Menia. Ils ont pour projets de harceler l'ouest de la province d'Oran et de faire des pointes sur les tribus qui nous ont fait leur soumission. Toutefois, ils ont jugé prudent de se tenir à distance de ma colonne, douze à quinze marches, et pour cela ils ont complètement évacué leur pays, où ils savent que je puis aller les chercher comme je l'ai déjà fait. Je ne sais ce que l'on projette en haut lieu pour l'été et l'automne. Je suis, sous ce rapport, tenu parfaitement au se-

cret. Je ne sais du voyage de sa Majesté l'Empereur, que ce qu'en ont dit les journaux. Je désire que l'Algérie en retire les meilleures conséquences possibles et que les capitaux et les bras annoncés viennent lui donner la vie. Certes l'Empereur a dû s'intéresser un peu à ce qu'il a vu, mais il a dû voir aussi bien des difficultés, bien des contradictions. Vous saurez bientôt, mon général, et bien mieux que les Algériens, l'opinion de Sa Majesté.

A SA FEMME

Laghouat, le 19 juin 1865.

Pour cette fois, j'espère, c'est bien la dernière lettre que je vous écris de la ville des Palmiers, votre ancien royaume. Pauvre Laghouat! en somme je ne lui en veux pas : il restera au contraire dans mes souvenirs comme un lieu où j'ai assez longuement vécu heureux. J'y ai eu quelques déboires, mais qu'est-ce en réalité à côté de tout ce que j'ai éprouvé d'heureux? Ne lui jetez donc pas de trop lourdes pierres, ma chère femme, si vous n'y avez pas trouvé trop lourde et trop fatigante votre première étape dans le mariage.

Vous m'exhortez beaucoup à prendre mon parti de ne *plus* retourner dans le sud? Croyez que je le fais sans peine et sans effort. Il est bien entendu que, puisque je suis remplacé par un colonel, je ne laisse rien derrière moi. Soyez rassurée, je reviens avec mes chevaux et ma tente, et avec le désir de ne plus avoir à expéditionner dans le Sahara. Plus tard, dans douze ou quinze ans, si Paul veut voir le lieu de sa naissance, et que nous puissions faire le pèlerinage en touristes et en chassant, peut-être viendrons-nous faire une visite à Laghouat.

Dans ce moment nous faisons une pyramide commémorative de la colonne, avec inscriptions, etc. Cela nous occupe un peu. Je ne suis pas fâché de laisser une dernière empreinte sur le pays que nous allons abandonner.

A MONSIEUR PHILEBERT [1]

Alger, le 25 janvier 1869.

Mon cher Philebert, vous avez été mon compagnon de commandement et de chasse dans

1 En lui dédiant un volume des *Chasses de l'Algérie*.

une période de cinq ou six années passées dans le sud et dans le Tell. Les souvenirs que nous avons recueillis de cet heureux temps sont de ceux que l'on n'oublie pas. Non seulement nous avons fait de grandes chasses qui ne sont plus possibles à l'heure présente, mais ce qui vaut mieux à un autre point de vue, nous avons laissé un nom populaire et sympathique chez de braves bédouins, qui ont été nos compagnons d'aventures ou nos administrés.

Eh bien ! mon cher Philebert, c'est quelque chose ! Les gens avec lesquels nous avons vécu ce temps-là, sont bons juges, quoi qu'on en dise, et sans trop tirer vanité de nos succès près d'eux, nous pourrons dire à nos enfants que pour en avoir été apprécié favorablement, il fallait posséder quelques qualités, que nous serions heureux de leur voir acquérir s'ils ne les avaient déjà en germe.

Voilà ce que je tenais à vous exprimer et sans être trop accusé de faire notre propre apologie.

Accueillez donc, mon cher Philebert, ce livre qui parle de nos bonnes chasses d'autrefois, et puissiez-vous trouver à le lire un peu du plaisir que j'ai à l'écrire.

A SA FEMME [1]

A bord du Carmel *le 27 juillet 1870.*

Voici, ma chère femme, ma première lettre depuis que j'ai commencé une nouvelle campagne, ce n'est pas ma première pensée vers vous et nos chers enfants. Je ne vous ai guère quittés depuis hier. Je me remémore ce passé et je songe à l'avenir en priant Dieu de nous réunir bientôt après une bonne victoire sur la Prusse; nous entrerons alors dans une période de calme dont je ne serai pas le dernier à me réjouir. Bâtissez là-dessus des projets, ils vous aideront à passer le temps présent avec vos autres petits et grands devoirs.

Après vous avoir embrassés et suivis de l'œil jusqu'au quai, je suis monté sur la dunette et j'y suis resté tant que j'ai pu voir la Banque. Je pense que vous m'aurez vu, j'étais seul en plein soleil, me détachant du groupe resté à l'ombre; j'aurais bien voulu vous voir encore au balcon de Me Villiers, mais l'éloignement ne me l'a pas permis. En revanche, je vous ai envoyé mon cœur avec sa grande et profonde affection pour

1 Campagne de 1870.

vous et nos chers petits, et j'ai pensé que vous en faisiez autant de votre côté.

Eh bien ! ma chère femme, cela donne courage et bon espoir dans de pareilles épreuves. Il est bon de se répéter que des vœux sincères vous suivent, soit que l'on reste, soit que l'on parte, ils aident, je l'espère, à entourer les personnes aimées d'une sorte de sauvegarde et de protection, et tous nous en avons besoin. Notre traversée se fait d'une manière parfaite ; autant ce brave *Carmel* nous a secoués lors de notre retour à Alger sous l'action de la tempête, autant aujourd'hui il nous berce doucement en traversant une mer calme. Il est neuf heures du matin et déjà nous avons traversé les premières îles.

A LA MÊME

Lunéville, le 30 juillet 1870.

Me voici à Lunéville depuis ce matin à six heures et installé dans une chambre de l'*Hôtel des Vosges* où j'ai retrouvé le général du Barrail. Tout le monde dormait quand je suis arrivé. J'ai été reconnaître le terrain où mes troupes bivouaquent. La municipalité nous donne pour bivouac ce qu'on appelle la promenade du Bosquet. J'ai vu ensuite le général

Bonnemain qui a été très accueillant et m'a invité à déjeuner, il m'a promené dans les casernes de ses quatre régiments, j'ai fait ma visite à ses deux généraux, de Brauer et Girard; puis ayant été avisés que le maréchal Le Bœuf passait à la gare, nous sommes allés le saluer; il nous a demandé des détails sur notre organisation, nous a dit de nous tenir prêts à bientôt marcher et puis a continué vers Strasbourg. On ne sait encore rien des opérations, on se tasse de part et d'autre, et il est bien évident que l'on était moins prêts qu'on le supposait, tant chez nous que chez les Prussiens.

Pour le présent, notre division n'a pas encore de *destination* de corps d'armée, nous relevons du quartier impérial qui nous donnera probaqlement une affectation quelconque. Mon premier détachement de chasseurs d'Afrique arrive demain, en bon état j'espère. J'ai hâte de voir mon monde. On dit que les Prussiens n'ont pas beaucoup de ressources. Nous n'en avons pas plus qu'il ne faut aussi en France. La récolte a été maigre et on s'en aperçoit. Il faudra garnir les cantines, paraît-il, tout sera bien cher...

Lunéville, le 3 août 1870.

Nous avons reçu une dépêche cette nuit an-

nonçant la prise de Sarrebruck sur les Prussiens. C'est un premier engagement heureux d'un bon augure; mais nous n'avions pas là le gros de l'armée, tant s'en faut.

De Galliffet est arrivé aujourd'hui avec son détachement, le reste arrivera d'ici à dimanche. Je ne pense donc pas que nous marcherons avant lundi.

J'ai annoté la lettre de Paul; j'espère qu'il ne fera plus des fautes aussi grossières. Vous aurez bien besoin de le surveiller pour son travail et sa tenue, sans quoi il vous glissera dans les doigts. Je vous y aiderai du reste par mes lettres.

J'avais écrit à M. Descombes fils de m'acheter un bon revolver comme j'en avais vu chez le général Bonnemain, ne s'est-il pas avisé de se cotiser avec son père pour m'en faire l'envoi à titre de bon souvenir?

Lunéville, le 4 août 1870.

Nous nous organisons tous les jours, et vraiment ce n'était pas trop d'une semaine pour remettre un peu d'ordre dans ce tas d'hommes et de chevaux. Nous en avons encore jusqu'à lundi pour avoir notre monde au complet.

J'ai reçu ce matin le revolver des Descombes,

il est excellent et tire très bien. Conditionné dans une boîte avec écusson portant mon nom, etc.

Ce matin j'ai été voir, avec le général du Barrail, nos deux batteries à cheval ; j'aurais voulu en avoir une de mitrailleuses, mais on donne celle-ci à la grosse cavalerie, qui n'a pas de fusils.

On vient de nous donner des cartes à charger un mulet, j'espère que nous n'aurons pas à parcourir tous les pays qu'elles renferment.

Lunéville, le 6 août 1870.

Une dépèche télégraphique qui vient d'arriver annonce que les Prussiens ont pris Wissembourg en refoulant trois régiments d'infanterie et une brigade de cavalerie légère. Le général Douay (le divisionnaire) a été tué ; une pièce de canon dont les chevaux avaient été tués a été prise, et la dépèche ajoute que le maréchal Mac-Mahon occupe une forte position pour s'opposer à l'ennemi.

Les Prussiens ont pris là une belle revanche du combat de Sarrebruck. Il y avait là le 1er zouaves et le 1er tirailleurs, dans la division Douay : s'ils ont été engagés, les Prussiens ne manqueront pas d'en tirer vanité à cause de leur réputation.

Nous n'aurons le 4e régiment de chasseurs et les deux tiers du 3e qui nous manquent que lundi ou mardi.

Ces lenteurs nous ennuient, l'inaction n'est pas bonne à l'heure présente.

Je viens de voir le capitaine d'A..., l'aide de camp du général du Barrail, qui revient de Paris. La nouvelle de l'échec de la division Douay a fait une grande impression. C'est là un mauvais côté de notre caractère et particulièrement de celui du Parisien, d'être un peu feu de paille.

Espérons que nous n'en avons pas pour longtemps, de cette impression-là, et qu'elle sera remplacée par l'annonce d'une victoire.

Lunéville, le 7 août 1870.

Hier soir, nous n'avons pas reçu de bonnes nouvelles du corps d'armée du maréchal de Mac-Mahon, qui s'était porté au-devant de l'armée prussienne. Après une vive résistance, il a été tourné par sa droite et obligé de battre en retraite pour rallier le corps du général de Failly. Je désire qu'il puisse reprendre une vigoureuse offensive, car cela est nécessaire. Nous recevrons probablement l'ordre de marcher bientôt, quoique nous ne soyons pas encore

tous réunis. J'ai hâte de savoir quelles mesures vont être prises pour heurter l'armée prussienne. Dieu veille que nos corps d'armée trop disséminés se groupent assez à temps.

Nous partons dans une heure pour Nancy. On concentre les corps d'armée vers ce point pour arrêter les Prussiens qui marchent en grande masse. Le corps du général de Mac-Mahon a beaucoup souffert ; c'est à présent qu'il faut mettre en pratique nos résolutions d'être calmes et patients. il est évident que nos communications vont être fort difficiles.

Bernécourt (entre Nancy et Saint-Mihiel), le 8 août 1870.

Cette pauvre ville de Nancy est bien en émoi. il en est de même du reste de toutes les villes et villages que nous traversons ; les gens sont inquiets et craignent l'invasion prussienne. A Lunéville, toute la population est venue nous accompagner avec les démonstrations les plus sympathiques. Que de choses on éprouve dans ces moments de grande crise ! Je vous mentirais, si je vous disais que je n'ai pas été douloureusement ému au récit que nous a fait cet officier d'ordonnance de l'Empereur, lorsqu'il est revenu le 6 à minuit et qu'il nous a raconté

la débâcle du maréchal de Mac-Mahon. Nous étions à l'écart recueillant ses paroles avec anxiété, et nous formions à la lueur des lanternes un groupe que l'on aurait pu nommer le groupe de l'angoisse.

La division Douay a été surprise, et malgré des efforts héroïques a été écharpée. Le maréchal est accouru, mais il a trouvé des forces considérables, qui augmentaient d'heure en heure, et finalement, après une bataille acharnée et sanglante, l'ont forcé à la retraite. Il était, dit-on, encore hier à Saverne cherchant à rallier ses débris. Il fait du reste bonne contenance, mais qu'il doit être malheureux!

Le général Frossard, de son côté, a combattu contre une armée qui l'a aussi contraint à la retraite et fort endommagé.

Quel parti prendre? il est bien difficile de le prévoir. On pense cependant qu'une concentration en arrière va se faire, on défendrait ainsi réunis la ligne de la Meuse. C'est là une dure perspective parce qu'on abandonnerait alors une grande partie de notre territoire aux Prussiens! Mais avant il faut recourir aux mesures qui peuvent être les plus efficaces. Une levée en masse de tous les hommes valides semble imminente; mais autre temps, autre guerre. En

1870, ce sont les gros bataillons bien serrés et armés de fusils à tir rapide, qui ont les meilleures chances. Enfin Dieu nous aide, rien n'est désespéré. Il reste encore intacts Bazaine, Ladmirault, la Garde, Douay, de Failly et ce qui s'est rallié des corps de Mac-Mahon et Frossard; ces corps concentrés et bien menés pourraient à leur tour infliger un désastre aux Prussiens, qui de leur côté ont fait de grandes pertes. Espérons que cela arrivera.

En quittant Lunéville, j'ai vu à une croisée un petit garçon de l'âge de Victor et un peu de sa ressemblance, qui était tenu par son frère plus âgé. Vous pensez quels souvenirs me sont venus au cœur.

9 août, Saint-Mihiel.

En arrivant ici nous avons trouvé l'ordre de nous rendre en trois jours à Metz, nous aimons mieux cela, car ce mouvement indique que nous allons défendre les passages des Vosges et non la deuxième ligne de la Meuse, comme semblaient l'indiquer les premiers ordres.

Les journaux du 9, que je viens de lire, sont montés sur un ton de véritable patriotisme, ap-

pelant la France entière aux armes et à la défense du sol. J'aime ce mouvement, car il est possible que nous ayons besoin de faire de grands efforts pour expulser les Prussiens de la France.

J'ai vu que l'on parlait de prendre encore des régiments en Algérie, vous aurez donc, ma chère femme, à vous garder peut-être vous même, mais comme vous êtes aux portes d'Alger, cela me rassure.

Je songe bien souvent à vous et à nos chers enfants, je me transporte par la pensée au milieu de vous et ce sont mes meilleurs moments...

Metz, le 10 août 1870.

L'homme propose et Dieu dispose : nous devions d'après les ordres donnés venir en trois jours à Metz, et voilà qu'hier soir une dépêche télégraphique du major général nous prescrit de partir sur l'heure et d'arriver *d'urgence*, le matin si nous pouvons. Certes nous le pouvions, et nous avons passé notre nuit à marcher rapidement : dix-sept lieues d'une traite, voilà comment nous sommes arrivés ce matin à Metz, pensant que l'ennemi était aux portes. Il n'en était rien heureusement, et c'était une simple

gageure entre MM. Lebrun et Jarras. Enfin Lebrun qui avait parié pour nous a gagné.

On est moins émotionné que ces derniers jours à Metz. C'est le maréchal Bazaine qui a pris la direction des opérations. Ce que l'on va faire, je n'en sais rien, mais il serait opportun, avec le gros de nos forces, de nous rabattre contre une des deux armées prussiennes et de chercher à l'écraser, quitte à revenir ensuite sur l'autre. Si au contraire on hésite, il est clair que les deux armées se réuniront pour nous attaquer de nouveau avec des forces imposantes. Bref, notre première vue de la manière dont les choses ont été menées jusqu'à ce jour n'est pas des meilleures et des plus satisfaisantes. C'est seulement *hier* qu'on s'est avisé d'armer les forts qui dominent Metz : il y a dans tout ceci beaucoup d'incurie et d'imprévoyance. Dieu veuille que tout cela ne nous coûte pas trop cher...

Metz, le 11 août.

Nous n'avons pas encore d'ordres pour la journée, l'Empereur est toujours à Metz. Hier, le Prince impérial est venu à notre bivouac, le

pauvre enfant avait l'air rêveur. Il doit déjà avoir conscience de la lourde tâche qui incombe aux gouvernants des nations. L'Empereur a dit au général Du Barrail, qu'il avait fait venir la division de chasseurs d'Afrique pour l'employer dans les reconnaissances.

Nous avons commencé ce service le matin à quatre heures. De Galliffet est parti avec 250 chevaux de son régiment pour aller en reconnaissance du côté de Deuze où se trouve l'ennemi. Hier soir, nous avons entendu quelques coups de canon de ce côté.

Les uhlans prussiens s'enhardissent à courir le pays par petites bandes et semer l'effroi partout. On voudrait les rendre plus circonspects. C'est à cela, paraît-il, que nous serions d'abord employés. J'ai passé ma nuit sans trop dormir, parce que je voulais mettre cette première reconnaissance en route et parce qu'ayant entendu un ou deux coups de canon, je voulais en savoir la signification. Il faut, dans les circonstances présentes, compter beaucoup plus sur soi que sur les autres et je cherche à mettre mes hommes dans cette conviction.

Mais que d'impéritie et, comme l'a dit le général Trochu, quelle illusion fâcheuse nous avons conservée de l'idée que nous étions la

première armée du monde! Oui, pour le courage; mais pour l'instruction militaire, et surtout pour la préparation, non. Enfin, il n'y a pas à récriminer, il faut agir et redonner confiance à bien des gens qui la perdent.

Le général Changarnier est ici près de l'Empereur, faisant le noble métier de *cheval de renfort* avec une énergie qu'il communique de la façon la plus opportune. J'ai été pour le voir, il était sorti et venu à notre bivouac. J'ai vu là quelques connaissances, beaucoup de personnel de l'état-major, trop d'oisifs.

. . . .

Que vous dirai-je que vous ne deviniez? Jamais plus grande épreuve n'a été donnée à la France depuis longtemps! Élevons nos âmes et Dieu veuille nous tenir compte des efforts que nous ferons pour supporter courageusement cette situation...

L'armée est toujours excellente et son esprit est des meilleurs. Les Prussiens se trompent s'ils pensent la trouver démoralisée.

12 août 1870.

Hier, j'ai eu ma première affaire. J'ai été envoyé à Pont-à-Mousson pour rétablir notre ligne

de communication coupée. On est très content du résultat. L'Empereur m'a dit : « Cela ne m'étonne pas de vous mais, dans les circonstances présentes, c'est bien opportun. » Ce que je ne dis pas dans mon rapport, c'est que, dans la sortie qu'ont faite les Prussiens pour s'échapper, j'ai été bourré par un officier des hussards de la garde. Nous nous sommes heurtés, lui en me donnant un coup de sabre sur la tête, que j'ai paré en partie, en me baissant et en lui donnant un coup de pointe en pleine poitrine ; cela a empêché la violence du coup qu'il me destinait. En même temps, il recevait un coup de revolver de Révérony, qui l'achevait. Je n'ai pas la moindre égratignure, Dieu merci, et il n'y a que le turban de mon képi de coupé.

Verdun, le 16 août 1870.

Me voici à Verdun avec ma brigade. J'étais loin de me douter ce matin, quand je vous ai écrit de Doncourt, qu'il en serait ainsi. J'étais à cheval, et me promenais dans le bivouac quand l'Empereur passa escorté par une brigade de cavalerie de la garde. Ayant aperçu le général Du Barrail et moi, il eut l'idée de se faire accompagner par une brigade de chasseurs d'Afrique. La route de Doncourt à Verdun était occupée

par des éclaireurs ennemis. C'était donc une assez grave responsabilité et j'avais une peur atroce d'être attaqué, ayant l'empereur à garder et à mener à bon port. Dieu merci! j'y ai réussi et, après une halte à Étain, nous sommes arrivés à Verdun sans encombre. Le cortège arriva vers deux heures et ne fit que traverser la ville. L'Empereur monta immédiatement en chemin de fer pour se rendre au camp de Châlons. Il a été extrêmement gracieux et nous a comblés d'éloges; *tout l'entourage chante les louanges des chasseurs d'Afrique* et si la fin de la guerre était heureuse, cette campagne serait favorable aux chasseurs d'Afrique.

Sainte-Menehould, le 18 août.

Nous n'avons pas assisté à la bataille du 16. Le général Du Barrail a pris part à la bataille avec les deux régiments de dragons et de lanciers de la garde qui lui avaient été donnés pour remplacer la brigade des chasseurs d'Afrique. Il a dû nous regretter. Enfin, à la grâce de Dieu, les prévisions humaines sont bien peu de chose dans ce torrent qui semble nous précipiter vers un gouffre. Nous voici à un moment que l'on peut appeler suprême. Je vous écris d'un petit moulin où j'ai abrité ma tête sous un

toit, ce que je n'ai pas fait depuis quatre jours de belle étoile. Nous sommes séparés de nos bagages, qui nous rejoindront, Dieu sait quand.

Sainte-Menehould, le 19 août 1870.

J'ai passé ma journée à organiser des reconnaissances et différents services. Je viens un peu causer avec vous. De détails, vous le savez, je ne puis vous en donner. Nous sommes sans nouvelles certaines du maréchal Bazaine et de son armée. Il se bat tous les jours, aujourd'hui encore, on a entendu le canon de l'autre côté de Verdun, un peu à gauche, vers Montmédy. Remonterait-il de ce côté? Je voudrais espérer le contraire. L'ennemi est assez nombreux pour faire des sacrifices d'hommes considérables et se renouveler sans cesse, et malheureusement nous ne pouvons en faire autant. Que d'angoisses pour tous? et que de tristes retours vers le passé!...

Jusqu'à présent, nous n'avons pas eu de privations, malgré que nous soyons toujours sans bagages, et que je tienne à donner l'exemple sur la manière de s'en passer.

Sainte-Menehould, le 21 août 1870.

Je viens de protéger l'arrivée d'un convoi de

six cents voitures venant de Verdun sur Reims. C'est sur Reims que nous concentrons pour nous rapprocher et tendre la main au maréchal Bazaine, qui fait sa retraite par la ligne des Ardennes, harcelé par l'ennemi de tous côtés. Je voudrais bien qu'il puisse se rejoindre à nous assez intact. C'est là un grand point et bien nécessaire dans les circonstances présentes. Combien je suis navré en songeant à toutes les misères que subissent nos soldats, forcés de se battre tous les jours en marchant et sans moyens suffisants d'existence.

Nous ne perdons pas espoir, au contraire, nous réagissons contre la mauvaise fortune.

Je vais toujours très bien. Je fais mon deuil de mes bagages et je me reconstitue ici une rechange de vêtements de flanelle. Une couverte, une brosse à dents, avec cela on va partout.

Monthois, le 21 août 1870.

Je pense que le maréchal Bazaine est en retraite vers Mézières et que nous pourrons bientôt lui tendre la main. Si nous le recueillons en bon ordre, comme je l'espère, nous pourrons faire payer cher aux Prussiens leur marche envahissante.

Galliffet vit avec moi, nous sommes cinq ou

six. J'ai donc, comme vous voyez, une grosse maison. J'ai remplacé notre premier cuisinier, Robert, qui a été tué à Pont-à-Mousson, par un autre gâte-sauce qui nous plonge dans la pomme de terre jusqu'au menton. Cette nuit j'ai pu dormir un peu plus. Je n'ai été réveillé que sept ou huit fois.

A présent il n'est plus permis d'user du télégraphe pour les affaires particulières, mais je vous écrirai toutes les fois que je pourrai, mais ce n'est pas toujours possible avec des corps d'armée qui absorbent et encombrent. Je viens de me regarder dans le miroir de la bonne femme, chez laquelle je me suis installé au bout du village pour être près de mon monde. J'ai laissé pousser ma barbe, ce qui ne me rajeunit pas du tout. Néanmoins, j'ai la mine de quelqu'un qui se porte bien. Nous avons très bien déjeuné, ce matin, d'une soupe à la potée et d'une grillade, le tout arrosé d'un petit vin du cru. Combien j'ai souhaité que les pauvres soldats du maréchal Bazaine en aient autant tous les jours! Je voudrais bien que notre réunion soit faite et que nous puissions écraser ces affreux Prussiens.

Semuy, près d'Attigny, le 25 août 1870.

Je vous écris ces quelques lignes de mon nouveau camp. Nous allons dans ce moment-ci vers Sedan et Montmédy, sans doute pour donner la main au maréchal Bazaine, dont nous n'avons pas de nouvelles, du moins moi. Nous traversons un bon pays ardennais dont les gens sont on ne peut plus dévoués et serviables. Quelle calamité de songer que tout cela peut être foulé par les affreux Prussiens.

Les nouvelles de Châlons disent que l'ennemi y est, les communications de Paris vont être plus difficiles et peut-être même interceptées pendant quelques jours.

Cette nuit je couche dans une charrette qui me servira de tente et de maison. J'ai de la paille, une bonne couche et mes waterproofs, plus du bois pour nous chauffer. C'est très bien, embrassez les enfants.

29 août, plateau de Vaux.

Hier, nous avons eu une horrible journée de pluie pénétrante et de froid, avec des marches et des stations sans fin dans la boue jusqu'à mi-jambe. Voilà un des côtés pénibles de notre métier. Que de réflexions tristes en

voyant ces longues traînées d'hommes s'allongeant sur les routes avec la souffrance peinte sur le visage! J'ai été appelé par le maréchal et par l'empereur. J'ai été initié au plan de campagne que nous exécutons à présent. Prions Dieu qu'il réussisse. Faure m'a dit, lorsque je suis sorti : « Vous savez que l'on va vous faire général de division. » Je n'en ai pas, croyez-le bien, une joie immodérée. Je vais avoir le 4e chasseurs d'Afrique demain, ce qui me fera cinq régiments, plus une batterie d'artillerie. C'est un gros tas de monde et de chevaux quand il faut nourrir cela au jour le jour. Jusqu'à présent, Dieu merci, nous n'avons manqué de rien; les pauvres gens chez lesquels nous allons requérir les vivres s'y prêtent avec bonne volonté; mais pour mettre un peu d'ordre dans tout cela, il faut bien le vouloir.

Il se livre un combat à quatre lieues de nous, entre le IVe corps, général de Failly et les Prussiens. Je l'ai vu de la position que j'avais prise avec ma division au-dessus de Mouzon. La canonnade a été assez vive et a duré sept ou huit heures. Cela va retarder notre marche sur Metz et nous n'avons pas de temps à perdre.

Illy, près Sedan, le 31 août 1870.

Je n'ai pas assisté aux désastreux combats

qui viennent d'être livrés près de Beaumont et Mouzon, et je ne puis le regretter en aucune façon. Voilà qui anéantit le projet de jonction avec Bazaine. A quelle combinaison va-t-on s'arrêter? Y en a-t-il une passable ou possible? Hier soir, quand j'ai été voir le maréchal, son état-major m'a complimenté sur ma nomination. C'est chose faite, m'a-t-on dit. Pauvres gens qui pensent à ces choses-là en ce moment. Pour moi, cela me préoccupe peu. Je voudrais pouvoir dormir.

Illy, 31 août 1870.

Les rapports qui arrivent dans la nuit, confirment l'énorme développement des troupes de l'ennemi entre Donchery, Donzy, et Francheval. Il est évident que ses deux armées ont fait leur jonction et un coup de canon tiré de leur camp pendant la nuit, et dont la signification ne fut connue que plus tard, annonce la réussite de leur plan.

Sedan, le 1er septembre 1870.

Je rentre de cette affreuse bataille qui dure depuis le matin. J'ai reçu une légère blessure qui m'a forcé à venir me faire panser à Sedan même et la tournure des choses a voulu que je passe devant l'Hôtel-de-Ville. L'Empereur, qui

y demeure, m'aperçut et m'a fait donner une chambre où je suis très bien. Ma blessure est une balle, qui me traverse les deux joues et qui m'a enlevé quelques dents; vous voyez que ce n'est pas grand'chose. Je dois m'estimer bien heureux d'en être quitte pour si peu. Pendant dix heures j'ai été au milieu d'une pluie de bombes et de balles. Mon brigadier Tilliard a été tué avec son aide-de-camp. J'ai eu bien des officiers et des soldats tués. Je n'en connais pas le nombre et la bataille dure encore! J'ai voulu vous écrire de suite pour vous rassurer dans le cas où vous verriez que j'étais blessé. Ma bonne étoile m'a conduit pour être bien soigné dans le meilleur milieu possible, puisque j'ai les chirurgiens de l'Empereur, entre autres Legouest que j'ai connu autrefois. Le docteur Coignet, qui est ici, a soigné le maréchal de Mac-Mahon qui est aussi blessé; ne vous préoccupez pas de mon état qui est très bon et s'améliorera promptement. Révérony a eu son cheval tué. Henderson blessé légèrement, deux autres de mes officiers d'ordonnance ont eu jusqu'à deux ou trois chevaux de tués. Dieu m'a préservé, c'est bien évident. Ne bougez pas, je vous en supplie, cela n'en vaut pas la peine et je ne veux absolument pas que vous tombiez en pleine invasion prus-

sienne. Je ne sais quand cette lettre vous parviendra, je vous écrirai toutes les fois que je pourrai, mais de là à voir mes lettres arriver, il y a loin.

Sedan, le 2 septembre.

Dans la bataille d'hier j'ai été blessé, mais légèrement. Je m'empresse de vous rassurer sur mon sort, ne vous préoccupez pas trop de moi. Dieu aidant, tout ira bien. J'ai une balle qui me traverse les deux joues. C'est en résumé peu de chose; ne bougez pas de chez vous.

En note. — « Si cette lettre tombait entre les mains de nos ennemis, je les prie de l'envoyer à destination. Il n'y a là rien qui ne doive les toucher. »

3 septembre, Sedan.

Je ne sais si la lettre que je vous ai écrite le 1er septembre, soir de la bataille, vous sera parvenue. En tout cas, je profite de la bonne volonté de l'état-major prussien pour vous envoyer de mes nouvelles. J'ai été blessé d'une balle qui me traverse les deux joues. Mais en réalité je puis remercier Dieu de cette blessure qui n'a absolument rien de grave. Je suis très bien soigné par le chirurgien en chef Legouest, et dans quelque temps il n'y paraîtra plus : soyez donc tout à fait rassurée. Je ne veux absolument pas

que vous bougiez. Le cas n'en vaut pas la peine et j'ai du reste mes raisons pour cela.

Restez près de nos chers enfants et de votre père. Je vous donnerai souvent de mes nouvelles, et j'espère que Dieu nous fera bientôt la grâce de nous réunir.

Bouillon, le 4 septembre 1870.

Me voici en Belgique et Dieu en soit béni, il me semble que ma guérison va marcher rapidement. Je vais à Beauraing avec les Doyen, mes officiers d'ordonnance et Jean, je pense que par l'office de Mme Hasselauer nous serons bien casés. Je vous ai dit dans toutes mes lettres, de ne pas quitter Alger, vous tomberiez dans des difficultés qui ne feraient qu'ajouter aux miennes.

Château de Beauraing, le 6 septembre 1870.

Je voulais surtout, ma chère femme, vous faire donner un itinéraire de votre marche, mais je n'y suis pas parvenu, vous le ferez vous-même. Venez, en appuyant à gauche et avec quelques conseils, vous vous en tirerez. A bientôt donc, cette idée me réjouit beaucoup, et il me tarde de vous embrasser au château de Beauraing où l'on est parfait pour nous. Et papa, quel parti prend-il dans cette occurrence ? mille baisers et à vous encore. . . . .

FIN


[redacted]

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS